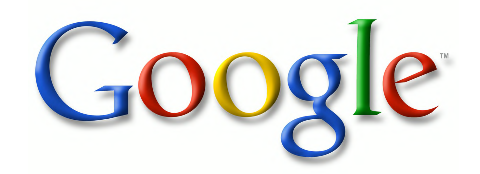


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

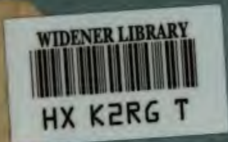
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

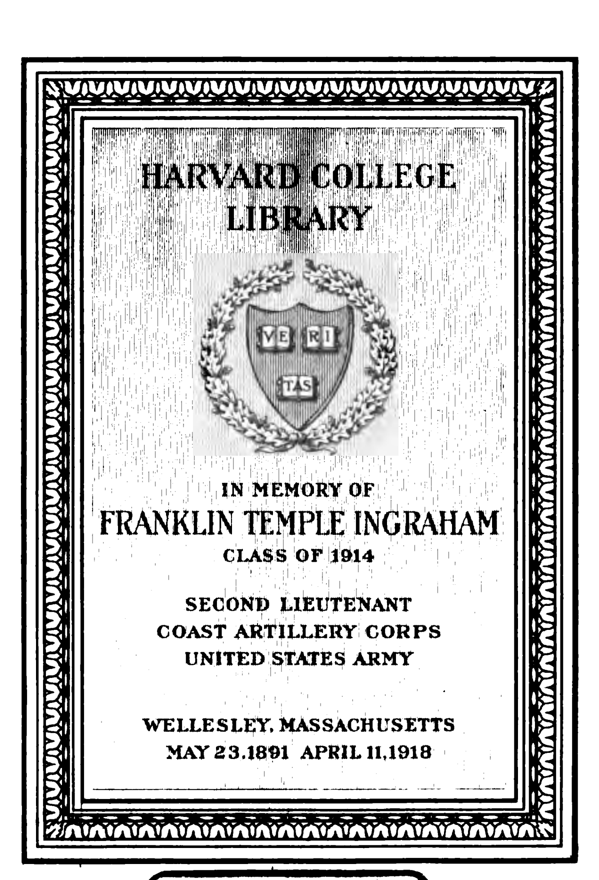
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/


WIDENER LIBRARY
HX K2RG T

Fr 247.13


HARVARD COLLEGE
LIBRARY
VE RI
TAS
IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914
SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY
WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23.1891 APRIL 11,1918

[illegible]

JOURNAL LITTÉRAIRE

DÉDIÉ

AU ROI,

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'ACADÉMICIENS.

VOLUME XX.

Novembre & Décembre.

Fructus enim ingenii & virtutis omnisque præstantiæ tum maximus accipitur, quum in proximum quemque confertur.

Cic. de Amic. §. 19.





À BERLIN.

Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.

1775.

Fr 247.13

HARVARD COLLEGE LIBRARY
INGRAHAM FUND
Sep 15, 1927

Je dis librement mon advis de toutes choſes. . . Ce que j'en opine, c'eſt auſſi pour déclarer la meſure de ma veue, non celle des choſes.

Mont. Eſſ. Livr. II. Chap. 10.

Æquum eſt enim meminiſſe, & me, qui diſſeram, hominem eſſe, & vos, qui judicetis.

CIC.





JOURNAL LITTÉRAIRE.

VOLUME XX.

CARSTEN NIEBUHRS REISEBESCHREIBUNG &c.

C'est à dire:

RELATION DU VOYAGE DE MR. C. NIEBUHR EN ARABIE, ET AUTRES CONTRÉES DES ENVIRONS.

QUATRIEME EXTRAIT (*).

Voyage de *Kahira* à Suès & au mont Sinaï. Page 209-254.

L'Arabie, & sur-tout la partie méridionale de cette presqu'île, étoit

 le

(*) Voyez le premier extrait dans le Volume XVI. de ce Journal, page 71 & suivantes: le second dans le Vol. XVII, page 52 & suivantes: & le troisieme dans le Vol. XIX, page 147 & suivantes.

le principal but de l'Auteur. Mais comme il n'eſt pas permis aux chrétiens de voyager avec les pélerins qui vont de *Kahira* à la Mecque, Mr. *Niebuhr* & ſes compagnons furent obligés d'attendre les vaiſſeaux qui vont de Suès à *Dsjidda*. La caravane même qui va de *Kahira* à Suès pour joindre les vaiſſeaux, fut retardée par des troubles que cauſerent les Arabes du déſert.

Notre voyageur décrit ici les précautions & les équipages néceſſaires à un européen qui veut voyager ſans riſque dans ces contrées.

Enfin le 28 d'Août 1762, la caravane s'aſſembla & partit. Environ à deux lieues de *Birket el hadsj* on voit un endroit muré en quarré, haut de quelques pieds, où les principaux de *Kahira* vont recevoir l'Émir à ſon retour de la Mecque.

Les quatre compagnons de Mr. *Niebuhr* voyageoient à cheval, mais il montoit un dromadaire par curioſité, & s'en trou-

trouva très-bien. Le dromadaire se couche comme le chameau quand on veut le monter, mais il se releve premiérement par derriere, & alors il faut prendre garde de ne pas tomber en avant; il a le pas du chameau. On n'a pas besoin d'arrêter le dromadaire pour le monter, il est accoutumé à poser la tête par terre à un certain signe, ensorte que le cavalier peut lui mettre le pied sur le col, & avec un peu d'exercice on parvient à se mettre facilement en selle, lorsque l'animal releve la tête. Ici se trouve une description de la selle des dromadaires & de la maniere de les charger: cette monture a de commode qu'en posant un matelas sur sa selle, on peut s'asseoir de tout côtés, & éviter le soleil, & l'incommodité d'une même situation trop longtemps continuée.

Le 30, Mr. *Niebuhr* arriva à Suès qui est, suivant son calcul, à 23 milles d'Allemagne de *Kahira*, & à 29°.57′ de latitude, c'est à dire de 1 ½ mille plus au Sud que *Kahira*. La différence de lati-

tude de ces deux villes eſt de 8 minutes, 30 ſecondes.

Anciennement, & lorsque les vaiſſeaux pouvoient pénétrer plus avant dans le golphe arabique, la ville de *Kolſum*, fameuſe chez les écrivains Arabes, exiſtoit près de l'emplacement où eſt Suès actuellement. Il ne reſte plus que des ruines peu remarquables, & le nom de cette ville; car encore aujourd'hui les Arabes de Suès appellent ces ruines les ruines de *Kolſûm*. Vu que les conſonnes de la *Clyſma* des Grecs ſont les mêmes que celles de *Kolſum*, Mr. *Niebuhr* conjecture que ces deux villes pourroient bien n'en avoir été qu'une, nommée autrement par les Grecs, ce dont on a pluſieurs exemples. Suès paroît être moderne. Nous renvoyons à l'Auteur pour les preuves, & pour la deſcription des vaiſſeaux en uſage à Suès.

La ville de Suès eſt au bord oriental du golphe arabique, & non à ſon extrémité. Elle n'eſt point entourée de murs; mais les maiſons du côté de la campagne ſont

ſont jointes enſemble par des murailles, qui les défendent des inſultes des Arabes errants, & qui ne permettent d'entrer dans la ville que par deux rues. Celle qui eſt du côté de la mer, & qui va vers l'Eſt, eſt ouverte ; mais la principale rue, qui va vers le Nord, a du moins une mauvaiſe porte. On ne voit presque plus de veſtiges du château que les Turcs avoient bâti ſur les ruines de *Kolſum*. Les maiſons de Suès ſont très-mauvaiſes, & il n'y a que quelques hôtelleries publiques (*Chans*, *Oqâls*) qui ſoient bâties ſolidement. Les habitants ne ſont pas en grand nombre, & ſont mêlés de beaucoup de Grecs & de trois ou quatre maiſons Coptes. Mais lors du départ & de l'arrivée des vaiſſeaux, Suès eſt très-animée. Le terrein autour de la ville eſt aride & ſtérile, & la bonne eau très-rare & éloignée d'environ deux lieues de la ville.

Le Gouverneur de Suès étoit alors un *Bey*, ou *Sandsjak*, de *Kahira* ; il avoit un aſſez grand nombre de ſoldats avec

 lui,

lui, sans que les Arabes parussent beaucoup s'en soucier. Lorsque les Arabes sont mécontents du Gouverneur ou des habitants de Suès, ils n'apportent point d'eau & ferment tous les chemins qui conduisent aux puits, & par ce moyen il leur seroit même facile de ruiner toute la ville, s'ils le vouloient.

Après beaucoup de recherches & de peines, Mr. *Niebuhr* trouva enfin un *Schech* de la tribu *Suuâlha* qui connoissoit d'anciennes inscriptions dans le désert, & sur le mont Sinaï. Mr. de *Hagen* fut le seul qui pût accompagner notre Auteur dans ce voyage.

Le 7 Septembre, Mrs. *Niebuhr* & de *Hagen*, accompagnés de leur guide, de deux autres *Schechs*, & de plusieurs Arabes, qui, n'ayant rien à faire, étoient bien aises de voyager aux dépens d'autrui, se mirent en route. Le chemin se trouve dans une plaine pendant $\frac{3}{4}$ de mille, en tirant vers le Sud-Ouest, ensuite entre des collines pendant $1\frac{1}{4}$ de mille en tirant vers le Sud-Sud-Ouest jusqu'à

Aijûn

Aijûn Mûsa, où se reposerent nos voyageurs. Suès est au Nord-Ouest de cet endroit à 30° Nord, & le rivage du golphe arabique à environ une demi-heure à l'Ouest. Le golphe paroît dans cet endroit aussi large que de Suès au mont *Attâka*, c'est à dire de 1⅓ de mille.

Pendant ce voyage, Mr. *Niebuhr* crut s'appercevoir que le titre de *Schech* ne signifie guere plus parmi les Arabes que celui de Monsieur parmi les François.

Pour ne pas fatiguer le Lecteur nous nous contenterons de remarquer que Mr. *Niebuhr* a dessiné avec autant d'exactitude qu'il lui a été possible sa route dans le désert, parce qu'elle peut servir à éclaircir & à expliquer plusieurs passages du Vieux Testament. La largeur du golphe à Suès est de 3450 pieds à peu près, suivant le calcul de notre Voyageur, qui ne put parvenir à aucun indice sûr du canal qui joignoit le Nil, & par conséquent la méditerranée, au golphe arabique.

Voyage de Suès à *Dsjidda*.
Page 255-271.

Le 5 Octobre 1762, Mr. *Niebuhr* & ses compagnons de voyage s'embarquerent pour *Dsjidda*, quoique le vaisseau ne dût partir que le 9 Octobre. Mr. *Niebuhr* trouva la hauteur du pole à la rade de Suès de 29°. 55′.

Arrivé à *Girondel*, notre Voyageur trouva la hauteur de pole de la rade de 29°. 10′. La hauteur de pole de l'ancrage du vaisseau à la rade près de *Tôr*, étoit de 28°. 12′.

Le 14 après-midi on jeta l'ancre près de *Râs Mohámmed*, ou, comme d'autres l'appellent, *Râs Mahhmûd*. Une observation peu sûre, parce que l'horison n'étoit pas net, donna la hauteur de pole de 27°. 54′; cette observation, ajoute l'Auteur, est cependant assez exacte pour pouvoir servir à la correction des cartes marines.

Le 15 Mr. *Niebuhr* trouva la latitude de l'île de *Scheduân* de 27°. 29′; & celle de l'île de *Tyrân*, située devant *Báhhr*

Bâhhr el Akaba, ou le golphe élanite, de 27° 43'.

Le 17, notre Voyageur obſerva de ſon mieux une éclipſe de ſoleil ; il en vit la fin avec une bonne lunette de 4 pieds à 12°. 0'. 28'', temps vrai, & à 25°. 33' de hauteur de pole. Le mouvement du vaiſſeau, quoique foible, empêcha cependant Mr. *Niebuhr* de déterminer la longitude.

Le 18 Octobre, il détermina la hauteur du pole de la montagne *Hawâne* à 25°. 5', & le 19 celle des îles *Haſſâni* à 24°. 54'.

Le 20, Mr. *Niebuhr* détermina la latitude de *Mhar* à 24°. 37': *Mhar* eſt un endroit où l'on jette d'ordinaire l'ancre. L'après-dînée du même jour, l'Auteur étant au Sud d'*Abu dâbea*, petit rocher ſous l'eau, trouva la hauteur du pole de 24°. 28', à peu près.

Le 22, notre Voyageur prit à midi la hauteur de pole de *Kubbet Jambo*, & la trouva de 24°. 14'; le 24 il trouva la hauteur de pole de *Jambo* de 24°. 5',

& le même jour, au soir, celle de *Dsjar* de 23°. 36′.

Le 25 le vaisseau jetta l'ancre le soir devant *Abu Aijân*, à 23°. 16′ de latitude, & le 27 devant *Rabogh*, entre plusieurs petits rochers & à 22°. 45′.

Depuis Suès jusqu'ici, le vaisseau avoit toujours dirigé sa course assez à l'Est pour que Mr. *Niebuhr* pût voir le soleil au méridien, de l'endroit où il faisoit ses observations. Le 27, peu de minutes avant midi, le vaisseau prit son cours directement au Sud, & notre Auteur ne put pas déterminer au juste la hauteur du pole; il etoit cependant pouvoir fixer la latitude du mont *Kleia* à 22°. 32′, en partant de la derniere observation.

La nuit du 27, le vaisseau étant à l'ancre devant *Râs el hatba*, Mr. *Niebuhr* ne put de toute la nuit observer aucune étoile fixe; les hauteurs observées de Saturne & de Jupiter déterminerent la latitude de ce lieu à 22°. 3′.

Le

Le 28, l'Auteur trouva la hauteur de pole d'*Obhlr* de 21°. 40', si, dit-il, un rivage plat, qui étoit dans l'éloignement près du méridien, n'a pas causé quelque erreur dans l'observation.

Le 29 à deux heures après-dîné, le vaisseau jetta l'ancre à la rade de *Dsjidda*, à environ un demi-mille de la ville, dont la latitude, déterminée par plusieurs observations, est de 21°. 27'.

Remarques sur *Dsjidda*.
Page 271-285.

Mr. *Niebuhr* & ses compagnons de voyage n'avoient jamais tant craint les habitants d'aucune ville que ceux de *Dsjidda*, parce que, ayant vu les Européens traités avec mépris en Égypte, ils croyoient que la haine des mahométants devoit augmenter à mesure qu'on s'approchoit des villes qu'ils regardent comme saintes; mais heureusement ils se trompoient. Plusieurs voyageurs les connoissoient déjà, & le peuple ne faisoit guere d'attention à eux, à cause de leurs habits à l'orientale. Seulement on les

 aver-

avertit de ne pas approcher de la porte qui conduit à la Mecque ; & rien n'étoit plus raisonnable que de profiter de cet avertissement.

A en croire la tradition des Arabes, l'eau ne s'est pas beaucoup retirée sur ces côtes, depuis la création du monde ; mais ce n'est nullement l'idée de Mr. *Niebuhr*, qui donne des raisons très-plausibles du contraire, & pense même que la ville de *Dsjidda* n'est plus à la même place où étoit une ville de ce nom du temps de *Mahomet*, & qu'elle avancera toujours plus à l'occident, parce que l'eau diminue beaucoup dans le port.

L'eau n'est pas toujours également haute sur ces côtes ; elle croît depuis le mois de Novembre jusqu'à celui d'Avril, & décroît pendant les autres six mois. Quand l'eau est dans toute sa crue, elle couvre une plaine située au Sud de la ville, & quand elle s'est évaporée au soleil, elle y laisse une assez bonne quantité de sel.

Mr.

Mr. *Niebuhr* vit plusieurs fois la chasse aux canards comme la font les Arabes; il la décrit, dit-il, dans une note, quoiqu'il n'espere pas qu'on ajoute plus de foi à son récit qu'à ceux qu'en ont déjà fait *Pocock* & un autre Anglois, & que l'on a révoqués en doute dans le Journal encyclopédique, Fevrier 1773, page 553. Lorsque les canards sont dans l'eau, les Arabes se déshabillent, se couvrent la tête de varech, & vont sous l'eau vers le canard, qui ne se défiant pas d'un paquet d'herbes se laisse prendre par les pieds.

Dsjidda est environné d'un mur; qui tombe en ruine. Il en est de même des défenses du port. Le Palais du Pascha est très-irrégulier, mais il y a d'assez beaux bâtiments dans la ville.

Dsjidda est une ville trés-commerçante, quoiqu'elle ne soit qu'un entrepôt. Nous renvoyons à l'ouvrage même ceux qui veulent savoir plus particuliérement quelles sont les marchandises qui pas-

passent par *Dsjidda*; & les autres détails qui y ont rapport.

Les revenus de la douane de *Dsjidda* se partagent entre le Pascha de cette ville & les Schérifs de la Mecque. Aussi, dans le temps de l'arrivée & du départ des vaisseaux, le Pascha envoye son *Kichja* à la douane, & les Schérifs un délégué, qu'on appelle *Wistr*. Le *Kichja* de *Dsjidda* paroît cependant ne pas dépendre du Pascha, comme dans les autres provinces turques: il reste souvent en place, quand le Pascha change; & quoique ce dernier, peu content de l'exactitude du *Kichja*, envoyât, du temps de Mr. *Niebuhr*, un autre officier pour visiter les marchandises, le *Kichja* continua ses autres fonctions.

Les marchands de *Kahira* & des autres villes turques s'enrôlent parmi les janissaires, pour jouir de leurs privileges quoiqu'ils ne tirent aucune paie. Notre Auteur a même connu des Marchands, & des marins de Surate qui étoient sur la liste des janissaires & en portoient l'habit;

bit; mais ils n'ont pas autant de prérogatives que les sujets du Sultan.

On ne bat point de monnoie dans le *Hedsjâs*, mais celle qui a cours à Constantinople, & particuliérement à *Kahira*, y est reçue. Ces monnoies sont, les especes d'or de Vénise, du Caire, & de Constantinople; les écus, demis, & quarts d'écus d'Empire; & le *para* du Caire, & de Constantinople; ce dernier s'appelle ici *Fadda*. Ordinairement on compte à *Dsjidda* par especes imaginaires, qui sont les *krûsch*, c'est à dire piastres, & le *diwani*. Un écu en espece, qui vaut à *Kahira* 85 *para*, vaut à *Dsjidda* 92 de ces mêmes para du Caire, dont 4 font 5 *diwani*. De ces especes imaginaires, ou *diwani*, il en faut 40 pour faire un *kirsch* (*) (piâstre) de *Dsjidda*; un écu en espece vaut donc 2 *krûsch* & 35 *diwani*. Le *di-*

(*) Il paroit que *kirsch* est le singulier & *krûsch* le plurier.

Note du Journaliste.

diwani vaut 20 *dsjedid*, petite monnoie de cuivre ſans coin. Les négociants Anglois comptent 250 *krüſch* de *Dsjidda* pour 100 écus d'Eſpagne.

Il paroîtra, ſans doute, ſingulier au lecteur qu'à *Kahira* un écu en eſpece ne vaille que 85 des mêmes *para* dont il vaut 92 à *Dsjidda*. Mr. *Niebuhr* en donne pour raiſon la quantité de petite monnoie que les pélerins de la Mecque emploient en aumônes, & la quantité de grandes eſpeces qui paſſent dans l'*Jemen* & dans les Indes, tandis qu'il n'y va point de petite monnoie du tout: & comme il feroit incommode de rapporter cette mitraille en Egypte, on aime mieux la donner à moindre prix.

Voyage de *Dsjidda* à *Loheia*.

Page 285-311.

Le 14 Décembre 1762, Mr. *Niebuhr* avec ſa compagnie mit à la voile dans un bâtiment tres-ſingulier, long de 7 braſſes ſur $2\frac{1}{4}$ de large, reſſemblant bien plus à une barrique qu'à un vaiſſeau, & fait de planches très-minces, qui

étoient

étoient, pour ainsi dire, cousues ensemble, sans aucun clou. Cependant cette espece de navire n'étoit pas si sujette à tirer de l'eau qu'on l'auroit pu croire; car un des compagnons de Mr. *Niebuhr* ayant laissé tomber sa montre entre les planches du vaisseau & les nattes qui les couvroient, il la retrouva en très-bon état quand on débarqua à *Loheia*.

On trouve peu de villes & de villages entre Suès & *Dsjidda*; & on n'en trouve pas d'avantage entre *Dsjidda* & l'*Jemen*. Cependant, comme dans des pays aussi peu connus, les noms des places, même non habitées, peuvent être de quelque utilité, Mr. *Niebuhr* continue à marquer le nom des îles & des ancrages qu'il rencontre, en avertissant son lecteur que les lieux qu'on nomme ancrages entre *Dsjidda* & *Loheia*, ne sont pas à beaucoup près aussi remarquables que les ancrages entre Suès & *Dsjidda*. Nous continuerons à n'extraire que les noms des lieux dont notre Voyageur a déterminé la latitude.

Le

Le 15 Décembre, Mr. *Niebuhr* trouva la hauteur du pole de *Râs Mharîm* de 20°. 25'. Le même jour il vit des poiſſons volants, que les Arabes nomment *Dsjerâd el bahhr* (ſauterelles de mer): ces poiſſons ne s'élevoient guere & retomboient d'abord dans l'eau.

Le 16, on paſſa près de l'île *Abèllât* à 19°. 59' de latitude, & de *Merſa Ibrahîm* (le port d'*Ibrahîm*) à 20°. 8' de latitude.

Le 17 & le 18 on paſſa à la vue de pluſieurs îles, ancrages, & montagnes, dont Mr. *Niebuhr* ne détermine pas la latitude.

Le 19, il trouva la hauteur du pole de l'île *Fará* de 19°. 15'.

Le 20 le vaiſſeau s'arrêta à un mauvais ancrage nommé *Sarûm el Kachme* à 19°. 13', pour faire de l'eau; mais elle étoit très-mauvaiſe.

Le 21 le vaiſſeau jetta l'ancre à 19°. 7' de latitude, entre une petite île & la ville de *Ghúnfude*.

Ghún-

Ghúnfude est assez grande, mais mal bâtie. Les maisons ne sont pour la plupart que des cabanes; mais on y trouve de la bonne eau & d'autres comestibles. Il y a une douane. Le Gouverneur de *Ghúnfude* ne dépend que du Shérif de la Mecque; il habite la petite île dont on a parlé; mais il se rend toujours à la douane de la ville.

Le 22, Mr. *Niebuhr* trouva qu'un banc de corail, nommé *Lindâh* ou *Andah* étoit à 18°. 50′ de latitude. Il observa pendant la nuit Jupiter; mais l'horison rempli de vapeurs l'empêcha de faire une observation bien juste; il trouve cependant la hauteur du pole de *Râs hali*, endroit où le vaisseau étoit à l'ancre, de 18°. 36′.

Le 23, notre Auteur trouva la latitude de *Râs Jàchsuf* 18°. 24′; celle d'*Emîr* de 18°. 31′; & celle de *Fedsj el Sjâlbe*, où le vaisseau ancra le soir, de 18°. 20′ à peu près.

Le 24 au soir on jeta l'ancre entre *Kotümbel* & la terre ferme. *Kotümbel* est

est une petite montagne au milieu de la mer, qui, suivant les Arabes, doit avoir jeté du feu (*). Il ne fut pas possible à Mr. *Niebuhr* de déterminer la hauteur du pole de *Kotümbel* autrement que par une observation de Jupiter, qui la donna de 17°. 57′, à peu près.

Le 26, une observation passable de Saturne détermina la hauteur du pole de *Schäbel Kbîr* à 17°. 20′.

Le 27, Mr. *Niebuhr* trouva la latitude de la ville de *Dsjesân* de 18°. 44′, en prenant le milieu entre deux observations peu sûres à cause de vapeurs à l'horizon.

Le 28 à midi, notre Voyageur trouva la hauteur du pole de la petite île *El gorâb* de 16°. 8′; & le 29 au matin il arriva à *Loheia*, où le vaisseau jeta l'ancre à trois-quarts de mille, au moins, de la ville.

Les

(*) Peut-être *Kotümbel* est l'île *Catakaumese* vel *combusta* de *Ptolomée* & d'*Arrien*.

*Note de l'*AUTEUR.

Les Arabes de l'*Jemen* appellent le Gouverneur d'une ville *Dóla*, ou *Emír*. Celui de *Loheia* avoit le títre d'*Emír*, & se nommoit *Farhân*. Il étoit Africain & tout noir. Il avoit été esclave & avoit été poussé par son maître, comme nous avons remarqué dans un de nos précédents extraits que cela se pratiquoit souvent.

Nous ne suivrons pas l'Auteur dans la description de plusieurs petites avantures divertissantes qui lui arriverent, où à ses compagnons de voyage ; nous remarquerons seulement avec lui, que les mœurs des mahométans ne sont pas à beaucoup près aussi barbares qu'on le croit communément, & qu'elles s'adoucissent de plus en plus à mesure qu'on s'éloigne de l'Egypte.

La ville de *Loheia* a près de 300 ans d'antiquité. Son fondateur est un saint Mahométan nommé *Schech Sälei*, qui est aujourd'hui le protecteur de la ville, car les Arabes du *Tehama* sont sunnites, & font grand cas de leurs prétendus

saints,

faints, quoiqu'il leur soit défendu de les adorer. *Schech Sälei* bâtit une cellule à l'endroit où l'on voit encore son tombeau hors de la ville. Il y mourut, & l'on éleva une *Kubbe* (maison de priere) sur le lieu de sa sépulture. La dévotion y attira plusieurs habitants; peu à peu la ville devint considérable, & comme le port de *Marabéa*, petite ville à un mille au Nord de *Loheia*, dépérissoit de jour en jour, on abandonna cette ville, & même le Gouverneur de ce district la quitta pour *Loheia*.

Loheia est sur un sol aride & stérile, & quelquefois dans une île; car le terrein est si bas du côté du Nord-Ouest, qu'après un vent soutenu de Sud, c'est à dire quand l'eau croît, la mer le couvre, ce qui n'arrive que rarement. *Loheia* est à 15°. 42′ de latitude septentrionale, & sa longitude est de 2 heures 39 minutes 14 secondes à l'Est de Paris. C'est le port le plus au Nord de tous ceux qui sont sous la domination de l'*Imân*. Le négoce le plus considérable qui se fait ici,

ici, eſt en café, qu'on apporte des lieux montagneux des environs. Ce café ne paſſe pas pour auſſi bon que celui qu'on apporte à *Beit el fakih*, & qu'on embarque à *Mochha* ou à *Hodeïda*, mais il eſt à meilleur marché, ce qui attire à *Loheia* pluſieurs marchands du Caire.

Quoique *Loheia* ne ſoit pas environnée de murs, cependant ce n'eſt pas une ville ouverte. Du côté de la terre il y a douze tours qui l'environnent, & qui ſont éloignées d'environ 240 pas l'une de l'autre. La porte de ces tours eſt ſi élevée qu'il faut une échelle pour y parvenir, & il y avoit preſqu'à chaque tour une garde. En Turquie & en Europe il auroit été dangereux d'obſerver & de deſſiner en préſence des officiers & des ſoldats de la garde ; mais il n'en eſt pas de même en Arabie. En deux endroits même les officiers inviterent Mr. *Niebuhr* à s'aſſeoir auprès d'eux ; ils lui firent pluſieurs queſtions ſur la maniere de faire la guerre en Europe, & notre Voyageur ſaiſit cette occaſion de

tracer devant eux tout ce qu'il avoit besoin, sous prétexte de leur montrer l'invention, nouvelle pour ces Arabes, d'écrire sans encre.

La plus grande partie de ces tours n'est disposée que pour la défense avec les petites armes. Une seule de ces tours, bâtie par l'Émir *Farhân*, étoit arrangée pour des canons, & près d'une autre est un bâtiment où sont quelques canons. Devant deux autres tours sont des fossés creusés dans le roc. Ces fortifications sont si foibles que des Arabes pénétrerent jusqu'à la ville il y a quelques années.

Plusieurs maisons sont de pierres à *Loheia*; mais la plus grande partie sont comme les maisons communes dans tout le *Tehâma*. Le squelette est de bois mince; les murs de terre glaise mêlée de fumier de vache, & enduits de chaux en dedans: le toit d'une sorte de gazon abondant dans ces environs: les fenêtres sont rares, & quand ces maisons ont une porte, elle n'est fermée que d'une natte.

Rare-

Rarement ces maisons ſont diviſées en compartiments. On aime mieux en bâtir autant qu'on en a beſoin, & entourer le tout d'une haute paliſſade: voilà d'où vient que ces maiſons prennent beaucoup de place, & qu'une ville de ces contrées, quoiqu'auſſi grande qu'une d'Europe, renferme beaucoup moins d'habitants.

Il y a pluſieurs endroits autour de la ville où l'on fait de la chaux en plain champ, ſans fourneau. On va, dans le temps du flux, chercher de grandes pierres de corail dans la mer, & on les calcine. Mr. *Niebuhr* vit des coquillages encore vivants dans ces pierres à chaux.

L'eau eſt très-mauvaiſe à *Loheia*. Le peuple ſe ſert de l'eau de la vallée & de la fontaine nommées *Náaman*, à trois quarts de mille à l'Eſt ſur Sud de la ville. L'eau de la ſource *Kandìe*, qui eſt à deux milles & un tiers de la ville au Sud Eſt tirant ſur l'Eſt, eſt plus potable que la précédente; mais la meilleure eau ſe tire de *Fitte*, qui eſt à 2½ milles au

Nord - Nord - Eſt de *Loheia.* Toute l'eau ſe tranſporte ſur le dos des ânes & des chameaux dans des pots de grès faits en forme d'œufs; on pend pluſieurs de ces pots de côté & d'autre de l'animal. A 1$\frac{3}{4}$ mille à l'Eſt tirant vers le Sud de *Loheia* eſt une petite montagne nommée *Kôſcha*, d'où l'on tire quantité de ſel gemme ſans beaucoup de peine.

Après avoir fait toutes les obſervations néceſſaires dans cet endroit, Mr. *Niebuhr* & ſes compagnons ſe diſpoſerent à partir, malgré les inſtances du Gouverneur, qui vouloit encore les retenir.

F.

La ſuite dans le Journal ſuivant.

AL-

ALFRED &c.

SECOND EXTRAIT. (*)

Livre IV. L'Auteur met ici dans la bouche du ſage *Amund* les principes d'un bon ſyſtême de gouvernement; ce *ſyſtème* eſt celui de l'Angleterre; ce ſont des objets trop connus pour que nous ne puiſſions pas nous borner à y jeter ſimplement un coup d'œil rapide. *Amund*, né dans les glaces de la Norwege, avoit reçu l'éducation des guerriers ſes compatriotes; endurci aux fatigues, adroit, courageux, de ſang froid dans les dangers, il ſuivit le fameux *Haſting* à Bizance; il y fut avec lui le ſoutien d'un trône chancelant; en ſe préſervant des vices des

 Grecs,

(*) Voyez le premier au Volume XIX. de ce Journal, pag. 124 & ſuivantes.

Grecs, il ſut profiter de leurs lumieres & enrichir ſon eſprit de la ſageſſe des anciens. Jeune encore, il s'enflamma pour la belle *Théophane*, l'amie d'*Eudoxie* qui devint l'épouſe de *Haſting*. La beauté de la jeune Grecque, l'élégance de ſes mœurs, ſa retenue, ſa pudeur, captiverent tous les ſentiments du guerrier; il ſut la mériter par de belles actions. *Haſting* après de longs combats fut obligé de fuir; *Amund* s'en retourna avec lui dans ſa patrie emmenant ſa jeune épouſe. *Eudoxie* eut peine à s'accoutumer à ce climat ſauvage; *Haſting* lui promit de conquérir des pays qui lui fiſſent moins regretter celui qu'elle avoit quitté. Il fondit ſur l'Angleterre; ſon camp fut ſurpris par *Alfred* à la tête des Saxons; & *Théophane* qui avoit accompagné ſon époux, tomba au pouvoir du vainqueur. Le Héros la renvoya à *Amund*. La paix ſe fit, & *Amund* touché des procédés généreux d'*Alfred*, ſe rendit à ſa cour, fut ſon ami, & ne le quitta plus. Après avoir partagé avec lui

lui les dangers & la gloire des combats, il le ſuivit ſouvent dans la retraite champêtre où *Alfred* alloit ſe repoſer des fatigues du gouvernement, & s'occuper, dans la ſolitude, des moyens de rendre ſes ſujets heureux.

Quelques Grands qu'*Alfred* avoit comblés de bienfaits, s'étoient révoltés; *Alfred* verſa dans le ſein d'*Amund* la douleur qu'il en reſſentit. „J'aime mon „peuple, dit le généreux Prince; ſon „bonheur eſt l'objet de toutes mes pen„ſées; comment eſt-il poſſible que je „n'en ſois point aimé? Les Saxons, ré„pondit *Amund*, ne ſont pas plus mé„chants que d'autres nations; le mal „vient de ce que les différentes parties „de vos états ne ſont pas en équilibre. „Vos Grands ſont trop puiſſants, trop „au deſſus des loix: le peuple eſt trop „petit, il y a trop de diſtance entre lui „& les nobles, & les derniers n'ont qu'un „pas à faire pour être Rois; ils ne ſeront „tranquilles que lorſqu'ils auront fait ce „pas„. *Alfred* écouta avec plaiſir les

conseils de la sagesse & de l'amitié; il pria *Amund* de lui communiquer les lumieres qu'il avoit puisées dans l'Orient pour réformer d'après elles le gouvernement de l'Angleterre. *Amund* lui parla de la Chine, où il n'y a d'autre noblesse que celle des descendants de ce sage qui y enseigna la vertu dans les temps les plus reculés. Le Roi n'avoit jamais vu de peuple où il n'y eût pas de nobles; il craignoit qu'un tel peuple ne fût peu guerrier, peu courageux; le sentiment de l'honneur lui sembloit héréditaire dans la noblesse; à son avis, l'homme du peuple devoit perdre ce sentiment dans les vils travaux auxquels ses besoins le forcent; & il avoit plus d'une fois vu que les grands faisoient la force de ses armées. *Amund* lui allégua l'exemple de Sparte; il montra le principe de la lâcheté que l'on reproche aux Chinois, dans l'avilissement où les tient le despotisme; cependant il ne croyoit point qu'on dût abolir la noblesse; il pensoit qu'il falloit seulement lui donner un contrepoids, en

re-

retirant le peuple de l'excès de sujétion où il étoit tenu. Ici *Amund* s'étend sur les maux qu'entraîne le despotisme; il prouve par des exemples ce qu'il en dit; il peint le despote aussi malheureux que ses sujets. Ce n'est que dans les mains du sage qu'un pouvoir illimité seroit un bonheur pour les peuples; mais peut-on se flatter de voir toujours des sages sur le trône? C'est donc aux loix à empêcher que le pouvoir ne puisse devenir dangereux dans les mains d'un souverain, ou peu éclairé, ou vicieux, ainsi que dans celles des grands & du peuple. — J'ai connu un peuple, dit *Amund*, un peuple brave & généreux; il tomba insensiblement dans les désordres d'une aristocratie mal réglée; un seul homme corrompu ou capricieux pouvoit, quand il lui plaisoit, arrêter tous les ressorts du gouvernement; les loix devinrent pires que les vices qu'elles devoient réprimer, & la sédition naquit des loix: les souverains voisins virent la foiblesse incurable de cet empire, ils se le partagerent tran-

quillement; les grands, auxquels le frein des loix avoit été insupportable, tomberent sous le joug de la puissance illimitée; ce ne furent ni de mauvaises mœurs, ni de mauvais princes qui précipiterent la chûte de cet empire, mais le mauvais systême de gouvernement. C'est donc au législateur sage à régler ou proportionner ces différentes parties de l'état de maniere qu'elles se tiennent en équilibre.

Livre V. Avec ce titre: *Les voyages d'Othar.* A l'extrêmité du Nord habitoit un gentilhomme opulent; son nom étoit *Othar.* Il avoit beaucoup lu; il avoit enrichi son esprit de connoissances variées, puisées dans les récits des voyageurs qu'il recueilloit avec avidité. Lui-même avoit un goût pour les voyages auquel il ne put pas résister; il s'embarqua & alla à la cour d'*Alfred*, dans le temps précisément que ce Prince étoit occupé à former sa marine; celui-ci vit avec joie un homme dont la nécessité avoit fait un excellent marinier.

Othar

Othar lui offrit d'aller faire des découvertes dans les mers du Nord pour tâcher de trouver par là le chemin des Indes. *Alfred* lui donna deux vaiſſeaux. *Othar* partit & avança vers le Nord plus que n'avoit encore fait avant lui aucun mortel. Accueilli par une violente tempête il fut jeté ſur une côte où il rencontra un port formé par la nature. Il y trouva des hommes petits, mal-faits, mais endurcis contre toutes les incommodités de la vie; infatigables dans les travaux, ils domptoient avec de mauvaiſes armes la formidable baleine, dont ils employoient la chair à ſe nourrir, & les os à conſtruire leurs cabanes. La terre ne produiſoit rien, & le poiſſon étoit leur ſeul aliment. *Othar* n'y trouva aucune trace de gouvernement; il ne vit ni loix, ni récompenſes, ni peines. Chaque pere étoit le chef de ſa famille; mais chaque famille étoit abſolument indépendante; elles ſe réuniſſoient pour la pêche, mais perſonne ne commandoit. *Othar* curieux de connoître les effets de cette anarchie,

trouva qu'il y avoit peu de différence entre le ſort de ces peuples & celui des Européens civiliſés. Les ſauvages vivoient autant en paix que les nations chez lesquelles les loix répriment la colere & la vengeance; rarement ils ſe querelloient en partageant leur butin, & l'amour même ne les déſuniſſoit point. Froids les uns envers les autres, ils ne connoiſſoient point les devoirs les plus ſimples de l'humanité; l'enfant qui perdoit ſa mere périſſoit, parce qu'aucune autre femme ne ſe chargeoit de l'élever. Sans doute il ſe commettoit des crimes parmi eux; mais ils n'étoient pas plus fréquents que chez des peuples qui vivent ſous la diſcipline de la religion & des loix civiles. Le ſentiment de l'honneur étoit chez eux auſſi vif que chez les autres nations civiliſées du Nord. Mais le plus puiſſant aiguillon pour eux étoit la cupidité: un homme ne pouvoit ſe diſtinguer d'un autre que par l'abondance qu'il ſavoit ſe procurer. *Othar* ſe convainquit que dans un pays déſert, immenſe, où le petit

nom-

nombre d'habitants ne court pas risque de s'incommoder; où la mer fournit à tous les nécessités de la vie; où il n'y a ni champs, ni prairies, ni propriété quelconque; que dans un pays froid, où les penchants, & le plus puissant de tous, celui de l'amour, sont modérés, les hommes peuvent sans inconvénient demeurer dans l'état d'anarchie. *Othar* partit de là & aborda chez un autre peuple du Nord, mais civilisé. Les *Biarmiens* avoient un roi & un culte, ils habitoient des maisons commodes; la chasse, la pêche, de nombreux trompeaux, l'agriculture leur fournissoient leur subsistance. *Othar* vit ici les fruits de la vie sociale. L'industrie combattoit contre les rigueurs d'un climat peu heureux par lui-même. Les *Biarmiens* avoient su rendre fertile un sol ingrat; ils échangeoient les productions de leur pays contre les marchandises des peuples du midi. Ce qu'un seul homme n'eût pu faire, des forces réunies le faisoient. La religion fortifioit les liens de l'humanité; elle rendoit

la compassion plus delicate & portoit les hommes à s'entr'aider avec plus d'empressement.

Othar remit à la voile; il persévéroit avec ardeur dans le projet de découvrir un chemin pour aller au *Catay* & à *Nippon*, ces empires dont la renommée vantoit les richesses. Un jour que le ciel étoit très-serein, *Othar* passoit devant une île d'où il vit s'élever une épaisse fumée, & en même temps il apperçoit des hommes enveloppés de pelisses, qui d'une voix lamentable inploroient son secours. Le généreux *Othar* n'abandonna jamais le malheureux; il se jeta dans la chaloupe. Il vit des *Biarmiens*; le plus âgé d'entr'eux lui raconta leur triste aventure (*). „Nous „sommes pêcheurs, dit-il; nous allions „prendre des baleines. Près de cette île „nous fûmes arrêtés par les glaces; nous „descendîmes à terre pour chercher dans „cette

(*) Ce fait est vrai, c'est l'histoire de *Himkoff* & de son équipage.

Note de l'AUTEUR.

„cette affreuse solitude une caverne qui „nous mît à l'abri du froid mortel „que nous souffrions. Nous ne vîmes „que des rochers fendus par le froid, „d'immenses campagnes sans arbre, sans „gazon, couvertes seulement de neige. „Nous avions emporté quelques armes; „nous tuâmes une renne; la nuit vint, „elle fut courte; durant des mois en„tiers le soleil ne nous quitte point. „Pendant la nuit une violente tempête „rompit les glaces dans lesquelles notre „vaisseau étoit pris, mais le vaisseau fut „brisé & toute espérance nous fut ôtée. „Nous étions trois malheureux enfermés „par la mer dans une vaste prison. L'in„fortune nous donna du courage. La „renne que nous avions tuée nous servit „de nourriture pendant quelques jours; „la neige fondue étoit notre boisson; „nous trouvâmes du bois, & les débris de „quelques navires qui avoient échoué, „augmentoient du temps en temps notre „provision. Nous n'avions d'autres in„struments qu'une hache & un couteau.

„Nous

„Nous travaillâmes sans relâche à nous „construire une cabane avant que le cruel „hiver vint nous surprendre. A l'aide „d'un morceau de bois tourné avec ra- „pidité, nous allumâmes du feu que nous „avons eu soin de ne pas laisser éteindre. „Un ours blanc vint nous attaquer, nous „le tuâmes; ses nerfs nous fournirent „des cordes pour des arcs dont nous nous „servîmes pour la chasse; la chair des „animaux nous nourrissoit; nous vinmes „à bout d'avoir des hameçons & nous „prîmes du poisson. Nous trouvâmes „de la terre grasse, nous en fimes des „pots & une lampe, dont nous entrete- „nions la lumiere avec de la graisse „d'ours pendant les longues nuits de „l'hiver. Six années se sont ainsi écou- „lées; l'habitude du malheur nous le fai- „soit supporter avec courage; mais com- „ment nous défendre de l'affreuse pensée „que l'un de nous étoit destiné à survivre „à tous les autres, & à demeurer seul sans „consolation & sans ressource? Enfin le „ciel a eu pitié de nous.„

Othar

Othar se félicita d'avoir été trouvé digne de mettre fin aux malheurs de ces infortunés. Que seroit l'homme, s'écria-t-il, sans les arts, & que seroient les arts sans la société? Il voulut poursuivre sa route; mais la saison déjà avancée l'en empêcha; il fut forcé de retourner dans sa patrie: il revint le printemps suivant en Angleterre & offrit à *Alfred* les productions des pays qu'il avoit visités. Le Prince étoit trop humain pour consentir qu'*Othar* s'exposât encore aux dangers qu'il avoit courus; il lui donna une autre commission d'une exécution plus facile; il l'envoya dans la mer, qui de l'Océan s'étend vers le Levant, entre la Scandinaire & la Germanie. *Othar* arriva à l'embouchure de la Vistule & dans le pays qui produit l'ambre, dont il chargea son vaisseau. Il vit le pays des Sarmates. Là le noble, habitant dans sa campagne, étoit entouré de ses sujets, ses esclaves, qui pour demeures n'avoient que de misérables cabanes; qui, cultivant ses terres, attendoient journelle-

nellement de lui les premieres néceſſités de la vie dont il étoit le maître abſolu; lui-même ne connoiſſoit d'autre occupation que la guerre & la chaſſe. Les arts & les ſciences n'avoient pas pénétré dans ce ſéjour de la barbarie; le cultivateur étoit forcé à un travail exceſſif afin que ſon maître pût vivre dans l'oiſiveté. L'oppreſſion aviliſſoit les ames & les dégradoit au niveau de celles des brutes. Aucun lien n'uniſſoit entr'eux les nobles; vivant dans l'indépendance, aucun d'eux n'auroit jamais ſacrifié ſes intérêts particuliers à l'intérêt public; & de cette façon ils demeuroient ſouvent la proie de leurs voiſins. — *Othar* pénétra jusqu'à l'embouchure de ce fleuve où la providence avoit marqué le ſiege d'une ville qui devoit un jour parvenir à une grandeur ſi étonnante, & devenir la capitale d'un des plus puiſſants monarques de la terre.

Livre VI. *Le premier amour d'Alfred.* La tradition a conſervé le ſouvenir de l'amour d'*Alfred* pour la belle

Alſcoi-

Alſcoithe, ſous les noms d'*Edgar* & d'*Emma*; cette tradition n'a rien que d'honorable pour le héros, il ne faut point la ſupprimer.

Alfred étoit caché chez le berger de ſon pere; il n'étoit connu dans toute la contrée que tous le nom de *Wulf*; plus d'une fois, du fond de ſa retraite il tomba ſur les Normands, oppreſſeurs de ſa patrie. Dangereuſement bleſſé dans un combat, il fut tranſporté dans le château d'*Édelbert*, qui reçut le héros avec humanité. Suivant l'uſage ancien des vertueux Germains, la belle, la généreuſe *Alſcoithe*, fille d'*Édelbert*, ſoignoit elle-même la bleſſure d'*Alfred*, dans lequel elle ne voyoit qu'un guerrier vaillant dont la renommé ſe plaiſoit à raconter les exploits contre les Normands. Tous les jours *Édelbert* & ſa fille alloient voir le héros; qui ne reçut point avec froideur les marques d'une attention ſi touchante; la beauté d'*Alſcoithe*, ſa voix douce, ſon aimable innocence, la décence de ſes manieres, le capti-

captiverent au point qu'il sentit qu'il ne pourroit se séparer d'elle sans être très-malheureux. Il ne résista point au penchant qui l'entraînoit; il prévoyoit le moment où il pourroit offrir sa main à *Alscoithe*, mais il vouloit l'éprouver avant de lui déclarer son amour & sa naissance; il eut bientôt lieu de croire qu'il n'étoit pas regardé avec indifférence, & reçut l'aveu de l'amour d'*Alscoithe* sans qu'il lui eût fait connoître qui il étoit: il ne vouloit devoir le cœur de sa maîtresse qu'à son mérite personnel & non à son rang. Il partit du château & les vœux d'*Alscoithe* l'accompagnerent; il combattit les ennemis de sa patrie, les vainquit, & rétablit le trône qui avoit été renversé. *Alscoithe* entendit parler des exploits d'*Alfred*, sans savoir que ce héros étoit ce guerrier auquel elle avoit donné son cœur.

Alfred donna un tournois après la victoire qui avoit ramené la paix. A côté du trône où il étoit assis, il en avoit fait placer un second, qui devoit être occupé par

par celle qui diſtribueroit les prix aux vainqueurs. Un des Chevaliers demanda que cet honneur fut pour *Alſcoithe*. *Édelbert* ordonna à ſa fille d'aller ſe placer à côté du Roi.

Alfred lui donna la main & la conduiſit au trône. „C'eſt ici, lui dit-il, la „place qu'*Alſcoithe* occupera toujours à „l'avenir.„ Elle leva les yeux & reconnut ſon amant dans ſon ſouverain: dès le jour même ils furent unis.

Cet ouvrage n'a pas beſoin de nos ſuffrages, le nom de ſon Auteur en fait l'éloge. Il eſt beau de voir ce grand homme à la fois poëte ſublime, grand médecin, naturaliſte ſavant, politique habile, moraliſte ſage, inſtruire & charmer les lecteurs, quelle que ſoit la branche des ſciences ou de la littérature qu'il cultive. Dans un des volumes ſuivants de ce journal nous ferons connoître *Fabius & Caton*.

A.

EXPERIMENTS AND OBSERVATIONS ON DIFFERENT KINDS OF AIR, &c.

C'est à dire:

EXPERIENCES ET OBSERVATIONS SUR DIFFÉRENTES SORTES D'AIR, &c.

SECOND EXTRAIT. (*)

De l'air inflammable.

L'on peut tirer l'air inflammable, tant des métaux, que des substances végétales & animales. L'Auteur en a tiré du fer, du zinc, & de l'étain, suivant la méthode de Mr. *Cavendish;* mais le plus souvent des deux premiers métaux. Pour tirer l'air inflammable des végétaux, des animaux, ou des charbons, il les mettoit dans un canon de fusil, à l'ou-

(*) Voyez le premier dans le XIX. Volume de ce Journal, pag. 65 & suivantes.

l'ouverture duquel il cimentoit ſoigneuſement un tuyau de verre ou de pipe, qui par ſon extrêmité entroit dans le mercure, ou portoit une veſſie, pour recevoir l'air qui étoit produit. l'Auteur croit qu'il n'y à aucun corps duquel l'on ne puiſſe tirer de l'air inflammable, en y appliquant un feu violent.

Un feu ſubitement appliqué, produit plus d'air inflammable que le même feu appliqué par degrés.

L'air inflammable tiré des corps par une opération prompte, a une odeur très-forte & mauvaiſe, qui différe cependant ſuivant que l'air eſt tiré d'un minéral, d'un végétal, ou d'un animal. Ce dernier air eſt très-fétide. L'odeur de l'air inflammable contenu dans un vaſe de verre plongé dans l'eau, pénetre l'eau & ſe communique à l'air extérieur.

Il ſe forme auſſi ſur la ſurface de l'eau une pellicule qui prend différentes couleurs.

La

La matiere qui forme cette pellicule, eſt l'ochre pour le fer, & la chaux de zinc pour le zinc.

L'air inflammable tiré des végétaux eſt en partie abſorbé par l'eau, ce que l'Auteur attribue à l'air fixe qui à été produit dans le même temps que l'air inflammable.

L'air inflammable conſerve ſa propriété long-temps, pourvu qu'on ne le garde pas dans l'eau, qui le dénature en ſorte qu'il éteint la flamme, & perd beaucoup de ſon volume.

Deux bouteilles de pinte, remplies, l'une d'air inflammable tiré du fer, & l'autre d'air inflammable tiré du zinc, furent plongées toutes deux dans l'eau depuis la fin de Mai juſqu'au commencement de Décembre: l'air tiré du fer ſe trouva réduit à la moitié de ſon volume, tandis que celui qui avoit été tiré du zinc, n'avoit ſubi aucune diminution.

L'Auteur ayant fait le 30 Juillet 1771, un mêlange de parties égales d'air dans lequel des ſouris avoient été tuées, & d'air

d'air inflammable tiré du zinc, trouva le 19 Juin 1772, que cet air avoit non seulement perdu toute son inflammabilité, mais éteignoit la flamme aussi bien qu'aucune autre sorte d'air qu'il eût essayé auparavant.

Parmi les différentes sortes d'air que l'Auteur à examiné, il n'y en a aucun qui conduise l'électricité, ou qui ne soit originairement électrique; cependant il semble que l'air inflammable l'est un peu plus que l'air fixe.

L'Auteur a trouvé qu'en faisant mourir successivement un grand nombre de souris dans une petite quantité d'air inflammable, la derniere y mouroit aussi promptement que la premiere. Ainsi la mort des animaux ne rend pas l'air inflammable moins nuisible.

L'Auteur a tenté, mais en vain, de produire de l'air commun par le mêlange de l'air inflammable & de l'air fixe.

Considérant l'air inflammable comme de l'air chargé de phlogistique, l'Auteur y exposa plusieurs substances qui ont une

 très-

très-grande affinité avec le phlogiftique, comme l'huile de vitriol, & l'efprit de nitre. Le premier, pendant plus d'un mois, ne produifit aucun changement fenfible fur l'air. Mais la fumée de l'efprit de nitre l'affoiblit autant que l'auroit fait une partie égale d'air commun. Cependant, de quelque maniere qu'on mêle l'efprit de nitre & l'air inflammable, celui-ci conferve toujours une partie de fon inflammabilité, & la reprend toute en paffant par l'eau.

L'eau, privée d'air par l'ébullition, abforbe une grande partie de l'air inflammable, & affoiblit l'inflammabilité dans l'air qui refte.

L'air fortement inflammable, agité dans l'eau dont la furface eft expofée à l'air commun, devient propre à la refpiration. En continuant cette opération, l'inflammabilité de l'air diminue au point qu'on y peut brûler des chandelles; elles s'y éteignent, fi l'on pouffe l'opération encore plus loin.

De

De l'air, infecté par la respiration ou par la putréfaction des animaux.

L'air dans lequel des animaux ont respiré, ou dans lequel on a fait pourrir des parties animales, fait mourir les animaux à l'instant.

Quelques Physiciens supposent que l'air contient une certaine matiere qu'ils nomment aliment de vie (*pabulum vitæ*), & ils disent que les animaux, en respirant, le consument, & que c'est ce qui cause leur mort.

Mais il paroît que par la respiration, ou par la pourriture des animaux, l'air se charge de parties stimulantes qui agissent sur les poumons des animaux, & leur causent la mort dès la premiere inspiration.

L'Auteur rapporte, pour l'utilité de ceux qui voudront pousser plus loin le même sujet, plusieurs tentatives infructueuses qu'il a faites pour trouver quels sont les moyens que la nature emploie pour rétablir l'air gâté par la respiration ou par la pourriture des animaux.

Cet air infect ne change de nature, ni par la raréfaction, ni par la condensation, ni quand on l'agite dans l'air, ni quand on l'expose aux vapeurs d'un acide, ou de quelques autres antiseptiques.

La conformité des propriétés générales de l'air infecté par la pourriture des animaux ou des végétaux, & de celui qui l'est par la respiration, autorise Mr. *Priestley* à ne mettre aucune différence entre ces deux sortes d'air, & le porte à croire que l'un des usages des poumons est de faire sortir les émanations putrides, & que, peut-être, sans cela, les animaux vivants pourriroient comme les morts.

L'air dans lequel on fait pourrir une souris, augmente d'abord de volume & en diminue ensuite.

L'Auteur conserva de l'air gâté par la pourriture ou par la respiration, dans la partie supérieure d'un verre dont l'ouverture étoit plongée dans le mercure; quand cet air ne subit plus aucun changement, il y fit entrer de l'eau de chaux, qui

qui devint d'abord trouble, & l'air diminua.

Si l'on met de l'eau de chaux dans une fiole sous un vase de verre plongé dans l'eau, l'eau de chaux ne se trouble point, &, pourvu qu'on empêche l'accès de l'air commun, elle reste longtemps eau de chaux. Mais si on fait pourrir une souris dans ce vase, l'eau de chaux se trouble, & la chaux se précipite: ce que l'Auteur attribue à l'air fixe que dépose l'air commun, &, peut-être, à celui qui s'échappe de la souris.

L'Auteur croit que l'air produit par la pourriture est composé d'air fixe, & d'une matiere qui a la propriété de faire diminuer le volume de l'air commun: il se fonde sur une expérience qui montre que l'air fixe, & l'air produit par la putréfaction, troublent également l'eau de chaux, & sont également absorbés.

Des insectes de différentes sortes vivent très-bien dans l'air gâté par la putréfaction des végétaux ou des animaux, tandis qu'une seule inspiration suffit

pour tuer d'autres animaux. Les pucerons y viennent à merveille.

Lorsque les plantes réſiſtent à la premiere impreſſion de cet air corrompu, elles profitent & croiſſent d'une maniere ſurprenante, & bien mieux que dans l'air commun, à la même expoſition.

Ce phénomene fit croire à l'Auteur que la végétation eſt un des moyens par leſquels l'athmoſphere eſt préſervée des funeſtes influences de la reſpiration & de la putréfaction.

Pour s'en aſſurer, il partagea une quantité d'air rendu très-nuiſible par des ſouris qui y avoient reſpiré & péri, en deux parties, qu'il conſerva dans des verres plongés dans l'eau; il mit dans l'un un jet de menthe, & ne mit rien dans l'autre; il trouva au bout de huit ou neuf jours, qu'une ſouris vivoit très-bien dans l'air ou la plante avoit végété, tandis qu'elle mourroit au moment qu'on la mettoit dans l'autre.

Cette

Cette expérience, répétée sous diverses circonstances, a toujours eu le même succès.

L'Auteur conclut de quelques expériences, que l'air raccommodé par la végétation est environ un quart moins salubre que l'air commun.

L'air nuisible, de quelque sorte qu'il soit, perd sa mauvaise qualité lorsqu'on l'agite dans l'eau; effet auquel l'acide ajouté à l'eau contribue très-peu.

Ce n'est que lorsque l'air est saturé de parties putrides, qu'il les communique à l'air qui le touche; ce qui fait croire à l'Auteur que l'agitation des mers & des lacs purifie l'air, en absorbant une partie des exhalaisons putrides dont il est chargé.

On peut conclure d'un grand nombre d'expériences, que l'air fixe peut corriger l'air gâté par la respiration ou par la pourriture; ce qui est très-conforme aux découvertes du Docteur *Macbride*.

Si l'air fixe corrige effectivement l'air gâté par la respiration ou par la putré-

faction des animaux & des vegétaux, les fours à chaux, qui déchargent une grande quantité d'air fixe, peuvent contribuer à rendre l'air plus salubre, lorsqu'ils se trouvent dans le voisinage des grandes villes, dont l'athmosphere doit être fort infectée.

L'Auteur propose encore l'usage de l'air fixe dans la médecine, & particuliérement dans les maladies qui viennent de pourriture; le clystere lui paroît le moyen le plus facile de l'appliquer. On peut aussi l'introduire aisément dans l'estomac, en se nourrissant de végétaux, ou en buvant de l'eau de Pyrmont artificielle ou naturelle, ou des liqueurs qui fermentent fortement.

Enfin l'Auteur propose encore de suspendre tout le corps, excepté la tête, sur un vaisseau contenant une liqueur en fermentation; les vaisseaux absorbants de la peau, ne manqueroient pas d'absorber une quantité considérable de l'air fixe qui se dégageroit de la liqueur; ce qui

qui pourroit être utile dans quelques maladies putrides.

Mr. *Hey*, Chirurgien à Londres, auquel l'Auteur avoit communiqué ses idées sur l'usage qu'on pourroit faire de l'air fixe dans la médecine, en fit l'essai en l'appliquant par le clystere dans une maladie qui provenoit de pourriture, & faisant boire en même temps au malade une liqueur fortement imprégnée d'air fixe. L'heureux succès de cette expérience est détaillé dans une lettre de Mr. *Hey*, jointe à cette dissertation sous la forme d'appendice.

De l'air dans lequel il y a eu un composé de soufre & de limaille de fer.

Le D. *Hales* a trouvé qu'une quantité d'air dans laquelle on met une pâte composée de soufre, de limaille de fer, & d'eau, diminue beaucoup de volume. L'Auteur a répété cette expérience avec le même succès. Il a trouvé la diminution également grande & prompte, que le vase qui contenoit l'air dans lequel

étoit le mélange, fût plongé dans l'eau, ou dans le mercure. La diminution de l'air par cette opération est variable; mais il a généralement trouvé qu'elle est entre $\frac{1}{4}$ & $\frac{1}{5}$ du total.

Cet air ainsi diminué est plutôt plus léger que plus pésant que l'air commun; l'eau de chaux exposée à cet air ne se trouble point, ce que l'Auteur attribue à la formation d'un sel sélénitique. L'odeur forte d'esprit volatil de vitriol, que contracte l'eau renfermée avec ce mélange, prouve qu'il se dégage du soufre quelque matiere qui agit fortement sur l'eau.

L'air diminué par ce mélange, ou par les chandelles qu'on y a brûlées, ou par la respiration, ou par la putréfaction, ne diminue gueres, quoiqu'on augmente la quantité du mélange.

Ce mélange, aussi bien que la corruption d'une souris, fait diminuer l'air inflammable tiré du fer, d'$\frac{1}{9}$ ou d'$\frac{1}{10}$ de son volume, sans changer son inflammabilité.

L'air

L'air diminué par ce mêlange est très-nuisible aux animaux, & a une odeur fort désagréable: on ne le rend pas meilleur en le gardant dans l'eau.

De l'air nitreux.

La solution de differents métaux dans l'esprit de nitre, & de l'or & du régule d'antimoine dans l'eau régale, produit une sorte d'air qui a la propriété de celui dont parle le D. *Hales*, dans sa statique des végétaux, vol. I. pag. 224 & vol. II. pag. 280 de l'original Anglois; il en a plusieurs autres que personne n'a observées. Mr. *Priestley* donne à cet air, le nom d'*air nitreux*.

L'odeur de l'air nitreux est très-forte, & ressemble beaucoup à celle de l'esprit de nitre fumant.

Une des propriété les plus remarquables de l'air nitreux est de diminuer considérablement le volume de l'air commun avec lequel on le mêle. Le composé devient d'un rouge trouble, s'échauffe considérablement, & reprend sa

transſparence peu de temps après. L'air commun perd plus de ſon volume que l'air nitreux.

Il eſt étonnant que ces deux ſortes d'air ſe mangent réciproquement, & que l'un diminue le volume de l'autre.

L'eau abſorbe une partie de ce mêlange quand il eſt fait depuis peu, & n'en abſorbe point lorſqu'il eſt fait depuis quelque temps.

Pour trouver ſi cette diminution devoit être attribuée à la précipitation de l'air fixe, l'Auteur plaça de l'eau de chaux dans la vaſe où il faiſoit ſon expérience; mais elle garda ſa tranſparence, & il ne ſe fit aucune précipitation.

Des obſervations répétées nombre de fois prouvent, que la diminution & l'effervescence qu'on remarque dans un mêlange d'air nitreux & d'air commun, eſt particuliere à l'air commun & propre à la reſpiration. Voilà donc un moyen de connoître à quel degré l'air eſt infecté; car plus il l'eſt, moins ces phénomenes ſont ſenſibles.

L'Au-

L'Auteur croit avoir trouvé de cette maniere de la différence entre l'air de son cabinet où quelques personnes avoient été, & l'air hors de sa maison, de même qu'entre l'air des environs de Yorck, & celui des environs de Leeds; le dernier lui parut le plus pur.

La flamme d'un mêlange d'air inflammable & d'air nitreux est verte, de quelque métal que l'air nitreux ait été tiré.

L'air nitreux, dans lequel on met une pâte de soufre, de limaille de fer, & d'eau, diminue aussi; mais le mêlange d'air nitreux & d'air commun n'y diminue point.

Les plantes périssent promptement dans l'air nitreux, & plus lentement dans un mêlange d'air nitreux & d'air commun.

Mr. *Priestley* a trouvé que l'air nitreux est beaucoup plus antiseptique que l'air fixe.

L'air nitreux & l'air inflammable, gardés pendant long-temps dans de l'eau, diminuent à peu près également.

L'air nitreux peut être gardé plus long-temps que d'autres sortes d'air dans des vessies sans se changer.

L'Auteur marque encore combien il a tiré d'air nitreux de différentes quantités de chaque métal.

La suite dans le Journal prochain.

OB-

OBSERVATIONS DE MÉDECINE, par MR. BLOCH &c.

TROISIEME ET DERNIER EXTRAIT. (*)

Le douzieme article traite de l'utilité des mouches cantharides pour guérir les dartres.

Les praticiens ſavent avec quelle opiniâtreté les dartres réſiſtent ſouvent à presque tous les remedes; cette conſidération conduiſit Mr. *Bloch* à un moyen plus efficace pour guérir cette maladie, ſi déſagréable aux perſonnes qui en ſont atteintes.

Les cantharides appliquées ſur la dartre la guériſſent radicalement, comme il

(*) Voyez le premier dans le volume XVIII. de ce Journal, pag. 75 & ſuivantes; & le ſecond dans le Volume XIX. pag. 210 & ſuivantes.

il paroît par plusieurs cas que l'Auteur rapporte.

Le treizieme article traite de l'observation des petites circonstances dans la guérison des maladies. Plusieurs choses influent sur notre santé sans qu'on y fasse attention; & cependant c'est de l'observation de ces petites circonstances que dépend la guérison du malade, qui les croit trop petites pour en faire part au Médecin. De là vient que souvent les remedes les plus efficaces ne produisent aucun effet. Mr. *Bloch* rapporte quelques exemples qui prouvent combien un médecin doit être attentif à tout ce qui regarde son malade, & montrent qu'il n'y a aucune circonstance qui doive lui paroître trop petite pour y faire attention.

L'Auteur rapporte deux cas; l'un d'un jeune homme tourmenté de rhumatisme, & l'autre d'une jeune femme qui avoit des rougeurs aux yeux. Ces maux ne venoient que de ce que les lits de ces personnes étoient contre une muraille froide & humide. La femme qui couchoit

choit du côté de la muraille, abandonna cette place à son mari; elle perdit la rougeur des yeux, mais son mari prit toutes sortes d'incommodités.

La femme reprit son ancienne place; son mal revint, & son mari perdit toutes ses incommodités. L'Auteur fait encore l'énumération de différentes autres fautes diététiques, qui causent de grands ravages dans l'économie animale sans qu'on y fasse attention.

Un homme avoit une douleur dans la cuisse. Le médecin lui fit mettre des bretelles; il guérit. Cet homme portoit toujours sur lui un poids assez considérable, dont la pression occasionnoit son mal.

Un homme, d'ailleurs bien portant, fut tourmenté pendant trois années de vertiges. Il épuisa les secours de plusieurs médecins sans être soulagé. Mr. *Bloch* découvrit qu'il avoit une place chauve sur la tête; il s'informa depuis combien de temps cette place étoit degarnie. Le malade lui répondit qu'il y avoit

avoit trois ans. Mr. *Bloch* pensa que ce pourroit bien être la cause des vertiges, & il conseilla au malade de couvrir cette place avec un morceau de flanelle. Le malade le fit, les vertiges se passerent, & il jouit maintenant d'une très-bonne santé.

Une femme qui se plaignoit de vertiges en fut guérie en abandonnant le tabac dont elle faisoit un usage immodéré.

Une fille, qui d'ailleurs jouissoit d'une parfaite santé, avoit très-souvent l'éréſipelle, tantôt au sein gauche, tantôt au droit; les remedes destinés à corriger le sang ne produisoient aucun effet; Mr. *Bloch* la guérit en lui faisant prendre un corps de ficelle au lieu d'un corps de baleine, qui, en gênant la circulation du sang, occasionnoit des obstructions & l'éréſipelle.

Le quatorzieme article traité de l'utilité des boules de métal dans de forts resserrements.

Dans

Dans le quinzieme article il eſt parlé d'une hydropique guérie par une ſalivation.

Dans le ſeizieme article l'Auteur rapporte quelques exemples de perſonnes qui ont perdu la vue par la ſuppreſſion des regles.

Le dix-ſeptieme article contient deux cas d'excroiſſances ſur-naturelles. Ces cas ſont curieux; mais nous ſommes forcés de renvoyer à l'ouvrage même.

Le dix-huitieme article contient l'hiſtoire d'un reſſerrement remarquable & mortel produit par une excroiſſance polipeuſe dans le rectum.

Les Médecins liront cette obſervation avec fruit.

Le dix-neuvieme article traite d'une hydrophobie mortelle produite par une violente colere.

Enſuite Mr. *Bloch* parle d'un inſtrument que lui a communiqué Mr. *Pröbiſch*, qui en a déjà fait uſage avec fruit; l'Auteur le regarde comme très-utile

utile dans des cas où quelque cause empêche le passage des aliments.

Cet instrument consiste en un fil d'argent, qui est terminé par une vis à laquelle on peut fixer trois boules, dont la plus petite est comme un poix ordinaire & la plus grande comme un poix d'Espagne. On entoure la boule de charpie, on la trempe dans de l'huile, & on la fait descendre au moyen du fil d'argent dans le conduit des aliments.

Le vingtieme article contient l'histoire d'un mal vénérien, communiqué à beaucoup de familles par une femme qui suçoit le lait des femmes accouchées.

Cet article est plein de remarques intéressantes que les Médecins aimeront mieux lire dans l'ouvrage que dans un extrait.

Le vingt-unieme article traite de quelques incommodités que le lait cause quelquefois aux femmes qui ne nourrissent pas. Il est nécessaire que le lait soit porté dans le sang par les vaisseaux absorbants; alors, ou il se change en sang, ou

ou il ſort du corps par les urines ou par une diarrhée.

Quelquefois le lait ſe jette dans d'autres parties du corps. On voit des exemples très-ſinguliers d'apoplexie produite par le lait qui s'eſt porté à la tête, dans l'ouvrage ſur l'accouchement de *Levret*, & dans une diſſertation inaugurale de *Fried. van Rooge*.

Mr. *Bloch* rapporte deux cas d'enflures de lait qui ſe ſont formées aux parties extérieures.

Le vingt-deuxieme article traite de la petite vérole épidémique de l'année 1766.

Dans cet article l'Auteur prouve ſurtout l'utilité du china, de l'acide vitriolique, & des ventouſes ſeches dans la petite vérole.

Cet article n'eſt pas ſuſceptible d'extrait; pour ne rien omettre il faudroit le copier. Nous nous contenterons donc de dire que l'Auteur a trouvé que le china & l'acide vitriolique réſiſtent le plus fortement à la pourriture qui ac-

com-

compagne la petite vérole. Leur vertu antiseptique est généralement reconnue. Pour détourner le miasme de la tête, *Rosen de Rosenstein* conseille de faire des égratignures aux jambes; on y applique aussi des cantharides, parce qu'on a observé que les grains de petite vérole sont beaucoup plus abondants dans les endroits où il y a des cantharides, ou à ceux où on fait des égratignures, que par tout ailleurs. Mr. *Bloch* rapporte plusieurs exemples qui confirment cette observation.

Mais les malades se refusent presque toujours à ces deux moyens; ils ne souffrent pas qu'on applique des cantharides avant qu'il y ait du danger; d'ailleurs, l'application des cantharides avant l'éruption de la petite vérole a bien des inconvénients que l'Auteur détaille, & qui font souhaiter quelque autre méthode propre à détourner la petite vérole de la tête & de plusieurs autres parties du corps.

Mr.

Mr. *Bloch* en trouva une qui eſt à tous égards bien préférable. Elle conſiſte à appliquer des ventouſes ſeches aux endroits où l'on veut que la petite vérole ſe porte en plus grande quantité. L'utilité de cette découverte ſaute trop aux yeux pour qu'il ſoit néceſſaire de la prouver ici.

L'Auteur rapporte deux cas de maladies qui prouvent combien on peut faire avec de puiſſants remedes, lorsque les malades ſe conforment aux préſcriptions.

Le premier cas prouve l'efficacité du china & de l'acide vitriolique. L'Auteur guérit par ces deux remedes un enfant qui étoit entiérement déſeſpéré, parce que la pourriture étoit parvenue à un très-haut degré.

Le ſecond cas fait voir l'efficacité des ſynapiſmes dans la petite vérole.

Le vingt-troiſieme article traite d'une ſalivation périodique.

La ſalivation eſt un moyen dont la nature ſe ſert ſouvent pour dégager le corps de beaucoup d'humeurs dans des ma-

maladies aigues. Les modernes rapportent aussi différents exemples de salivation dans les maladies chroniques. Le cas dont parle Mr. *Bloch* est bien singulier puisqu'il s'agit d'une salivation périodique.

Après bien des tentatives inutiles, cette maladie fut guérie en appliquant une cantharide à la nuque du col, & en faisant usage de gargarismes astringents: l'Auteur attribue cette maladie à une humeur acre, qui s'amassoit pendant l'hiver, & se jetoit sur les muscles du pharinx & sur les grandes salivaires.

Le vingt quatrieme & dernier article traite d'une source d'eau minérale de Pyrmont qu'on nomme source des yeux (Augenbrunnen).

Cette source n'a été découverte qu'après la mort du fameux *Seip*, dont l'ouvrage sur les eaux minérales de Pyrmont n'est ignoré de personne.

Mr. *Bloch* a examiné cette source au lieu même, l'année 1763, & en a déter-

terminé la composition par des expériences fort exactes.

Avant d'en venir à l'examen de l'eau, Mr. *Block* rapporte différents changements qui se sont faits depuis peu à Pyrmont, & qui ne se trouvent pas dans la nouvelle édition de l'ouvrage de *Seip*; nous ne parlerons que de ce qui concerne la nouvelle source.

En voulant, l'année 1755, donner une autre direction à l'écoulement de l'ancienne source du bain, on trouva une source qu'il ne fut pas possible de boucher. On remarqua qu'elle étoit minérale, & on l'entoura. Cette source sort d'une terre noire de jardin; mais de crainte d'endommager la source dont on boit, on n'osa creuser & examiner les autres couches inférieures de terre, ni chercher où cette source prend son origine.

L'eau sort avec impétuosité, & avec un bruit causé par les bulles d'air qui s'en dégagent. Cette eau est claire dans le puits, & dépose aux parois des plan-

 ches

ches dont elle eſt entourée, une terre rougeâtre, comme la ſource dont on boit ; elle eſt auſſi entourée de cette vapeur qui ſe trouve ſur les autres ſources.

L'on regarde ordinairement l'eſprit des eaux minérales comme un acide ſulfureux.

Cette opinion paroît la plus vraiſemblable à Mr. *Bloch*, parce qu'on trouve toujours des pyrites aux environs des ſources d'eau minérale. L'on croit que lorſque ces pyrites tombent en efflorescence dans le ſein de la terre, & qu'elles ſont échauffées & diſſoutes par l'eau qui y paſſe, cette eau ſe charge d'acide ſulfureux, d'air, & de parties ferrugineuſes. L'Auteur a fait une obſervation qui confirme cette idée.

Il reçut une caiſſe, qui, entr'autres curioſités naturelles, contenoit une grande pyrite ſulfureuſe : il n'ouvrit cette caiſſe que ſix mois après l'avoir reçue, & trouva pourri le papier dans lequel la pyrite étoit enveloppée.

Elle

Elle s'étoit réduite en petits morceaux, & elle exhaloit une odeur aussi suffocante que celle qu'on remarque au-dessus des sources d'eau minérale.

Il paroît par le temps considérable qu'on peut conserver les eaux minérales, que cette vapeur est unie assez intimément à l'eau.

Par la dissolution souterraine des pyrites, l'air fixe qu'elles contiennent, se dégage; & comme l'eau qui les traverse en est déjà imprégnée, elle ne peut s'en charger d'avantage, & c'est, suivant Mr. *Bloch*, la cause du bouillonnement qui paroît lorsque ces sources sortent par de petites ouvertures.

Avec les bulles d'air il se dégage une partie de l'esprit acide des eaux minérales.

Outre les expériences que l'Auteur a faites sur des animaux, & qui se rencontrerent parfaitement avec celles de *Seip*, il en fit encore d'autres différentes sur la vapeur des eaux minérales

Il enfonça ſubitement la large baſe d'un entonnoir dans l'eau du puits, & tint le nez & la bouche ſur la petite ouverture de l'entonnoir; il ſentit un chatouillement dans le nez & dans la gorge; il lui ſembla que la trachée s'étoit retirée, & qu'il ne pouvoit pas reſpirer: il ſeroit tombé à terre, s'il n'avoit pas promptement éloigné le nez de l'entonnoir. Les animaux poſés ſur les pierres intérieures qui entouroient le puits, furent angoiſſés & eurent des ſuffocations.

Lorsque le temps eſt chaud & étouffant, l'air des eaux minérales s'en dégage plus abondamment.

L'Auteur explique ce phénomene par la moindre peſanteur de l'athmoſphere, qui oppoſe moins de réſiſtance au dégagement de l'air contenu dans l'eau.

Outre la différente peſanteur de l'air extérieur, l'Auteur croit que pluſieurs autres cauſes qui agiſſent, tant hors de la terre que dedans, peuvent faciliter ou empêcher le dégagement de l'air.

Seip

Seip dit que lorsque le temps eſt calme, la vapeur eſt plus abondante que lorsqu'il fait du vent. Mr. *Bloch* explique très-bien ce phénomene: car lorsqu'il fait du vent, la vapeur eſt diſſipée & rendue moins ſenſible que lorsque le temps eſt calme.

Quoique cette vapeur entraîne avec elle un peu d'acide ſulfureux, elle ne ſemble pas être entiérement compoſée de cet acide, & les effets qu'elle produit ne ſemblent pas en venir.

Mr. *Bloch* croit très-probable que ſi cette vapeur eſt mortelle aux animaux, c'eſt parce qu'elle a la propriété de raréfier l'air à un très-haut degré.

Un flambeau s'éteignit lorsque l'Auteur le tint à deux pieds de la ſource des bains, & on ne pouvoit pas décharger un piſtolet à une certaine proximité de cette eau. Ces expériences, jointes à ce que les animaux qui ſemblent être morts dans cette vapeur, ſe remettent lorsqu'on les met à l'air libre, prouvent ſuffiſamment, ſelon Mr. *Bloch*, que la

vapeur de cette eau raréfie tellement l'air à deux ou trois pieds de diſtance, que la flamme ne peut s'y ſoutenir & que les animaux y périſſent. Nous croyons que l'Auteur ſe trompe. L'expérience prouve que l'air fixe ne raréfie pas l'air commun, & que le premier n'eſt propre, ni à entretenir la reſpiration, ni à ſervir d'aliment au feu, comme Mr. *Bloch* va le dire lui-même.

Mr. *Bloch* croit que cette vapeur eſt de même nature que celle des mouſettes. Les feuilles de roſe, qui ſont toujours blanchies par la vapeur ſulfureuſe, ne changent pas de couleur dans cette vapeur, qui ne change pas non plus la couleur du papier bleu. De là Mr. *Bloch* conclut que cette vapeur n'eſt pas de l'acide ſulfureux.

Elle ne contient pas non plus de véritable ſoufre, car on ſait que les eaux ſulfureuſes terniſſent la ſurface de l'argent & des autres métaux, & l'Auteur s'eſt aſſuré par des expériences que cette vapeur ne produit pas cet effet.

Mr.

Mr. *Bloch* regarde la vapeur qui se trouve au dessus des sources, comme de l'air fixe dégagé, qui, parce qu'il est tout pur, n'a pas les propriétés de notre air mêlangé, ce qui le rend impropre à la respiration & au mouvement nécessaire pour entretenir la flamme.

Mr. *Bloch* compare cette vapeur à l'air fixe qui se dégage de l'effervescence que les acides font avec les alkalis.

L'eau de la fontaine des yeux jétte des bulles d'air lorsqu'on en puise, comme celle de la fontaine dont on boit.

Mr. *Bloch* ne put découvrir, au moyen de l'aréometre, aucune différence entre la gravité de l'eau de la source des yeux & de celle de la source dont on boit. Cet instrument s'enfonça cependant plus dans l'eau de ces deux sources que dans l'eau distillée. Lorsqu'on approche le nez de la nouvelle source, on sent une odeur sulfureuse que Mr. *Bloch* n'a pas remarquée à la source dont on boit.

Lorsque l'eau de la source des yeux est puisée & exposée pendant quelque

temps à l'air libre, il se forme sur sa surface une pellicule de différentes couleurs, comme cela arrive aux autres eaux ferrugineuses; lorsqu'on échauffe cette eau, cette pellicule se forme plus vîte; peu après l'eau devient trouble & se gâte.

Lorsqu'on ajoute des noix de galles ou du tournesol à cette eau nouvellement puisée, elle ne devient pas d'un rouge aussi foncé que l'eau de l'autre source; d'abord elle devient d'un rouge pourpre; & ensuite, lorsque, au bout de vingt-quatre heures, les noix de galles se sont rassemblées au fond, l'eau qui surnage est d'un brun clair.

L'huile de tartre, ajoutée à l'eau de cette source, la rend laiteuse, & il se forme un précipité blanc.

Cette eau ne produit pas une aussi forte effervescence avec l'huile de vitriol que l'eau de l'autre source; elle verdit moins le syrop de violettes, qui ne devient verdâtre que quelques heures après le mêlange.

Six

Six livres de cette eau donnent, après l'évaporation, un résidu sec, pesant une demi-drachme. Il est d'un brun clair mêlé de petits cristaux de sélénite. Ce résidu fut lessivé, & il se forma des cristaux de sélénite; la derniere extraction donna un sel semblable au sel de *Glauber*; ce qui resta fut seché & avoit perdu 20 grains de son poids. Mr. *Bloch* versa de l'esprit de nitre sur ce dernier jusqu'à ce qu'il ne se fit plus d'effervescence; l'esprit de nitre se chargea de la terre calcaire, sans toucher aux sélénites, ni à la terre ferrugineuse.

En ajoutant de l'acide vitriolique à cette solution il se forma de la sélénite; & la terre ferrugineuse, qui étoit restée après qu'on y eut versé de l'acide nitreux, pesoit $\frac{1}{3}$ de drachme.

L'Auteur la mêla avec parties égales de sel ammoniac dépuré, la soumit à la distillation, & obtint un sublimé orange.

Le reste fut de nouveau mêlé avec du sel ammoniac, & soumis à une seconde distillation; mais le sublimé étoit très-

peu jaune; les $\frac{2}{3}$ de drachme avoient perdu par les deux sublimations 10 grains de fer, car le sublimé jaune teignoit très-fort en noir l'infusion de noix de galles: en général, Mr. *Bloch* obtint de 6 livres d'eau, $\frac{1}{3}$ drachme de sel de fontaine, $\frac{1}{2}$ drachme de terre calcaire, $\frac{1}{2}$ drachme de sélénite, & 10 grains de fer.

En comparant cette eau avec celle de la source qu'on boit, & dont *Seip* a fait l'analyse, il paroît que la premiere contient un peu moins de fer, beaucoup moins de matiere terreuse, & seulement la moitié de sel.

Elle agit donc moins fortement sur le corps, & en sort plus aisément par les voies des secrétions; & par cette raison elle est préférable à la source de l'eau dont on boit pour les personnes délicates, sensibles, & qui ont la poitrine foible. Au commencement, l'on ne faisoit usage de cette source que pour les maladies des yeux; on tenoit l'œil sur l'eau, ensorte que la vapeur élastique qui s'en dégage

gage donnoit contre l'œil: & c'eſt de là que lui eſt venu le nom de ſource des yeux. (Augenbrunnen)

Cette eau eſt encore très-ſalutaire dans tous les cas où il s'agit de donner une eau légere & ferrugineuſe, & où l'eau de Pyrmont eſt trop forte. L'Auteur l'a faite prendre à bien des malades avec beaucoup de ſuccès; il en fait déjà uſage depuis neuf ans.

Cette eau differe peu de celle de Spa quant au fer qu'elle contient, elle approche le plus de la Geronſtere, mais elle contient plus de ſel que la Geronſtere & que le Pouhon, qui contient plus de ſel que la ſource des yeux de Pyrmont.

L'on peut donc, dans les cas où il eſt néceſſaire de donner de l'eau de Spa, y ſubſtituer avec le même fruit l'eau de la ſource des yeux.

Les anciennes bouteilles d'eau de Pyrmont contiennent ſix livres d'eau, & comme il n'y a que peu de perſonnes qui peuvent prendre en une fois une auſſi forte portion, & que ce qui reſte, eſt

gâté le lendemain, Mr. *Bloch* conseilla, pendant son séjour à Pyrmont, de remplir des bouteilles qui ne contiennent que trois livres; on suivit son conseil, & c'est depuis ce temps qu'on a les demi-bouteilles d'eau de Pyrmont.

Il y a des personnes hypochondres & hystériques qui ne peuvent supporter l'eau de Pyrmont ordinaire, parce qu'elle est trop astringente & irritante. Ces sortes de malades n'ont jamais été incommodés de l'eau de la source des yeux; ils s'en sont au contraire très-bien trouvés.

Et même dans des maladies de poitrine, où l'eau de Selter, quoique mêlée avec un tiers de lait, occasionnoit au malade une forte toux, l'eau de la source des yeux mêlée avec un peu de lait a produit du soulagement. Mr. *Bloch* en rapporte un exemple.

Enfin l'eau de la source des yeux peut être transportée sans s'altérer; l'Auteur en a conservé pendant deux ans sans qu'elle se soit gâtée.

LET-

LETTRE AUX AUTEURS DE CE JOURNAL (*).

Messieurs,

Le Journal que vous publiez, est, jusqu'à présent, un véritable phénomene. Je ne m'amuserai pas à dire pourquoi; vos lecteurs bénévoles le savent sans que je le leur apprenne, & les autres ne le voudront jamais savoir; d'ailleurs on m'accuseroit d'avoir profité des regles répandues dans l'extrait suivant.

(*) Nous inférons dans notre Journal la piece suivante telle que nous l'avons reçue: la critique & le persiflage qu'on y remarquera, nous ont paru propres à amuser le lecteur sans pouvoir l'offenser, puisqu'on ne s'y est permis que des vérités générales, & des plaisanteries qui tombent sur les genres & non sur les personnes. Quant à la lettre qui précede la piece, comme elle ne regarde que nous, nous laissons au lecteur & à l'Auteur la peine de décider si le ton qui y regne, doit nous mortifier ou nous flatter.

Au reſte, Meſſieurs, je ne juge pas d'après moi-même ; dans ce cas mes louanges ſeroient intéreſſées, puisque, au moins pour cette fois, je ſouhaite d'être votre collaborateur : je juge d'après une très-petite partie du public, la partie ſenſée. Mais vous êtes, ſans doute, impatients de voir où j'en veux venir avec mon préambule ? le voici. Votre Journal étant unique dans ſon eſpece, j'oſe vous prier d'y inſérer l'extrait ſuivant, tout auſſi unique ; au moins je le crois : c'eſt l'extrait d'un ouvrage qui n'a jamais exiſté, & n'exiſtera probablement jamais ; car les écrivains de ce ſiecle ſont trop honnêtes gens & trop ſcrupuleux pour s'approprier les idées d'autrui, & l'Auteur eſt trop pareſſeux pour faire l'ouvrage.

J'ai l'honneur d'être avec les ſentiments d'eſtime & de conſidération que vous méritez par vos travaux.

Meſſieurs,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

L'ART

L'ART D'ACQUÉRIR A PEU DE FRAIX UNE BRILLANTE RÉPUTATION ÉPHÉMERE. Nulle part. Imprimé aux dépens de perſonne.

Extrait d'un livre qui n'exiſte point.

Ce traité, précédé d'une dédicace adreſſée à pluſieurs Auteurs de ce ſiecle, eſt diviſé en ſept chapitres. Nous ſuivrons l'Auteur chapitre par chapitre; mais diſons auparavant un mot de la dédicace.

L'Auteur juſtifie le choix qu'il a fait de pluſieurs écrivains de ce ſiecle pour leur adreſſer ſon ouvrage ſans les nommer. Il remarque d'abord, que l'idée & les principes de ſon traité ayant été puiſés dans les ouvrages de ces Auteurs, la dédicace leur en appartient de droit; il finit par s'excuſer de n'avoir pas nommé tous ſes patrons „ce qui,„ dit-il „auroit trop groſſi mon ouvrage, vu que „tout Auteur veut une réputation brillan-„te,

„te, c'eſt à dire, éphémere: car à force „de frotter une glace pour la rendre brillante, on la briſe, & que tout Auteur „dans ce cas a droit à ma dédicace, enſorte que je ſerois, peut-être, obligé „de nommer les ſept-huitiemes des écrivains de ce ſiecle. Cependant ceux „qui voudront voir leur nom à la tête de „mon ouvrage, n'ont qu'à me le faire „ſavoir, & je promets de les ſatisfaire „dès la premiere édition.„

Ici notre Auteur nous paroît peu conſéquent; il ne ſe nomme pas; comment veut-il qu'on lui écrive?

CHAP. I.

Qu'on doit préférer une réputation brillante, quoique éphémere, à une réputation ſolide.

Aujourd'hui les hommes, & ſur-tout les ſavants, libres des anciens préjugés, n'écrivent plus pour éclairer leurs ſemblables, pour s'inſtruire eux-mêmes, pour tâcher de diſtinguer le vrai du faux; ils écri-

écrivent, les uns pour augmenter leur revenus, écraser de leur faste les Auteurs plus pauvres, les protéger quand ils savent ramper, se faire regarder comme des soleils; les autres pour remplir leur estomac affamé, pour louer leurs protecteurs, pour tenir leurs créanciers en respect par l'espérance d'une pension prochaine, d'un présent procuré par une dédicace, ou d'une édition lucrative. Cela posé, & ces principes sont indisputables, une réputation brillante, quoiqu'éphémere, vaut mieux qu'une réputation solide.

Une réputation solide, capable de résister à la dent meurtriere du temps, est très-lente à se former; une réputation brillante se forme aussi vite qu'une bulle (*) de savon, sur-tout en suivant les préceptes répandus dans cet ouvrage. Une réputation solide demande des études

des

(*) Dit-on *bulle de savon?* on dit, *une bulle d'eau*, *une bouteille de savon*, &c.

Note du Journaliste.

des solides; une réputation brillante des études brillantes, c'est à dire — rien. Une réputation solide, ne parvenant guere à son zénith, qu'après la mort de celui qu'elle doit décorer, ou du moins dans sa vieillesse, ne lui vaut ni pensions de la part des Souverains, ni honoraires considérables de la part des libraires &c. &c.; une réputation brillante part comme une fusée, éblouit les Spectateurs ébaubis; dans ce moment d'enthousiasme ils mettent la main à la bourse, & les yeux aveuglés par l'éclat qui les enchante, ils donnent leurs ducats sans le savoir: il est vrai que la fusée tombe, que l'éblouissement se dissipe, & qu'on est tout étonné de se trouver la tête, le cœur, & la bourse vuides, mais qu'importe à l'artificier? il est riche.

Nous exhortons tous les jeunes Auteurs à lire ce chapitre, quand il sera fait; il pourra être très-utile pour les déterminer sur le choix du genre de réputation qui leur convient.

CHAP. II.

Des deux moyens les plus sûrs d'acquérir une réputation brillante.

Les deux meilleurs moyens d'acquérir beaucoup de réputation en peu de temps & à peu de frais, c'est de faire des opéra comiques, ou des livres d'irréligion. L'expérience prouve tous les jours cette assertion.

L'Auteur discute ici avec beaucoup de sagacité & d'érudition lequel de ces deux moyens est préférable, & il conclut pour les livres d'athéisme; parce que

1°. L'honneur qui revient d'un opéra comique est partagé, aussi bien que le profit, entre le Poëte & le Musicien; & que ce dernier, graces à l'injustice du Public, en a la plus grande portion.

2°. Le succès d'un opéra comique dépend en grande partie du Musicien & des Acteurs; celui d'un ouvrage d'irréligion ne dépend de personne.

3°.

3°. Supposé que vous soyez parvenu à faire recevoir & apprendre votre opéra comique par les Acteurs, ce qui n'est pas une petite affaire; supposé que le Compositeur vous ait fait une musique à la mode, (car il ne s'agit pas qu'elle soit bonne), il faut encore que votre piece plaise au Public; ce qui est toujours équivoque jusqu'au succès: un livre qui prêche l'athéisme est toujours sûr de faire du bruit.

4°. Dans un opéra comique il y a quelques bienséances à observer; dans un livre d'athéisme point.

5°. Un opéra comique court risque d'être critiqué, & la critique en est ordinairement lue, parce qu'elle amuse & fournit de l'aliment à la malignité du Public: un ouvrage impie court moins de risque d'être critiqué; & s'il l'est, personne ne daigne en lire la critique, hors quelques pédants; parce que cela demande des connoissances & de l'at-

l'attention: d'ailleurs qui s'amuse à critiquer des livres d'athéisme? Des gens qui n'ont que de la raison & du jugement; qui, par conséquent, ne mettent dans leurs ouvrages que ces deux insipides ingrédients; belle ressource pour se faire lire par des gens qui pétillent d'esprit, qui ne sont que saillies, qu'imagination!

L'Auteur ayant ainsi prouvé incontestablement que la préférence est due aux ouvrages d'irréligion, finira ce chapitre par cette tirade.

„Tout est sujet au changement dans „ce monde; rien n'est stable. Sans-doute, „un jour viendra, jour affreux! jour ca-„pable de faire trembler les Philosophes, „les Sages, si quelque chose pouvoit al-„térer l'inébranlable fermeté de leur or-„ganisation; un jour viendra, où les „préjugés reprendront le dessus, où la re-„ligion cessera d'être une chimere, où „un livre d'athéisme passera pour un chef „d'œuvre de délire. Alors mes travaux „se-

„seront vains; alors mon ouvrage tom-
„bera dans l'oubli.... Que m'importe!
„Fidele à mon systême, je ne veux qu'u-
„ne réputation brillante. J'aurois honte
„d'être connu dans un siecle d'extrava-
„gance, de ridicules, dans un siecle où
„les grands hommes de celui-ci passe-
„ront pour..... Mais, fuis, triste pré-
„voyance! Pourquoi viens-tu troubler
„mon repos? Les malheurs d'un temps
„où je ne serai plus, doivent-ils m'affli-
„ger? Non, non; périsse tout après ma
„mort! Le vrai sage s'isole, il ne vit
„que pour soi, que pour satisfaire ses
„goûts, ses penchants, ses passions; &
„je suis un vrai sage; je le déclare à la
„face de tout l'univers: je suis un vrai
„sage; oui, je le suis.„

J'ai long-temps cherché pourquoi notre Auteur affirme ici trois fois qu'il est un vrai sage, & enfin je crois l'avoir trouvé. Probablement que ne prévoyant pas qu'il pût avoir quelque autre occasion de le rappeller, il a voulu mettre sa qualité hors de doute. Il n'a fait ici qu'imi-

qu'imiter ses confreres à réputations brillantes, qui, dans chaque ouvrage qu'ils publient, annoncent qu'ils sont de grands hommes; seulement il a mis dans deux lignes ce qu'ils noyent dans mille.

CHAP. III.

Des regles à suivre pour faire un livre d'athéisme.

„Au premier coup d'œil," c'est l'Auteur qui parle, „au premier coup d'œil „un jeune homme timide croira, peut-„être, qu'il est très-difficile de faire un „bon livre d'athéisme; il se trompera. „Tout livre impie est bon; car, à coup „sûr, il fera du bruit pendant quelque „temps: une conséquence toute naturel-„le de cette vérité est qu'on en est quit-„te pour écrire comme l'on veut. Pour „être cependant plus sûr de réussir, & „pour s'épargner la peine de réflechir, „peine indispensable même lorsqu'on „écrit au hazard, parce qu'il faut au „moins une espece de suite; on peut sui-

„vre

„vre le peu de regles que je vais tracer „dans ce chapitre.

Premiere Regle. Point de plan ſuivi, point d'ordre; plus vous brouillerez les matieres, plus vous ſerez incompréhenſible, & plus on vous admirera. La clarté eſt le mérite des petits génies, des géometres, de ces plats philoſophes prétendus, qui cherchent de bonne foi à inſtruire les autres & à s'éclairer eux-mêmes.

Seconde Regle. Avancez hardiment tous les paradoxes qui vous tomberont dans l'eſprit; énoncez-les dans les premiers termes ſcientifiques qui vous viendront dans la tête; & vous verrez merveille.

Troiſieme Regle. Lorsque vous avez avancé un paradoxe, annoncez que vous allez le prouver ſans replique - - - - („Jeunes Auteurs, „vous paliſſez!„ s'écrie ici notre Écrivain „raſſurez vous & continuez à lire.„) Verbiagez enſuite pendant

dant quelques pages, ſans vous entendre vous-même, & concluez que vous venez de démontrer inconteſtablement ce que vous aviez annoncé page tant; vous pouvez compter que la plus grande partie de vos lecteurs ſe feroient hacher plutôt que de douter un moment de la vérité de votre aſſertion.

Quatrieme Regle. Parſemez votre ouvrage de termes géométriques, bien ou mal à propos, n'importe. Ceci eſt un des plus grands ſecrets de l'art. On eſt imbu de l'idée qu'un géometre eſt un homme profond & qui raiſonne toujours conſéquemment; vous vous donnez l'apparence d'un géometre, & cela ſuffit.

Cinquieme Regle. Ne laiſſez jamais échapper l'occaſion de vous moquer de la religion, & de l'accuſer de tous les maux qui regnent ſur la terre; alors une belle tirade bien véhémente, bien pleine de

mots, ne respirant que l'humanité, que l'amour du prochain (*).

Sixieme Regle. Invectivez contre tous ces prétendus Philosophes, qui, faits pour ramper dans la fange, ont eu bonne opinion de la religion, ou ne l'ont pas diffamée. Si, malheureusement, vous trouviez parmi eux un de ces grands noms contre lesquels on court risque de se briser, mettez-le hardiment au nombre des athées cachés. S'il est mort, on ne peut vous prouver le contraire; s'il vit encore, vous en êtes quitte pour assurer qu'il a des raisons secretes de déguiser ses sentiments.

Septieme Regle. Enfin que votre style soit chaud, véhément; pour cet effet, écrivez sans réflexion; elle refroidit l'imagination. Vous croirez

(*) Bien entendu que cette humanité, cet amour du prochain, ne valent qu'autant qu'il vous en revient du profit, ou de l'honneur.

Note de l'Auteur.

rez peut-être, que par ce moyen votre ſtyle ſera diffus, peu-clair, contraire aux principes de la langue? tant mieux; l'obſcurité décele le grand homme, le penſeur; & les fautes ſont des hardieſſes, des tournures neuves dont le génie enrichit la langue. N'oubliez pas ſur-tout d'entaſſer ſynonymes ſur ſynonymes.

L'Auteur finit ce chapitre en faiſant remarquer que, bien loin de donner des entraves, ces regles ne ſont qu'autant de moyens de s'en débaraſſer. Au reſte, à chaque regle il ajoute des exemples tirés des ouvrages les plus brillants de ce ſiecle.

CHAP. IV.

De l'opéra comique & de ſes regles.

L'opéra comique eſt un chemin en apparence parſemé de roſes, mais où les épines ſe font bientôt ſentir. On a déjà vu dans le Chap. II. les inconvé-

nients de ce genre d'ouvrage; cependant l'Auteur ne voulant pas que son traité soit incomplet, ou, ce qui revient au même, voulant l'alonger autant qu'il peut, donne ici les regles qu'on doit observer dans ces pieces.

Premiere Regle. Choisissez un plan extravagant, ou plutôt n'en ayez point de fixe: imaginez une situation intéressante, ou comique; ensuite écrivez votre piece, & pensez seulement à amener bien ou mal cette situation; si elle réussit à faire effet, la piece est un chef-d'œuvre.

Seconde Regle. Employez autant de personnages que vous voudrez, ou que vous pourrez, sans vous embarasser s'ils sont nécessaires, ou même utiles; mais ayez soin de rendre saillant, au moins, un des caracteres de la piece; qu'il convienne au sujet, ou non, n'importe.

Troisieme Regle. Sur-tout qu'il y ait force ariettes; coupez par des airs les

les moments les plus intéreſſants, s'il y en a. Nous parlerons enſuite de la maniere de faire les airs.

Quatrieme Regle. Pour le dialogue, beaucoup de paroles à prétention, peu de ſens : de cette maniere on fatigue moins l'attention du Spectateur ; & il eſt ridicule d'aller au ſpectacle pour tendre ſon eſprit ; cela ſeroit, tout au plus, bon, ſi l'on étoit encore dans la platte idée que le ſpectacle peut ſervir à autre choſe qu'à amuſer, & à donner occaſion aux jeunes gens de ſe lier avec des filles perdues.

Cinquieme Regle. Enfin, pour faire un chef-d'œuvre, que votre opéra comique ſoit triſte.

Notre Auteur paroît ennemi du ſpectacle ; car après avoir donné les regles précédentes, toutes appuyées par de bons exemples, il ne peut s'empêcher de faire encore une comparaiſon des livres d'athéiſme avec l'opéra comique ; comparaiſon qui eſt au déſavantage de ce

dernier, comme plus difficile à composer, sur-tout si l'on fait attention, qu'à ce qu'on vient de dire il faut encore ajouter les remarques suivantes sur les airs.

Tout peut servir de sujet à une ariette, même un récit. Les Croque-sols prétendent, à la vérité, qu'un récit n'est bon que pour un récitatif; mais il faut les laisser dire.

Les vers d'une ariette peuvent être de toutes les mesures possibles, même non reçues; & on peut les mêler à volonté, pourvu que le Musicien y consente; voilà une entrave que se met le Poëte: au reste les Compositeurs ne sont pas ordinairement difficiles à ce sujet.

Quant aux choix des paroles, il n'est plus nécessaire: dans le temps que les préjugés régnoient sur le théatre de l'opéra comique autant que dans la philosophie, on prétendoit qu'il ne falloit employer que des mots sonores & harmonieux; bagatelles que cela! *chercher*, *fâcher*, ne se chantent-t-ils pas aussi bien que *gloire*, *tendre* &c.?

CHAP.

CHAP. V.

Remarques détachées & qui peuvent s'appliquer également à l'opéra comique & aux ouvrages athées.

Lorsqu'une idée, un raiſonnement, une ſituation ont fait fortune, ne vous laſſez pas de l'enchaſſer dans tous vos ouvrages, en la déguiſant. Cette reſſource eſt la vraie pierre philoſophale d'un écrivain; elle le met en état de faire, avec moins de penſées, trois fois plus d'ouvrage qu'un autre.

Pillez ſans ſcrupule les auteurs morts, ceux qui ſont peu connus, & ceux qui ſont étrangers: mais gardez-vous bien de l'avouer; au contraire; ſi l'occaſion s'en préſente ſans trop d'affectation, déprimez l'auteur que vous aurez mis à contribution, afin qu'on ne ſoit pas tenté de le lire. Ce manege eſt délicat & demande une grande circonſpection; nous conſeillons aux jeunes Auteurs de ne pas trop ſe hâter d'en faire uſage.

Enfin, si vous le pouvez, faites alternativement un ouvrage d'athéisme & un opéra comique; c'est alors que vous passerez pour le phénix des écrivains à réputation brillante.

CHAP. VI.

De la conduite que doit tenir un Auteur à réputation brillante avec les journalistes.

„Après avoir mené mon nourrisson „par la main au temple éblouissant où „réside la réputation du jour; ou du „moins, après lui avoir indiqué les „moyens sûrs d'y parvenir, il faut encore „l'armer d'une égide pour le mettre à „couvert des coups des journalistes, en„nemis nés, pour la plupart, des réputa„tions brillantes, ou lui enseigner la ma„niere d'endormir ces redoutables Argus.„

Après ce petit préambule, l'Auteur entre en matiere.

Il est, sans doute, bien plus agréable d'être préconisé par les journalistes que d'en

d'en être critiqué; aussi les moyens de se mettre bien avec ces Messieurs, précèdent ceux de les tenir en respect, & même de les écraser, en cas de besoin.

Pour se bien mettre avec les Aristarques périodiques, écrivez leur une lettre pleine de louanges; joignez y un extrait de votre ouvrage, fait par vous-même, & où vous aurez soin de vous caresser *quantum sufficit*, c'est à dire, autant qu'il est possible. Vous pouvez être sûr qu'on insérera mot à mot dans le journal votre lettre & votre extrait, parce que vous flattez l'amour propre des Auteurs par votre lettre, & leur paresse par votre extrait; & ceux qui ne jugent que d'après les journaux, (c'est le plus grand nombre), vous prôneront par-tout sans vous avoir lu.

Par ce moyen vous obtiendrez encore un avantage considérable, & dont plusieurs Auteurs de nos jours ont éprouvé, & éprouvent encore les effets favorables; c'est d'entrer en correspondance avec les journalistes; ce qui vous fournit l'oc-

casion de vous adresser à vous même, dans leurs feuilles, des lettres pleines de louanges, de vous rappeller par ce moyen de temps en temps au Public, de faire des extraits d'autres ouvrages, où vous enchassez votre éloge avec adresse, ou sans adresse, cela est indifférent, &c.

Malheureusement la recette qu'on vient de donner, ne réussit qu'avec les journalistes ignorants, vains, & paresseux. Si leur nombre balançoit celui des autres, un Auteur à réputation brillante seroit moins à plaindre. La seule ressource qui reste, lorsqu'un journaliste a eu l'insolence de parler peu respectueusement de vos ouvrages, c'est de faire vîte une brochure où vous le traiterez de faquin, de barbouilleur de papier, de petit marmouset ignorant & ignoré; bref affublez-le de votre mieux; & vous aurez les rieurs pour vous, parce que heureusement peu de monde fait raisonner, & que tout le monde fait rire, „sur-tout „les femmes, quand elles ont les dents „belles.„

CHAP.

CHAP. VII.

Preuves que les principes de cet ouvrage sont fondés, non seulement sur l'expérience, mais encore sur le raisonnement & la nature des choses.

Tous les principes donnés ci-dessus sont fondés sur l'expérience, car notre Auteur a eu soin, ainsi qu'on l'a déjà dit, de les éclaircir & appuyer tous par des exemples tirés des ouvrages les plus brillants.

Mais ils se fondent encore sur la nature des choses, & sur le raisonnement.

Ces principes favorisent visiblement la paresse, l'ignorance, & l'envie de paroître ce que l'on est pas, savant ; & ces trois passions sont incontestablement, après le libertinage, les plus fortes entre celles qui dominent l'homme aujourd'hui. Jugez s'il est possible qu'un écrivain qui nourrit, fomente & protege vos vices, ne soit pas un grand homme.

De plus, & c'est ce qui prouve combien les ouvrages impies sont préférables

aux opéra comiques, vous excusez le libertinage; que dis-je, vous prouvez que ce n'est qu'une chose toute naturelle & toute raisonnable, en prêchant l'athéisme; vous aurez donc pour vous les Catins & leurs adorateurs: qu'elle foule de protecteurs! qui pourroit leur résister, qui l'essayeroit même?

AR-

ARTICLE TIRÉ DU DICTIONNAIRE DE MR. SULZER.

Briéveté.

La briéveté est sans contredit une des qualités les plus essentielles du discours. Elle dit beaucoup en peu de mots, & elle atteint de la maniere la plus parfaite au but du discours. Le peu qui produit un grand effet, a toujours quelque chose de brillant & d'étonnant: la briéveté est pour les pensées ce que l'or est dans les monnoies; il est plus facile à garder, à compter, & à livrer. *Horace* exprime très-bien cet avantage; „soyez bref, afin que les es„prits saisissent promptement, & retien„nent fidélement ce que vous dites (*).„

 Il

(*) - - - - *Esto brevis, ut cito dicta Percipiant animi dociles, teneantque fideles.*

- *Ad Pisones.* v. 355. 356.

Note tirée de l'AUTEUR.

Il faut distinguer la briéveté des pensées de la briéveté des expressions. L'une vient de la richesse de l'imagination, & l'autre d'une sage économie dans les termes, & dans la façon de s'exprimer. Lorsque *César* s'écria, en s'addressant à *Brutus* qu'il vit au nombre de ses assassins, *& toi aussi mon fils!* il dût faire l'impression la plus vive sur l'esprit de *Brutus*. La briéveté est ici dans la pensée; car elle diroit beaucoup à l'esprit, quand même elle seroit exprimée en beaucoup plus de paroles, & même étendue autant qu'il est possible. Nous trouvons la même briéveté de pensée dans ce que dit un personnage de *Térence*, au sujet d'un jeune homme dont on vient de lui peindre les égarements; *il rougit, tout est gagné* (*). L'expression est naturelle, & simple; la pensée renferme cependant la moitié de la morale.

Il

(*) *Erubuit; salva res est.* *Ter.* Adelph.

Note de l'Auteur.

Il y a une autre espece de briéveté, qui ne vient que de la tournure qu'on donne à une pensée: en voici un exemple tiré du plaidoyer de *Cicéron* en faveur de *Milon*; „si, au lieu de vous en „faire le récit, je vous en faisois la pein„ture; vous verriez lequel des deux a „tendu des embûches, & lequel des deux „est innocent (*).„ L'idée de *Ciceron*, heureusement abrégée par la tournure de sa phrase, est qu'un récit exact & simple de la chose, sans être chargé de remarques & d'explications, feroit connoître l'innocence de l'un, & la méchanceté de l'autre. Et pour être plus bref, il représente un simple récit comme une peinture, qui peut représenter la vérité d'un événement sans aucune fausse interprétation.

Ce

(*) *Si hæc non gesta audiretis, sed picta videretis: tamen appareret uter esset insidiator, uter nihil cogitaret mali.*

Cicero pro Milone.

Note de l'Auteur.

Ce n'est, ni par le fond d'une idée riche, ni dans la tournure avantageuse d'une pensée que consiste la briéveté de l'expression, mais dans le choix heureux de termes expressifs. *Xenophon* nous en fournit un exemple, lorsqu'en parlant du fleuve Thelaoba, il dit, *qu'à la vérité il n'étoit pas grand, mais beau.* Un historien, moins ami de la briéveté que *Xenophon*, auroit peut-être dit; *à la vérité ce fleuve n'étoit pas remarquable par sa grandeur, mais il surpassoit les autres fleuves en beauté.* La briéveté, soit dans la pensée, soit dans l'expression, ne peut produire un bon effet, qu'autant qu'elle est unie à la plus grande clarté; c'est à quoi l'on doit faire la plus grande attention. *Horace* dit beaucoup dans ce peu de mots

Paulum sepultæ distat inertiæ
Celata virtus. (*)

Mais

(*) Il y a peu de différence entre celui qui gît dans le tombeau de l'oubli par son inutilité, & celui dont les faits ne sont pas connus.

Note de l'AUTEUR.

Mais cette briéveté est inutile à celui qui a besoin qu'on lui explique ce que l'Auteur a voulu dire.

Pour atteindre à la briéveté des pensées, il faut pouvoir renfermer plusieurs vérités dans une maxime générale, & présenter à l'esprit dans une seule idée les plus riches images; comme *Haller*, qui, comparant l'état actuel de l'homme avec son état futur, l'appelle *un état de chenille*. Dans les deux cas les figures, & quelquefois la métonymie, rendent de grands services. On peut aussi renfermer plusieurs idées dans une seule, en choisissant une image qui d'une maniere naturelle les fasse toutes appercevoir; comme quand *Horace*, parlant des funestes suites de la guerre civile, dit:

Ferisque rursus occupabitur solum (*).

Cette seule idée, que l'Italie redeviendra le séjour des bêtes féroces, en doit nécessairement renfermer mille autres.

Si

(*) La terre sera de nouveau le domaine des bêtes féroces.

Note du TRADUCTEUR.

Si l'on veut par une heureuſe tournure dire beaucoup en peu de mots, il faut, préſenter ſon ſujet du côté où il peut être le plus promtement conſidéré. On peut dire beaucoup de choſes pour donner à quelqu'un l'idée vive de l'entiere deſtruction d'un pays; mais de quelque côté qu'on faſſe enviſager la choſe, on ne la ſaiſira pas toute plus promtement que lorsqu'on nous la montre en ces mots:

Et campos ubi Troja fuit (*).

Il paroît que la briéveté qui ne conſiſte que dans l'expreſſion, eſt celle que l'on obtient le plus difficilement; car celle qui ſuit de la richeſſe, ou de la tournure heureuſe des penſées, eſt un effet du génie & n'exige aucun art. Cette richeſſe eſt un don de la nature; mais le talent d'être bref dans l'expreſſion s'acquiert par l'exercice. Il ne faut pas peu d'art pour exprimer un nombre

(*) Et les champs où fut Troye.

Note du Traducteur.

bre de pensées donné, par le plus petit nombre de mots, sans autre expédient que celui de rejetter tout ce qui est superflu. Ici tout est art. Si l'on veut dire, qu'il est impossible de connoître le caractere d'un jeune homme qui est encore sous la férule, parce que la timidité de son âge l'empêche de se livrer à son penchant; & qu'il s'abstient de bien des choses qui lui sont défendues, en sorte que son caractere n'est point développé; il semble presque impossible de réduire toutes ces pensées en moins de mots. Cependant *Térence* les exprime beaucoup plus briévement. „Comment „veux-tu connoître la façon de penser, „tandis, que la jeunesse, la crainte, & „un Gouverneur la tiennent en bride?„.

Qui scire possis aut ingenium noscere,
Dum ætas, metus, magister prohibent? (*)

On ne peut parvenir à cette précision, qu'en examinant à loisir un plan d'idées fort étendu. Lorsque l'on a rassemblé

tout

(*) *Ter. And.*

Note de l'Auteur.

tout ce qui appartient au ſujet; il faut, pour être auſſi bref qu'il eſt poſſible, travailler ſur chaque idée en particulier, & la renfermer dans le moins de mots qu'elle le permet. *Cicéron*, dans ſes repréſentations contre le partage des terres, prouve clairement que les Décemvirs s'empareroient par là de tout l'état, & qu'ils pourroient agir au gré de leur caprice. Il fait dire à *Rullus*, qui avoit propoſé la loi agraire; *qu'ils étoient fort éloignés d'abuſer ainſi de leur crédit.* L'Orateur avoit trois objections à faire contre cette aſſurance. 1°. Qu'il étoit fort incertain qu'ils n'abuſaſſent pas de leur pouvoir; 2°. qu'il étoit probable qu'ils en abuſeroient; & 3°. que quand cela n'arriveroit pas, il ne conviendroit point d'obtenir le ſalut & le repos de l'état comme un bienfait de leur part, tandis qu'on pouvoit lui procurer l'un & l'autre par un ſage gouvernement. A coup ſûr, ce ne fut qu'après une mûre réflexion que *Cicéron* parvint à préſenter ces trois objections d'une maniere ſi conciſe.

cise. „D'abord cela est incertain; je „crains en second lieu que cela n'arrive; „& pourquoi consentirois-je enfin à de„voir plutôt notre salut à leurs bienfaits „qu'à la sagesse de notre gouvernement.„ Le latin est encore beaucoup plus bref: *Primum nescio: deinde timeo: postremo non committam, ut vestro beneficio potius, quam nostro consilio salvi esse possimus* (*).

Cette espece de briéveté est sur-tout nécessaire dans les endroits où l'on multiplie les images, qui doivent promtement produire l'effet qu'on se propose; car plus elles sont serrées, plus elles operent. Cett briéveté vient de la langue même, ou du génie de l'orateur. Une langue en est plus susceptible que l'autre. Le latin & le grec, par le moyen d'un grand nombre de participes, se prêtent plus à la concision que la plupart des langues modernes. Puisqu'on fait tous les jours quelques changements aux langues vi-

(*) Or I. *de lege Agraria.*
Note de l'AUTEUR.

DESCRIPTION DES OCTANTS ET SEXTANTS ANGLOIS, OU QUARTS DE CERCLE A RÉFLEXION, avec la maniere de se servir de ces instruments pour prendre toute sorte de distances angulaires, tant sur mer que sur terre; précédée d'un Mémoire sur une nouvelle construction de ces instruments; & suivie d'un appendix contenant la description & les avantages d'un double-sextant nouveau. Par Mr. J. H. de MAGELLAN, Membre de la Société Royale de Londres, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris. A Paris, chez VALADE, Libraire, rue de St. Jacques, vis à vis celle des Mathurins; & à Londres chez ELMESLEY, Libraire, dans le Strand, vis à vis Southampton-Street. 1775.

Cet ouvrage, qui contient d'excellentes choses, remplit 162 pages *in quarto*, sans compter, ni les préliminaires qui en ont 16, ni douze tables qui sont à la fin, ni un *errata* de deux pages, où

où se trouvent quelques additions. Cet ouvrage est enrichi de trois planches bien gravées.

Ce que nous avons appellé préliminaires, consistent en une dédicace à Mr. *Turgot*, Ministre d'État & Contrôleur général des Finances; en une courte préface; en une table sommaire de ce traité; & en un extrait des régistres de l'Académie Royale des Sciences de Paris: cet extrait est daté du 29 Avril 1725, date fautive qui se trouve corrigée à la fin de l'extrait, où l'on a mis 1775.

La dédicace est fort courte; on y touche les louanges de Mr. *Turgot*, & celles de *Louis* XVI; & l'on finit par ces termes: „La France n'est point ma patrie; je n'y ai pas fixé ma demeure; „ainsi je ne serai pas soupçonné de flatterie par ceux-mêmes qui pourroient ne „pas vous connoître encore.„

Dans la préface on esquisse les avantages de la navigation; l'on met le courage des marins fort au dessus de celui des guerriers; on applaudit aux efforts

 que

que les ſavants ont faits pour rendre l'art de la navigation plus ſûr & plus parfait; on déclare que l'on a travaillé d'après pluſieurs auteurs, & principalement d'après Mr. le Chevalier de *Bory*, Chef d'Eſcadre de la Marine Françoiſe; d'après Mr. *Ludlam*, ſavant Anglois déjà connu par d'autres ouvrages eſtimés; & d'après Dom *George Juan*, Commandant des Gardes de la Marine d'Eſpagne, Membre de la Société Royale de Londres &c.

Mr. de *Magellan*, peu ſatisfait du compte qu'on avoit rendu des nouveaux inſtruments de ſa conſtruction dans un ouvrage périodique, s'étoit propoſé d'en publier une eſquiſſe, & d'y ajouter un précis des uſages des octants & ſextants ordinaires, dans le deſſein de faire préſent de ſon livre à ſes amis, & aux amateurs de l'art nautique. Il commença ſon travail, en faiſant imprimer ſon manuſcrit à meſure qu'il le compoſoit. Son livre s'eſt groſſi peu à peu; quelquefois les idées nouvelles qui venoient à l'Auteur,

teur, appartenoient à ce qui étoit déjà imprimé; il les a jointes aux notes qu'il faisoit pour donner des explications qu'il n'auroit pas pu insérer dans le texte, sans détourner l'attention des Lecteurs des points plus essentiels.

Le but de notre estimable Auteur est de se rendre utile en mettant à la portée des marins la construction & les usages des octants & sextants à réflexion. Pour parvenir à ce louable but, Mr. de *Magellan* ne se borne pas à la seche exposition des regles; il indique les principes les plus faciles de la théorie; il entre dans tous les détails de la pratique; & il donne des exemples dans lesquels il tient compte même des secondes.

Mr. de *Magellan* est Portugais, de la famille du célebre navigateur qui donna son nom au détroit qu'il découvrit. Notre Auteur écrit donc dans une langue étrangere; il a la modestie de demander grace pour les fautes de style qui peuvent lui être échappées, & nous trouvons

qu'il n'a guere besoin de cette grace. Il termine sa préface en ces termes.

„Au reste, si quelqu'un trouve dans „ce petit ouvrage des méprises ou des „erreurs qui puissent être préjudiciables „dans la pratique, & veut bien m'en faire „part, je recevrai son avis avec recon„noissance, & j'en ferai usage dans une „seconde édition. Mais je ne répondrai „jamais que par le mépris à la satyre qui „sera dictée par l'intérêt ou par la mau„vaise humeur. Mon seul but, je le ré„pete, a été d'être utile, & si je le suis, „ne fût-ce qu'à un fort petit nombre de „mes semblables, (ce dont je ne puis „pas douter), je serai fort satisfait, & „dirai aux censeurs:

„ - - - *Si quid novisti rectius istis*,
„*Candidus imperti: si non* - - - .„

Arrêtons-nous un moment sur cette préface. Mr. de *Magellan* a composé & fait imprimer son traité à Paris. Forcé, sans doute, par les circonstances qui le rappelloient à Londres où il a fixé son séjour, il faisoit imprimer à mesure qu'il com-

composoit. Il n'est donc pas étonnant qu'on ne trouve pas dans cet ouvrage tout l'ordre qu'on y souhaiteroit, & que l'Auteur ne manquera pas d'y mettre quand il en préparera la seconde édition. Son but a été, en partie, de mettre à la portée des marins la construction des instruments dont il s'agit. Il ne pouvoit donc pas omettre les détails qui ne regardent proprement que les faiseurs d'instruments; & les gens de lettres qui se trouveront fatigués de ces détails, auroient tort de s'en plaindre: ils peuvent, tout au plus, desirer que dans une seconde édition Mr. de *Magellan* sépare ces détails de la description générale, laquelle est nécessaire pour que ceux qui ne sont pas marins, & qui n'ont pas vu de ces instruments, s'en fassent une juste idée. C'est sans doute ce que notre Auteur auroit fait, s'il avoit destiné son livre au Public, & non uniquement à ses amis & aux amateurs de l'art nautique, auxquels il a droit de supposer, au moins, quelque connoissance des octants & sex-

tants anglois, & de la maniere de s'en servir.

La table qui suit la préface, n'est pas une simple table des chapitres. Les matieres contenues dans ce traité, y sont indiquées en détail, & avec beaucoup d'exactitude. Ce qui appartient à un même sujet, se trouve dans cette table sous le même titre, quoiqu'une partie soit dans le corps de l'ouvrage, & une partie dans les notes : cette table prouve que l'Auteur est très-capable de rendre son livre fort méthodique ; & que s'il n'a pas rendu toujours tel celui qu'il nous présente actuellement, c'est que le temps lui a manqué.

Ensuite vient l'extrait des régistres de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Elle y rend justice au mérite des instruments à réflexion, & à celui de Mr. de *Magellan*.

Venons à l'ouvrage même. Nous suivrons la doctrine de l'Auteur, mais non son ordre.

Le

Le ſavant *Hadley*, Vice-préſident de la Société Royale de Londres, publia le premier, dans les Tranſactions philoſophiques de 1731, deux conſtructions peu différentes de l'inſtrument qui porte ſon nom. Nous remarquerons en paſſant qu'il ne faut pas confondre le Vice-préſident de la Société Royale avec ſon Secretaire, le ſavant *Hadley* avec le célebre *Halley*, plus connu en deça des mers que le premier. Revenons. La deſcription d'un inſtrument ſemblable au premier des deux dont nous venons de parler, fut, en 1743, trouvée parmi les papiers du Docteur *Halley*: cette deſcription étoit écrite de la propre main de *Newton*, qui en avoit fait conſtruire un lorſque *Halley* alloit partir pour faire le catalogue des étoiles de l'hémiſphere auſtral; c'eſt à dire, environ cinquante-cinq ans avant la publication de celui d'*Hadley*. En effet nous trouvons que ce grand Aſtronome fut envoyé à Ste. Hélene en Novembre 1676, à l'âge de 20 ans; qu'en 1677 il y

observa le paſſage de Mercure ſur le Soleil; & qu'il publia ſon catalogue des étoiles auſtrales en 1679. L'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin poſſede, au moins depuis 1702, un quart de cercle à réflexion fait en Angleterre. *Sprat*, dans ſon Histoire de la Société Royale de Londres, aſſure que cet inſtrument étoit connu en Angleterre avant 1670. En 1732, Mr. *Fouchy*, actuellement Secretaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences de Paris, inventa de ſon côté un inſtrument peu différent de celui de *Newton* & d'*Hadley*; enſuite il en imagina un autre fort ſupérieur au premier. La deſcription du ſecond inſtrument de Mr. *Fouchy*, ſe trouve dans l'Hiſtoire & Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, pour l'année 1740, pag. 468. pluſieurs ſavants ont propoſé depuis divers inſtruments de cette nature. Enfin Mrs. de *Magellan*, & le Chevalier de *Borda*, ont eu dans le même temps, à l'inſu l'un de l'autre, les mêmes idées.

Mr.

Mr. de *Magellan* publie ſon invention dans le traité dont nous rendons compte; & l'on attend dans peu la publication de l'inſtrument circulaire de Mr. le Chevalier de *Borda*.

Les octants & les ſextants par réflexion ſont des ſecteurs; les premiers contiennent 45°; & les derniers 60°. Autour du centre de ces ſecteurs tourne une alidade ouverte en bas, où elle porte un *Nonius*.

Au centre commun du ſecteur & de l'alidade eſt un miroir mobile avec elle. Il eſt perpendiculaire au plan de l'inſtrument. La direction de la ſurface réfléchiſſante de ce miroir, qui eſt tournée du côté où vont les numéro de la diviſion du limbe, peut faire différents angles avec la droite qui part du centre, & diviſe en deux également l'alidade ſuivant toute ſa longueur. Nous ſuppoſerons ici que la direction de cette ſurface coïncide avec cette droite.

Sur la jambe du ſecteur au bas de laquelle eſt le plus grand numéro de la di-

vision du limbe, est placé un autre miroir, qu'on appelle miroir *horizontal*. Il est aussi perpendiculaire au plan de l'instrument, & sa surface réfléchissante est parallele à celle du miroir de l'alidade, quand l'alidade indique o.

La partie supérieure du miroir horizontal n'est pas étamée; & derriere le miroir sont deux fils qui se croisent, pour servir de mire ou de guide.

Près du miroir de l'alidade, sur la jambe du secteur au bas de laquelle est le o de la division du limbe, est une pinnule percée de deux trous sur la même ligne perpendiculaire au plan de l'instrument.

Lorsqu'avec cet instrument on veut mesurer la distance angulaire de deux objets, on se tourne de leur côté; on place l'instrument dans le plan qui passe par les deux objets & par l'œil de l'observateur; on regarde un objet à l'œil nud, ou directement, par le trou superieur de la pinnule & par la mire qui est derriere la partie non étamée du miroir horizontal;

tal; on tourne l'alidade de l'instrument, & avec elle son miroir, jusqu'à ce que l'image de l'autre objet, qu'on voit par une double réflexion, tombe sur l'objet vu directement. L'angle que font les deux objets a autant de degrés, que l'alidade dans cette position indique de demi-degrés sur le limbe. Cette maniere de mesurer la distance angulaire de deux objets, s'appelle *observer par devant*, parce que l'observateur a les deux objets devant lui.

Mais on observe aussi *par derriere*, c'est à dire, en tournant le dos à l'objet qu'on veut voir par la double réflexion. Pour rendre l'instrument propre à cet usage, on ajoute à la jambe du secteur où est le miroir horizontal, un autre miroir disposé en sorte que le plan de sa surface réfléchissante soit perpendiculaire au plan de la surface réfléchissante du miroir de l'alidade, lorsque celle-ci marque o. Il y a aussi une pinnule & une mire pour ce dernier miroir.

Nous ne parlons pas des lunettes qu'on peut subſtituer aux pinnules & aux mires, des verres colorés néceſſaires pour regarder le Soleil &c.

Le principe ſur lequel ſe fonde la conſtruction de ces inſtruments, eſt, qu'*un rayon réfléchi par deux miroirs plans paralleles, prend une direction parallele à celle qu'il avoit avant la premiere réflexion; que ces deux directions coïncident quand le rayon part d'un objet extrémement éloigné; & que, ſi les miroirs ne ſont pas paralleles, l'angle que la direction du rayon fait, après la double réflexion, avec ſa direction primitive, eſt double de celui que la direction du miroir de l'alidade fait avec la direction du miroir horizontal.*

Les inſtruments de cette eſpece ſont les ſeuls ſur leſquels on puiſſe compter pour prendre dans un vaiſſeau la hauteur des aſtres & leurs diſtances reſpéctives, parce que le mouvement du vaiſſeau ne dérange point la coïncidence de l'objet direct & de l'image réfléchie; il n'y a

que

que le déplacement de l'alidade qui détruise cette coïncidence. De plus, par la double réflexion, les instruments ordinaires sont réduits à la moitié, puisqu'avec un secteur de 45°, ou de 60°, on mesure des angles de 90°, ou de 120°. Ainsi, ils sont très-utiles pour observer sur terre, & pour prendre les distances angulaires de divers objets.

Ces deux avantages sont considérables; mais on ne peut les obtenir qu'au prix de plusieurs vérifications & rectifications: Il faut s'assurer que les divisions du limbe soient justes, ce qui est assez difficile sur terre, & impraticable sur mer; que l'axe de l'alidade soit bien rond, & concentrique à l'instrument; que les miroirs soient de vrais parallélipipedes, & exactement placés. Nous ne pouvons pas suivre l'Auteur dans le détail avec lequel il explique la maniere d'exécuter toutes ces rectifications, qui ne laissent pas d'être pénibles. C'est pourquoi Mr. de *Magellan* a songé à une construction qui mît l'observateur à l'a-

bri des fautes de l'ouvrier, & des dérangemens de l'instrument; qui portât sa vérification avec elle; & qu'on pût examiner tant sur mer que sur terre. Il a trouvé une construction qui a tous ces avantages, & de plus celui de mesurer par devant des angles qui vont, au moins, jusqu'à 150°.

L'essentiel consiste *à disposer les miroirs horizontaux de l'instrument en sorte qu'ils puissent tourner sur un axe commun; & à déterminer l'angle de leur inclinaison respective, par le moyen de leur parallélisme avec le miroir de l'alidade; en se servant des divisions du limbe de l'instrument.* C'est ce que Mr. de *Magellan* exécute de trois manieres différentes, que nous ne pouvons pas décrire.

L'Auteur propose & résout divers problêmes concernant la maniere d'ajuster, rectifier, & employer son instrument: il fait voir aussi que sa construction est de beaucoup préférable à celle qu'avoit imaginée Mr. *Dollond.* Il faut

lire

lire tous ces articles dans le livre même; il eſt impoſſible de les rendre intelligibles ſans figures. Nous ajouterons que l'Auteur enſeigne à trouver géométriquement la place des pinnules & des miroirs de ſes inſtruments.

Après tout ce qu'on peut ſouhaiter ſur l'uſage qu'on fait ſur mer des inſtruments, tant anciens que nouveaux, on trouve leur application aux obſervations ſur terre.

Enfin Mr. de *Magellan* décrit le double ſextant de ſon invention. C'eſt un ſecteur de 130 ou 135 degrés, muni de ſes miroirs, de ſa lunette, & de ſon alidade. Pour la deſcription & les avantages de cet inſtrument nous renvoyons au livre même.

I.

OSSER-

OSSERVAZIONI STORICHE DEL CAVALIERE LORENZO GUAZZESI ARETINO INTORNO AD ALCUNI FATTI D'ANNIBALE &c.

C'est à dire:

OBSERVATIONS HISTORIQUES DE MR. LE CHEVALIER LAURENT GUAZZESI D'AREZZO SUR QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE D'ANNIBAL.

Mr. *Guazzesi*, Chevalier de l'Ordre de St. Étienne de Toscane, Membre de l'Académie Etrusque de Cortone, issu d'une famille noble d'Arezzo, a dignement rempli les charges considérables qui lui ont été confiées par l'Empereur *François* I. Grand Duc de Toscane, & s'est distingué par son érudition, & par ses recherches judicieuses sur l'histoire ancienne de son pays. Il a fait plusieurs

ſieurs diſſertations ſur ce ſujet, dans leſquelles on trouve conſtamment une grande pénétration, une ſaine critique, un raiſonnement juſte, & une érudition peu commune. Il y a entr'autres une diſſertation en forme de lettre, adreſſée à Mr. *Cocchi* Docteur en Médecine & Antiquaire de S. M. I., ſur la Guerre Ciſalpine arrivée l'an de Rome 529. ſous le Conſulat de *C. Attilius*, qui mourut dans cette guerre, & de *L. Emilius*, qui périt enſuite à la bataille de Cannes. Quelque ſavante que ſoit cette lettre, ſon contenu, auſſi bien que celui des autres diſſertations de cet Auteur, n'ont rien de fort intéreſſant pour ceux qui ne ſont pas Toſcans. C'eſt pourquoi nous nous bornerons à donner une idée des Obſervations que nous venons d'annoncer, & qui nous paroiſſent mériter d'être connues des ſavants, parce qu'elles regardent un point d'hiſtoire fort célebre, & répandent de la lumiere ſur une des marches d'*Annibal*.

L'ou-

L'ouvrage est dedié à Mr. le Marquis *Scipion Maffei*, dont le nom seul fait l'éloge. Les dédicaces sont pour l'ordinaire chargées de louanges. Celle de Mr. *Guazzesi* à Mr. *Maffei* l'est du moins avec justice. Il y a des personnes qu'on peut louer hautement sans crainte de tomber dans la flatterie. Mr. *Maffei* étoit de ce nombre de l'aveu de tout le monde.

L'objet principal de ces observations est la fameuse marche qu'*Annibal* fit à travers de vastes marais pour transporter la guerre en Toscane, après les victoires qu'il avoit remportées sur les Romains en Lombardie. Les Consuls & les autres généraux vaincus par *Annibal*, avoient évacué ce pays, qu'on appelloit alors la Gaule Cisalpine. Le vainqueur les poursuivit en Toscane; & ce fut à cette occasion qu'il passa les marais, qui étoient alors si grands qu'il fallut quatre jours & trois nuits pour les traverser. *Polybe* (L. III.) & *T. Live* (Decad. III. L. II.) font le récit de tout ce que l'ar-

mée

mée carthaginoise souffrit dans cet étrange passage. *Annibal*, quoique porté sur le seul Eléphant qui lui étoit resté, faillit à perdre la vue à cause de l'humidité des lieux & de la fraîcheur de la nuit; d'autant plus qu'on étoit au commencement du printemps; & depuis ce jour il perdit tout-à-fait un œil, ou du moins il ne fut plus en état de s'en servir comme auparavant. Cependant, ayant franchi un chemin si peu praticable, & caché par là sa marche aux Romains, il parvint dans la Toscane, la ravagea, & attira le Consul *Flaminius* à un combat qui se donna auprès du Lac Trasimene, & qui coûta la vie à un grand nombre de Romains, & au Consul lui-même.

On a beaucoup disputé sur l'endroit où étoient situés ces marais. On croit généralement qu'ils couvroient une partie de la Toscane; & l'on se fonde sur *T. Live*, qui dit expressément, que le fleuve *Arnus* s'étant débordé, ses eaux avoient augmenté l'étendue de ces marais. Voici ses paroles: *Annibal ayant laissé*

laissé ses quartiers d'hiver, & ayant su que le Consul Flaminius étoit parvenu à Arezzo avec ses troupes, quitta le chemin le plus commode mais le plus long, & se mit en marche par les marécages, que pendant ces jours la riviere de l'Arne avoit augmentés plus qu'à l'ordinaire. Après une autorité d'un si grand poids, il ne pouvoit pas même tomber dans l'esprit de personne de chercher ces marais ailleurs que dans les environs de ce fleuve. Là dessus il y a eu plusieurs opinions. *Cluverius*, dans son *Italie Ancienne* (L. II.), place ces marécages au dessous de Fiésole, dans la plaine où est Florence; & c'est l'opinion qui a eu le plus de cours. *Holstenius*, dans ses *Observations Géographiques*, tient pour l'endroit appellé *Valdarno di Sopra* (la vallée supérieure de l'Arne), contrée qui s'étend depuis Fiésole & Florence jusqu'au territoire d'Arezzo. *J. Villani*, *Scala*, *Cini*, & d'autres, se sont déclarés pour la plaine de Prato & Pistoie. *Folard*, dans ses *notes sur Polybe*, croit que

que le paſſage d'*Annibal* fut par la *Val di Chiana*, du côté de Chiuſi. D'autres enfin ont avancé que ce fut dans le *Val-darno di Sotto* (la vallée inférieure de l'Arne), que l'on nomme auſſi la plaine de Piſe.

Mr. *Guazzeſi* après avoir rapporté ces différentes opinions, les bat toutes en ruine. Celle de *Cluverius*, & celle de *Villani*, *Cini* &c. ſont dans le fond la même; car la plaine de Fiéſole & Florence, & celle de Prato & Piſtoie, ſont une même contrée, ſituée au même niveau, & ſans aucune interruption: ainſi, ſi le débordement de l'Arno formoit des marais autour de Fiéſole, il devoit auſſi les former depuis les environs de cette ville jusqu'à celle de Piſtoie. Les deux hiſtoriens de la ſeconde guerre Punique ſont clairement voir que ces marais exiſtoient toujours. Mais quelle cauſe naturelle empêchoit le cours libre de l'Arne, & l'obligeoit à former ces marécages, en ſortant de ſon lit pour couvrir la campagne? En obſervant les lieux, on peut croi-

croire que la montagne appellée *la Golfolina*, en s'avançant au milieu du lit de l'Arne, en avoit causé le débordement, qui ensuite a cessé par les ouvrages qu'on y a faits. Mais ces ouvrages doivent être antérieurs de beaucoup à la seconde guerre Punique, parce que l'histoire nous fait voir qu'on parcouroit librement cette contrée d'un bout à l'autre, sans qu'on fasse jamais mention de ces vastes marécages, qui auroient dû rendre tout ce pays impraticable. „Cette contrée, dit notre Auteur, n'étoit „pas sous la zone glaciale, ou sur le „mont Caucase, de façon qu'elle ait été „inconnue aux Romains & aux Historiens „de cet âge. On trouve nombre d'évé„nements arrivés dans ce pays: les ar„mées Romaines ont souvent passé & re„passé l'Arne dans cet endroit, pour mar„cher contre les Gaulois de la Cisalpine, „& contre les Liguriens; les Gaulois „avoient été dans cette contrée sept ans „auparavant, & y avoient fait un butin „immense, comme on le lit dans *Polybe* „(L. II.)

»(L. II.) ; l'année avant le passage d'*An-*
»*nibal*, les Légions du Consul *Sempro-*
»*nius* en allant de Lucques à Arezzo ne
»purent prendre que ce chemin. Croyons-
»nous que toutes les fois que les Romains
»traverserent ce pays, ils furent obligés
»de se plonger dans ces vastes marais?
»Les Historiens attentifs à remarquer les
»moindres difficultés de ces marches,
»auroient-ils constamment oublié de par-
»ler de ces grands marécages? Mais j'en
»veux accorder pour un moment l'existen-
»ce ; ou le Général Carthaginois en des-
»cendant de l'Apennin de ce côté là (car
»il y avoit une quantité de passages pour
»descendre dans la Toscane) vouloit al-
»ler tout droit à Rome, ou il vouloit
»attaquer le Consul campé à Arezzo. On
»n'a qu'à prendre la carte pour voir, que
»dans l'un ou dans l'autre cas il n'avoit
»pas besoin d'aller s'embourber de gaieté
»de cœur dans ces plaines inondées.
»Ajoutons qu'au milieu de cette inonda-
»tion, il y avoit l'Arne : ainsi tout étant
»couvert d'eau, & le fleuve passant au
»milieu,

„milieu, *Annibal* dans sa traversée au-„roit dû nécessairement s'y noyer, lui, „son éléphant, & toute son armée.„

L'opinion de *Holstenius*, qui met ces marais dans le *Valdarno di Sopra*, n'est pas moins fausse. On sait à la vérité qu'il y avoit de l'inondation & par conséquent des marais dans ce lieu, où quelques collines s'opposoient au libre cours de la riviere. On les coupa très-anciennement, comme on le voit encore au lieu où est la petite ville de l'Ancisa, nom qui signifie *incision*. Quelques-uns ont debité que ce grand ouvrage a été fait par *Annibal;* & cette tradition populaire est restée dans le pays; mais il faut la mettre à côté de celle qui étoit en vogue parmi les Romains, & dans laquelle *T. Live* a donné tête baissée, savoir, qu'*Annibal* avoit percé & brisé les rochers des Alpes à force de vinaigre, jusqu'à y faire en peu de jours un chemin si commode & si large, que les éléphants pouvoient y passer à leur aise. Mr. *Guazzesi* a judicieusement réfuté

sûré en passant ce conte, comme d'autres l'avoient fait avant lui : ainsi nous ne nous y arrêterons point. *T. Live*, qui a eu soin de rapporter ce fait comme véritable, n'auroit certainement pas oublié l'ouvrage fait à l'Ancisa, si *Annibal* en eût été l'Auteur, ou si du moins il eût passé pour l'être. Tout au contraire, cet Auteur & *Polybe* nous représentent cette contrée dans un état de fertilité & d'abondance qui invita *Annibal* à la ravager impitoyablement pour obliger le consul à se détacher d'Arezzo. Ainsi la montagne coupée pour faire couler les eaux & l'existence des marais dans cette province ne sont que des fables.

Quand à l'opinion de Mr. *Folard*, qui les place dans la Val di Chiana, rien n'est moins vraisemblable. Ce canton riche & fertile est entre Chiusi & Cortone. De Cortone à Arezzo il n'y a que cinq petits milles d'Italie. Donc la traversée se seroit faite à la vue du consul, qui n'auroit assurément pas laissé échapper une si belle occasion de bien re-

recevoir ses ennemis sortant de l'eau & de la bourbe, tout transis de froid, demi-morts, tels enfin que les deux Historiens les représentent & qu'ils devoient l'être après quatre jours & trois nuits d'une marche si extraordinaire. Il faut encore observer que le Chevalier *Folard* prétend qu'*Annibal* ravagea premiérement le pays de Fiésole & le Valdarno, & qu'ensuite il alla s'embourber dans les marais de la Val di Chiana, ce qui est exactement contraire au texte de nos historiens. D'ailleurs, quel besoin avoit ce Général d'aller se promener au milieu de ce prétendu marécage sous les yeux du consul? Vouloit-il l'attirer aussi dans la bourbe? En vérité, sans déroger au mérite du Chevalier *Folard*, cette opinion ne mérite pas qu'on s'arrête là à la réfuter.

Enfin ceux qui tiennent pour la Val d'Arno di Sotto ou plaine de Pise, ne se trompent pas moins. Les marais de ce canton ne pouvoient être formés que par les Lacs de Bientina & de Fucecchio,

qui,

qui, étant tout proches de l'Arne, se mêlent souvent avec ce fleuve, & couvrent les campagnes adjacentes d'eaux qui croupissent pendant une partie de l'année (*). Premiérement, il faut qu'*Annibal* soit entré en Toscane par les montagnes de Lucques, où peu de jours auparavant *Sempronius* étoit passé après la bataille de Trebbia, en se retirant justement à Lucques. Ainsi *Annibal*, qui selon les Historiens, cherchoit à couvrir toutes ses marches, auroit précisément pris à la vue des Romains, le même chemin que *Sempronius*, & se seroit exposé aux embûches qu'ils n'auroient pas manqué de lui préparer

(*) Ces marais, qui cependant n'ont jamais eu la moindre proportion, ni en longueur, ni en largeur, avec ceux que les Carthaginois traverserent, viennent de disparoitre par les soins de l'Empereur *François*, Grand Duc de Toscane, & par l'habileté & les travaux du P. *Ximenès*, de la ci-devant société de Jesus. Le Grand Duc régnant, *Leopold*, a fait continuer ces travaux dans les lieux bas & maritimes de Pise.

Note du Journaliste.

dans les défilés de ces montagnes. Secondement, s'il vouloit aller, comme il fit, dans le territoire de Fiésole, pourquoi s'engagea-t-il entre les Lacs de Bientina & de Fucecchio, lorsqu'il y avoit un chemin sûr, droit, & bien sec, de Lucques jusqu'à Fiésole? Supposons qu'*Annibal* se soit égaré, & ait pris un chemin pour l'autre: que fit-il pendant quatre jours & trois nuits dans un lieu que l'on peut, quand l'inondation est à sa plus grande hauteur, traverser dans une journée? Avoit-il pris du goût pour cette belle promenade dans la saison où l'on étoit alors, & avoit-il l'intention de rafraîchir & d'amuser de cette façon là son armée? *T. Live* nous dit encore, que ce Général étant entré en Toscane, & voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'attirer le consul à un combat, le laissa *à gauche* & alla vers Fiésole ravager le pays. „Or je défie tout le monde, dit *Mr. Guazzesi*, de trouver une „situation dans laquelle ceux qui du „côté de Pise, de Lucques, ou de Pi-

„stoie

„ſtoie vont vers Fiéſole, puiſſent laiſſer „Arezzo *à leur gauche.*„

Voilà donc toutes les différentes opinions débitées à ce ſujet pleinement refutées. Mais, dira-t-on, où étoient donc ces marais ſi célebres? Dans la Lombardie. Voici les raiſons ſur lesquelles l'Auteur appuye ſon opinion. Les plaines de la Ciſalpine étoient alors très-marécageuſes; *Pline* le dit clairement (L. III Ch. XVI.); *T. Live* le dit auſſi en parlant de la bataille de Trebbia. Une partie des terres baſſes de la Lombardie, traverſées par le Po, le plus grand fleuve d'Italie, & par pluſieurs autres rivieres conſidérables, devoit, avant les grands ouvrages que les Romains y firent depuis, être couverte par des étangs. Quelque temps après la ſeconde guerre Punique, *Scaurus* fit travailler à de grands foſſés entre Parme & Plaiſance pour faire écouler les eaux: & l'an 567 de Rome, *Emilius Lepidus*, ayant entrepris le grand chemin qui porta ſon nom, fit travailler à deſſécher

 les

les marais, & élever des digues depuis Plaisance jusqu'à Rimini. L'on voit par plusieurs inscriptions que la République Romaine n'oublia jamais le soin de ces contrées, à fin de les rendre nettes & fertiles. Cependant *Cicéron*, dans une de ses Epîtres familieres écrite à *Galba* (L. X.), se plaint des difficultés que les légions envoyées contre *Antoine* durent éprouver à cause des marais qui étoient entre Modene & Bologne. *Appien*, au III. Livre des *Guerres Civiles*, dit que cette campagne étoit fort humide & fangeuse. La même chose nous est assurée par *Vitruve* (L. I. Ch. IV.). La même incommodité y subsistoit au troisieme siecle de l'Ere vulgaire sous l'Empire de *Balbin* & *Papien*, comme le raconte *Hérodien* (L. VIII.), & même au dixieme siecle, comme le laborieux *Muratori* l'a fait voir dans ses *Antiquités du moyen âge* (Differtat. XXI.). On peut donc s'imaginer en quel état devoit être cette campagne du temps d'*Annibal*, lorsqu'on n'avoit pas encore commencé

le

le moindre ouvrage pour la nettoyer & la rendre labourable; lorsque les Gaulois Boïes, Cenomanes, Insubres &c., peuples féroces & à demi-sauvages, occupoient ce pays où les Romains commençoient à peine à se faire respecter. Mr. le Comte *Silvestri* dans sa *Description des Marais Adriens*, c'est à dire auprès de l'Adriatique, en fait voir l'étendue immense, qui comprenoit une bonne partie de la Cisalpine de ce côté là; & par rapport au côté de Modene, *Jerome Rossi* a montré que la Padusa, ainsi appellée parce qu'elle étoit formée par le Pô, couvroit la plus grande partie du pays où sont à présent les territoires de Modene, de Ferrare, de Bologne, d'Imola & de Faënza (*). Enfin Mr. le Marquis *Maffei*, dans sa *Verona illustrata*, parle des vastes marais

 qui

(*) De ces cinq villes il n'existoit alors que Bologne & Modene, les trois autres étant fort modernes, sur-tout Ferrare.

Note du Journaliste.

qui étoient entre le Po & Plaisance, du temps que l'Empire Romain étoit le plus florissant.

„L'existence de ces vastes marais de „la Gaule Cisalpine étant donc prouvée, „suivons les traces d'*Annibal*,„ (Nous copions ici les paroles de Mr. *Guazzesi*, en les abrégeant.) „Au commencement „du printemps il entreprit de passer „l'Apennin, mais il en fut repoussé par „un violent orage, dont on trouve la „description dans *T. Live*. Obligé de „retourner sur ses pas, il s'arrêta à dix „milles de Plaisance, d'où il marcha „contre *Sempronius* à qui il livra batail„le; l'action fut sanglante, mais elle ne „fut point décisive. *Sempronius* ayant „repassé l'Apennin se retira à Lucques, „& *Annibal*, craignant de s'exposer à „de nouveaux malheurs en tentant en„core une fois le premier passage, & ne „voulant point s'engager dans le chemin „par lequel *Sempronius* venoit de passer, „s'arrêta entre Plaisance & les montag„nes. Les Gaulois, supportant impa-

„tiem-

„rièmment que leur pays devint le „théatre de la guerre, & souhaitant de „s'enrichir dans le pays ennemi en ra-„vageant l'Italie (*), prierent *Annibal* „de s'y transporter, & ils s'offrirent à „le suivre en grand nombre. Le Géné-„ral, voulant y entrer sans obstacle, s'in-„forma des chemins qui y conduisoient, „& choisit celui des marais, parce qu'on „lui assura que le fond en étoit ferme, & „que d'ailleurs il n'y avoit rien à crain-„dre de la part des Romains. D'ailleurs „il étoit porté d'inclination à affronter „les difficultés; & il vouloit inspirer la „terreur à ses ennemis par une marche „aussi nouvelle qu'inattendue. Ainsi, „quittant les environs de Plaisance, il „traversa les vastes marécages qui étoient „entre le lieu qu'il quittoit & l'Apennin „du côté de Modene & de Bologne,

(*) On sait que dans ce temps là la Gaule Cisalpine étoit un pays à part, qui n'étoit pas censé appartenir à l'Italie.

Note du Journaliste.

„pays si étendu, que, joint à la difficulté de la marche, il ne fallut certainement pas moins de quatre jours & trois nuits pour le traverser. L'armée Carthaginoise, sortie enfin de ces marais, dressa ses tentes pour se reposer. A la maniere dont les Historiens nous représentent cette marche, l'on voit clairement que la premiere difficulté qu'il y trouva, fut celle des marais, & non pas celle de l'Apennin. Mais si ces marais étoient en Toscane, il auroit été impossible qu'en passant l'Apennin, ce Général n'eût trouvé aucune résistance de la part des Romains, qui sans doute se posterent par-tout où l'on étoit dans l'usage de passer ces montagnes. La marche d'*Annibal* les trompa, & ce Général, après s'être reposé, passa l'Apennin si tranquillement que les Historiens n'ont pas même trouvé à propos d'en faire mention.„

Ce récit, qui ne contient rien que de fort juste, est confirmé par une autorité, qui, après les preuves que notre Auteur donne

donne pour établir son sentiment, peut passer pour victorieuse. C'est celle de *Strabon* qui dit (L. V.) *Les marais occupoient un grand trait du pays qui est en deçà du Po* (par rapport à Rome). *C'est par ces marais qu'Annibal marchant vers la Toscane passa avec beaucoup de difficulté: car la Trebbia entrant dans le Po vers Plaisance, & ce dernier fleuve étant grossi par plusieurs autres rivieres, se déborde & forme ces marais. Ce fut Scaurus qui dessécha ce terrein* &c. Que peut-on opposer à un passage aussi clair que l'est celui-là? La seule autorité de *T. Live*: car *Polybe* ne dit pas un mot qui nous fasse juger si ces étangs étoient en Toscane ou en Lombardie. Mais *T. Live* dit positivement qu'ils étoient accrus dans cette saison par le débordement de l'Arne, fleuve qui est absolument renfermé dans les bornes de la Toscane. Notre Auteur soupçonne ici quelque faute de copiste; & on ne peut assez louer les peines qu'il s'est données pour éclair-

 cir

cir ce doute. Il a consulté autant d'anciens manuscrits de *T. Live* qu'il en a pû trouver; & il a fait feuilleter ceux qui se trouvent dans la Bibliotheque du Vatican, dans celle de Vienne, & dans celle de Paris. Il y a à Florence deux Bibliotheques célebres pour le nombre & pour la rareté des manuscrits qui s'y conservent: celle des PP. Conventuels de la Ste. Croix, & celle encore plus remarquable de St. Laurent. Les manuscrits de *T. Live* qui sont dans la premiere, & qui contiennent la troisieme Décade (car en plusieurs elle manque) offrent constamment le mot *Fluvius Arnus*. Dans la seconde Bibliotheque, un manuscrit N. XVIII, offre le mot *Arnus* ajouté en marge; & dans un autre N. XX, piece rare & fort connue des savants, il n'y a que la parole *Fluvius*; celle d'*Arnus* y manque. Mais dans les manuscrits de *T. Live* qui sont dans le Vatican, à Vienne, & à Paris, (& dans cette derniere Bibliotheque il y en a dix-neuf), là où est la troisieme Dé-

cade

cade en entier, le mot *Arnus* y est toujours. Cela pourroit indiquer que s'il y a une faute, c'est celle de l'Historien & non pas des copistes. Cependant le manuscrit XX de la Laurentiane, écrit au plus tard dans le dixieme siecle, & où l'*Arnus* n'est point, & l'autre plus moderne où il n'est qu'en marge, pourroient former un préjugé favorable au soupçon de Mr. *Guazzesi*. Il va plus loin, & voulant sauver, s'il est possible, l'autorité de *T. Live*, il conjecture que la faute est née d'une de ces abréviations dont les jeunes Moines, qui copioient les Auteurs Latins, se servoient souvent pour épargner le parchemin & le temps. Il pense donc que l'Historien a écrit *Eridanus*, c'est à dire le Po; que les premiers copistes ont abrégé ce nom en écrivant *Ernus*; & que les copistes postérieurs ont pris ce mot pour celui d'*Arnus*, & l'ont fourré dans leurs manuscrits. Cette conjecture pourroit bien être véritable, mais elle n'est qu'une simple conjecture. Au reste, *T. Live*

 n'est

n'est pas infaillible; il n'y a pas grand mal à dire qu'il peut s'être trompé: & notre Auteur, qui sagement n'a pas adopté le récit du vinaigre, auroit bien pû lâcher le mot, & dire que *T. Live*, en écrivant des événements si éloignés de son temps, est tombé dans des fautes. Il l'auroit pu d'autant mieux que *Polybe* ne dit pas un mot de l'Arne ni de la Toscane par rapport aux marais; il dit seulement qu'*Annibal* allant dans cette province, parmi plusieurs chemins choisit celui des marais. Observez avec Mr. *Guazzesi*, que *Polybe* visita les lieux ou s'étoient passés les principaux événements de la seconde guerre punique, qui étoit arrivée de son temps, & eut un soin particulier de ne rien adopter que de certain, jusqu'à passer pour impie, parce qu'il n'ajoûtoit pas foi aux prodiges qu'on débitoit publiquement.

„Ayant fait reposer ses troupes au „pied de l'Apennin, *Annibal* le traver„sa par l'endroit qu'on appelle *Giogo*, & „qui est près de Scarperia & de Firen-

„mola, précisement où a été jusqu'à nos „jours le grand chemin qui menoit de „Bologne à Florence, & qui est aban- „donné, parce que l'Empereur, Grand Duc „de Toscane, a fait ouvrir un nouveau „chemin fort large & fort commode, „*Annibal* dut donc traverser cette par- „tie de la Ligurie qu'habitoient les Li- „gures appellés *Magellans*, qui occu- „poient aussi la vallée qui est à présent „appellée *Mugello*. Ainsi on comprend „aisément ce que dit *Corn. Nepos* dans „la *vie d'Annibal*, que ce Général *pas- „sa l'Apennin à travers les Ligures „pour aller en Toscane*.„ (Mr. *Guaz- zesi* a déjà fait voir dans ce traité, que l'ancienne Ligurie comprenoit une partie de la Toscane.) „*Annibal*„ (nous abrégeons toujours le récit de notre Auteur) „ayant pénétré dans la vallée Ma- „gellane, alla par celle de Sieve, & par „la province de Casentino, chercher „*Flaminius* qui étoit à Arezzo. Son in- „tention étoit d'engager ce Consul, dont „il connoissoit la vanité, & l'ardeur in-

„con-

„considérée, à quitter le poste avantageux qu'il occupoit, & de l'attirer à „une bataille avant l'arrivée de l'autre „Consul *Servilius*, qui étoit à Rimini, & „qui n'auroit pas manqué de joindre son „collegue avec de nouvelles troupes. „Mais lorsqu'*Annibal* vit que *Flaminius* „ne remuoit point, il se jetta sur le ter-„ritoire de Fiésole, & de là, parcourant „la Valdarno di Sopra, & portant par-„tout la désolation, il se rapprocha peu „à peu du Consul. Ce fut de là qu'il „passa dans la Val di Chiana, presque sous „les yeux de *Flaminius*, qui perdant pa-„tience, ne voulut plus attendre son col-„legue. Tandis qu'il faisoit ses dispo-„sitions, *Annibal* ayant laissé les Ro-„mains derriere lui, prit le chemin qui „de Cortone conduit au Lac Trasimene, „& de là à Peruse. C'étoit le chemin „de Rome, où le Carthaginois faisoit „mine d'aller pour attirer l'inconsidéré „Consul dans le piege. En effet, *Flami-„nius* le poursuivit avec chaleur, & il „s'engagea imprudemment dans les che-

„mins

„mins étroits qui bordent le Lac auprès „de Passignano, où *Annibal* l'attendoit, „& où se donna cette bataille si funeste „aux Romains.„

Nous ne suivrons point notre Auteur dans les détails de cette bataille & de ses suites. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer que Mr. *Guazzesi* montre beaucoup d'érudition, en discutant quelques points épars dans ces observations. En parlant des os & des dents d'éléphants que l'on trouve quelquefois en fouillant les terres de la Toscane, & que l'on regarde communément comme les restes des éléphants qu'*Annibal* perdit dans ce pays en traversant les marais, Mr. *Guazzesi* fait voir par l'autorité des deux Historiens de cette guerre, que ce Général n'avoit qu'un seul éléphant dans ce passage, tous les autres ayant péri dans les batailles données en Lombardie, & par l'orage essuyé en tentant la premiere fois de traverser l'Apennin. Il releve aussi une nouvelle méprise de *T. Live*, qui, si le pas-

passage n'est pas corrompu, dit, en racontant le siege de Casilin fait par *Annibal* après la bataille de Cannes, que ce Général repoussa les habitants de cette ville en leur opposant une troupe d'éléphants. *T. Live* s'est contredit dans ce récit, car si *Annibal* n'avoit plus qu'un seul de ces animaux en entrant en Toscane, & si, suivant le même Historien, il ne reçut les secours de Carthage en troupes & en éléphants que deux ans après, comment en pouvoit-il avoir pendant le siege de Casilin? D'où sont donc venus les éléphants dont on trouve les restes dans la Toscane? Quelques-uns ont pensé que l'ancien *Sesostris* Roi d'Egypte les y avoit amenés. Ils s'appuyent sur le passage suivant de *Lucain* (Pharf. L. X.)

Venit ad Occasum, mundique extrema Sesostris,
Et Pharios currus Regum cervicibus egit;
Ante tamen vestros amnes, Rhodanumque, Padumque,
Quam Nilum de fonte bibit.

Sé-

„Sésostris alla au couchant & à l'extrêmité „du monde, & obligea les Rois à traîner „les chars Égyptiens: mais auparavant „il fut sur le bord de vos fleuves, & il „but les eaux du Rhône & du Po, avant „de boire celles du Nil à sa source.„ Mais si Sésostris fut dans toutes ces contrés, pourquoi trouve-t-on les os des éléphants dans la Toscane seulement? L'Auteur remarque aussi avec *Couper*, que les Égyptiens n'ont commencé à se servir d'éléphants dans leurs guerres que du temps de *Ptolomée* Philadelphe. D'autres ont cru que les Romains, qui sous les Empereurs avoient plusieurs de ces animaux pour les jeux de l'Amphithéatre & du cirque, les faisoient nourrir en Toscane, où l'on sait que l'on travailloit très-artistement l'ivoire. Cependant Mr. *Guazzesi* oppose à cette opinion un passage de *Juvenal*, qui nous apprend que ces éléphants étoient entretenus auprès d'Ardea dans le pays des Rutules, qui est une partie du Latium ou campagne de Rome. Voici ses vers:

Que-

Quatenus hic non sunt aut venales Elephanti,
Nec Latio aut usquam sub nostro sidere talis
Bellua concipitur, sed furva gente petita
Arboribus Rutuli & Turno pascitur agro.
Cæsaris armentum, nulli servire paratum
Privato.

C'est à dire „Nous n'avons pas ici des „éléphants à vendre: car ils ne naissent „pas dans le Latium, ni sous notre cli- „mat, mais venant de l'étranger, ils „sont nourris dans les champs des Rutu- „les & de Turnus, comme un troupeau „réservé pour l'Empereur seul & non pas „pour des particuliers.„ *Gruterus* rapporte aussi une inscription par laquelle on voit que ces animaux étoient gardés à Laurentium dans le même pays. „On „ne fait donc pas“, continue l'Auteur, „d'où ces éléphants sont venus. On „peut avoir recours au changement de „l'obliquité de l'Écliptique, & penser „que le climat de l'Italie a été autre- „fois différent de ce qu'il est aujour- „d'hui, & propre à la génération des „éléphants. On peut supposer des dé-

„lu-

„luges, des volcans, des cometes, & „toutes les causes naturelles qui peuvent „produire les plus grands changements „sur notre globe. Tout peut être vrai, „excepté qu'*Annibal* se soit promené „par tous les marais qu'on suppose en „Toscane, & qu'il se soit amusé à y „noyer ses éléphants, comme il faudroit „le croire en voyant qu'on trouve les „restes de ces animaux, non dans un seul „endroit de cette province, mais dans „plusieurs à la fois, comme auprès de „Cortone, auprès de Pise, auprès de „Florence & dans d'autres lieux.„

On lit sur une des portes de la ville de Spolete cette magnifique inscription:

ANNIBAL. CÆSIS. AD. TRASIMENUM. ROMANIS. URBEM. ROMAM. INFENSO. AGMINE. PETENS. SPOLETO. MAGNA. SUORUM. CLADE. REPULSUS. INSIGNI. FUGA. PORTÆ. NOMEN. FECIT.

„*Annibal* ayant taillé en pieces les Ro„mains auprès de Trasimene, & portant „ses

dés? Et alors, ne voit-on pas que, suivant toutes les loix hydrostatiques, les eaux du milieu devoient s'applanir, à moins qu'il n'y arrivât perpétuellement le miracle de la mer rouge & du Jourdain? Aussi est-ce une des raisons pour lesquelles on soupçonne que le livre cité n'est point d'*Aristote.*

Nous passerons sous silence les autres points d'érudition dont cet ouvrage est rempli; & nous finirons en appliquant à l'Auteur ce qu'il dit de Mr. *Maffei* dans sa dédicace: „Il faut regarder avec admi„ration & respect un gentilhomme qui „réunit à l'éclat de la naissance celui du „talent, & qui honore par sa science & „par ses vertus l'heureuse Italie.„

RE-

RECHERCHES SUR UNE LOI GÉNÉRALE DE LA NATURE, OU MÉMOIRE SUR LA FUSIBILITÉ ET LA DISSOLUBILITÉ DES CORPS RELATIVEMENT A LEUR MASSE; où l'on trouve l'art de tirer facilement & sans frais une matiere alimentaire de plusieurs corps dans lesquels on ne reconnoissoit pas cette qualité &c. Par Mr. CHANGEUX.

C'est une brochure de 19 pages *in quarto*. On nous a fait l'honneur de nous en envoyer un exemplaire, en nous priant d'en faire part au public par le moyen de notre journal, si nous trouvions utiles le sujet de ce Mémoire & l'expérience contenue dans le septieme chapitre. La découverte d'une loi générale de la nature intéresse vivement tous les Physiciens. L'art de tirer facilement & sans fraix une matiere alimentaire de plusieurs corps, dans lesquels on ne

ne reconnoissoit pas cette qualité, est très-avantageux à tout le genre humain. Il l'est en tout temps à ceux qui ont besoin de vivre d'économie; & ils sont le plus grand nombre des hommes: il l'est à tous dans les temps de famine. Ainsi nous n'aurions pas balancé à donner ce Mémoire en entier, si nous ne lisions au bas de la premiere page qu'il est extrait du journal de Physique, ouvrage excellent, & où nous puisierions souvent, si nous ne nous étions pas prescrit la loi de ne jamais transcrire des pieces déjà imprimées (*). Pour ne pas violer cette loi, & pour contribuer à répandre les choses utiles que ce Mémoire contient, nous en donnerons une courte analyse.

D'a-

(*) A cette occasion nous renouvellons la priere que nous avons déjà faite à ceux qui nous honorent de leur correspondance. C'est de ne nous pas envoyer, *pour être insérées dans notre journal mot à mot*, des pieces imprimées; & de ne communiquer à d'autres journaux les manuscrits qu'il nous adressent, qu'après qu'ils ont paru dans le nôtre.

D'abord il faut faire voir que la dissolubilité des corps est en raison inverse de leurs masses.

Le feu agit sur les corps suivant cette raison; „de sorte que de deux portions „égales d'un même corps, l'une présentera d'autant moins d'obstacles au feu, „qu'elle surpassera l'autre en surface.„ La lumiere d'une chandelle fond en un instant les feuilles d'argent, le verre filé &c. „L'étincelle qu'on tire d'un „caillou à l'aide du fer, scorifie & même „vitrifie les particules qui se détachent „du briquet.„ Les métaux imparfaits, & même le fer, réduits en limaille, brûlent à la flamme d'une bougie. Le feu électrique convertit en chaux les métaux les plus réfractaires lorqu'ils sont extrêmement divisés. „La cendre du papier „exposé à la flamme d'une bougie s'y vitrifie en très-peu de temps.„ La farine fermente aisément; les grains qui l'ont fournie, ne fermentent que difficilement.

D'un autre côté, „augmentez le feu à „l'infini, la résistance des corps les plus

„solides se réduira à zero. --- C'est ain„si qu'au foyer d'un miroir ardent, l'or „se dissipe au moment même qu'il y est „placé.„

Si quelqu'un pensoit que cette derniere proposition ne s'accorde pas avec la premiere, & qu'il auroit fallu dire; *le feu agit sur les corps en raison composée de la directe de sa masse, & de l'inverse de la masse du corps qu'il attaque;* nous répondrions, que diminuer la masse du corps à fondre ou à dissoudre, ou augmenter à proportion la masse du feu, c'est la même chose, & que par conséquent la proposition de Mr. *Changeux* peut rester telle qu'elle est pour ce qui regarde le feu; mais pour les autres dissolvants il n'est pas vrai qu'en augmentant leur quantité, au de là de certaines bornes, on diminue la résistance du corps à dissoudre. Cependant il est vrai que plus on réduit le corps à dissoudre en petites parties, plus le dissolvant a de prise sur lui.

Le

Le verre très-subtilement pulvérisé se dissout lorsqu'on le fait bouillir dans l'eau. Les cailloux, les diamants mêmes, par une division portée au plus haut degré, deviennent attaquables par les menstrues les plus foibles. L'eau simple broyée long-temps avec les métaux, sans en excepter l'or, les dissout parfaitement. La limaille de fer triturée avec une quantité suffisante d'eau produit l'*æthiops martial*; exposée à l'action insensible *de l'eau*, cette limaille se décompose beaucoup plus parfaitement, & devient du safran de mars apéritif.

Nous croyons que l'Auteur n'a pas entiérement expliqué cette manipulation. Nous gardons depuis plus de huit ans de la limaille de fer dans l'eau, elle est toujours æthiops martial. Cependant l'eau agit sur cette limaille, & en dissout une partie, comme le prouvent la couleur & le goût de cette eau, & la propriété qu'elle a de conserver la couleur noire de l'encre. L'Auteur vouloit, peut-être, dire *de l'air*, au lieu *de l'eau*.

Jusqu'ici notre Auteur a très-bien prouvé la proposition générale que la même quantité d'un dissolvant quelconque agit plus fortement sur une quantité de matiere lorsqu'elle est très-atténuée, que lorsqu'elle est en plus grosse masse. Il croit que par l'atténuation on pourroit rendre nourrissantes bien des substances qui ne le sont point. Il se borne ici à rapporter une expérience qu'il a faite sur les os des animaux, „remettant à un autre temps l'exposition de „plusieurs autres faits aussi importants & „aussi curieux....„

„Les os sont composés de deux parties „ou substances; l'une est gélatineuse & „nutritive; elle est même, autant que „j'ai pu m'en assurer, la partie la plus „pure & la plus propre à fournir un bon „suc; elle ne contient pas, comme les „muscles, du sang grossier, des humeurs „de toute espece; elle est accompagnée „d'une graisse douce que l'on appelle „moëlle, & sa nature est une limphe très-„élaborée. L'autre espece de substance „qui

„qui compoſe les os, eſt une ter
„niteuſe ou calcaire.... qui e
„préjudiciable à l'eſtomac.„ Po
des os une bonne nourriture,
faire en ſorte qu'ils puiſſent êt
qués par une chaleur médiocre,
diſſolve que la partie nutritive.
cette vue on doit les raper, en m
poudre dans une marmite avec d
& les faire bouillir à un feu m
Dans moins d'une heure on en
une gelée ſavoureuſe, & auſſi reſ
que la gelée de viande. On aſ
cette gelée avec du ſel, &, ſi l'o
des aromates.

Le marc de la rapure qui a bo
dépoſe au fond de la marmite, à
que la liqueur ſe réfroidit. On
ce dépôt de la gelée avec un c
en ſorte qu'il n'eſt pas néceſſaire
ſer la liqueur par un linge.

On remet le marc bouillir av
nouvelle eau; il fournit de la
gelée: on réitere l'opération ju

qu'on ait épuisé toute la partie alimentaire qui est contenue dans la rapure.

Les grosses limes ou rapes de serrurier sont très propres à mettre en poudre les os des gros animaux. Il ne faut que piler les petits os de la volaille & du gibier.

La rapure des os se conserve longtemps avec peu de soin. On peut prendre, chaque fois qu'on a besoin de gelée, assez de poudre pour avoir la quantité de gelée qu'on souhaite.

L'utilité de cette découverte est sensible. Les gens de Lettres, qui ordinairement sont sujets aux affections hypocondriaques, & ont besoin de vivre avec économie, peuvent en tirer un double parti; celui de diminuer leurs incommodités par le mouvement qu'ils se donneront à raper des os; & celui de faire des repas plus succulents, sans augmenter leur dépense.

L.

DE

DE L'ACTION DES ALKALIS SALINS SUR LES SUBSTANCES RÉSINEUSES, ET DES COMPOSÉS SAVONNEUX QUI RÉSULTENT DE LA COMBINAISON DES ALKALIS ET DES RÉSINES.

Par Mr. ACHARD.

Il est très-connu en chymie, qu'un corps, qui, tant qu'il est seul, ne peut être dissous dans un certain menstrue, s'y dissout aisément lorsqu'il est combiné avec une matiere qui se prête facilement à l'action de ce même menstrue.

C'est ainsi que l'huile est, par elle-même, indissoluble dans l'eau; & qu'elle s'y dissout lorsqu'elle est combinée avec des alkalis.

L'on a donné à ces composés le nom de savons. Quelques Chymistes célebres ont beaucoup étendu le sens de ce nom, en le donnant en général à toute matiere huileuse combinée avec une substance saline

quelconque, de maniere que le composé soit dissoluble dans l'eau. Suivant cette définition, on doit mettre au nombre des savons les résines unies à des substances salines, lorsque les composés qui en résultent, sont dissolubles dans l'eau.

Dans cette dissertation je ne m'arrêterai qu'aux savons résineux alkalins. Ceux qui sont formés par la combinaison d'une substance résineuse avec un acide, feront le sujet d'une seconde; & je considérerai dans une troisieme ceux que fournit une substance résineuse combinée avec un sel neutre.

Expérience I.

J'ai mis dans un verre deux onces de colophane réduite en poudre très-fine; j'ai versé dans ce verre huit onces d'huile de tartre par défaillance, & ai mis ce mélange en digestion pendant douze heures. La résine est restée au fond du verre; elle étoit devenue brune & comme une pâte; l'huile de tartre avoit aussi pris une couleur brune. Après avoir décanté le fluide, j'ai lavé la colophane

à

à plusieurs repriſes avec de l'eau diſtillée, pour emporter l'alkali ſurabondant, & j'en ai formé des tablettes, qui, expoſées à l'air, ſe ſont aſſez bien ſéchées.

Expérience II.

La colophane ainſi préparée eſt parfaitement diſſoluble dans l'eau diſtillée; cette ſolution eſt blanche & laiteuſe, & donne beaucoup d'écume quand on l'agite, comme l'eau dans laquelle on a diſſous du ſavon ordinaire.

Expérience III.

Lorſqu'on ajoute un acide quelconque à cette ſolution de colophane, il ſe forme d'abord un caillé blanc; & lorſqu'on laiſſe ce mélange en repos pendant quelque temps, il s'amaſſe à la ſurface du fluide une matiere blanche, qui, étant recueillie & examinée, n'eſt autre choſe que la colophane telle qu'elle étoit avant d'avoir été combinée avec le ſel de tartre.

Expérience IV.

Lorſqu'on ajoute un ſel neutre à baſe terreuſe, ou une eau naturellement ſélé-

niteuſe; à la colophane digérée avec l'huile de tartre & diſſoute enſuite dans de l'eau diſtillée, cette ſolution ſe caille ſur le champ, & ſe décompoſe, enſorte que les parties réſineuſes ſurnagent.

Expérience V.

L'huile de tartre tenue en digeſtion avec la colophane, en diſſout une aſſez grande quantité: l'on peut s'en aſſurer en y ajoutant un acide quelconque, ou un ſel neutre à baſe terreuſe; l'huile de tartre, qui étoit brune & tranſparente, devient d'abord blanche & laiteuſe; par le repos elle reprend ſa tranſparence, & les parties réſineuſes ſurnagent.

Expérience VI.

La ſolution de colophane dans l'eau diſtillée étant décompoſée par un acide, donne, lorſqu'on la fait convenablement évaporer, des cryſtaux ſemblables à ceux qui réſultent de la combinaiſon de l'alkali fixe végétal ſaturé avec l'acide

qu'on

qu'on a employé pour décompoſer la ſolution de la colophane.

Expérience VII.

La colophane réduite en poudre très-fine, & digérée pendant douze heures avec une ſolution d'alkali minéral bien chargée, prit une conſiſtance pâteuſe & devint brune, de même que la leſſive d'alkali minéral.

La colophane traitée de cette maniere, & ſoumiſe aux mêmes expériences que celle qui avoit été digérée avec l'huile de tartre par défaillance, a donné en général les mêmes réſultats.

La colophane tenue en digeſtion avec l'huile de tartre, ſe ſeche bien plus difficilement & plus imparfaitement à l'air que celle qui a été digérée avec l'alkali minéral; ce qui vient de la propriété déliqueſcente du ſel de tartre.

Expérience VIII.

J'ai fait digérer pendant douze heures de la colophane pulvériſée avec de l'eſprit de ſel ammoniac aqueux; il prit

une couleur brune, de même que la colophane qui devint comme une pâte; après avoir décanté l'esprit de sel ammoniac, j'ai dépouillé la colophane de l'alkali surabondant, en la lavant à plusieurs reprises avec de l'eau distillée; ensuite j'en ai formé des tablettes, qui, exposées à l'air, se sont très-bien séchées; elles étoient moins cassantes que la colophane, & avoient une odeur d'alkali volatil.

Expérience IX.

La colophane traitée avec l'esprit de sel ammoniac, comme dans l'expérience précédente, est entiérement dissoluble dans l'eau distillée; cette solution est blanche & laiteuse, comme celle du savon ordinaire; tous les acides & tous les sels neutres à base terreuse, décomposent cette solution; en s'unissant à l'alkali ils l'obligent à abandonner la colophane, qui vient alors nager sur la surface du fluide. La solution de colophane décomposée de cette maniere, étant filtrée, & évaporée convenablement, donne un sel

sel ammoniacal semblable à celui qui est produit par la combinaison de l'alkali volatil & de l'acide employé pour décomposer la solution de colophane.

Expérience X.

J'ai mis de la colophane dans un vase de grès placé sur des charbons; lorsqu'elle a été chauffée au point de bouillir, j'y ai ajouté du sel de tartre, & laissant toujours la résine sur les charbons, j'ai trituré le tout pendant environ une demi-heure; j'ai obtenu par le réfroidissement une masse brune, qui ne s'humecte pas à l'air lorsqu'on n'a pas pris une trop grande quantité de sel de tartre.

Expérience XI.

J'ai soumis la colophane, ainsi triturée avec le sel de tartre, aux mêmes expériences que celle qui avoit été digérée avec l'huile de tartre par défaillance; les résultats ont été à tout égard les mêmes.

Expérience XII.

En substituant de l'alkali minéral au sel de tartre de l'expérience précédente, on obtient

obtient une maſſe brune qui a toutes les propriétés de la colophane tenue en digeſtion avec une ſolution d'alkali minéral, de la maniere dont il a été dit dans l'expérience VII.

Expérience XIII.

De l'alkali volatil concret, trituré avec de la colophane fondue, s'y unit, & le composé qui réſulte de cette union, a toutes les propriétés de la colophane qui a été digérée avec l'eſprit de ſel ammoniac aqueux. Il ſuit de ces expériences que la colophane eſt capable de s'unir avec l'alkali fixe végétal, avec l'alkali minéral, & avec l'alkali volatil, ſoit fluor, ſoit concret, tant par la voie ſeche, que par la voie humide; & que les composés qui réſultent de la combinaiſon des alkalis avec la colophane, ſont des ſubſtances parfaitement ſavonneuſes.

Expériences XIV.

J'ai fait fondre de la térébenthine dans un vaſe de grès placé ſur des charbons; lorſqu'elle étoit bouillante, j'y ai ajouté du ſel de tartre, & j'ai trituré le tout pen-

pendant un quart d'heure, afin de faciliter la combinaiſon de l'alkali avec la térébenthine; après le refroidiſſement j'ai obtenu une maſſe qui ne différoit à l'extérieur de la térébenthine que par une plus grande ténacité.

Expérience XV.

On obtient une maſſe ſemblable à celle de l'expérience précédente, en triturant la térébenthine fondue avec de l'alkali minéral.

Expérience XVI.

L'alkali volatil concret, trituré avec la térébenthine fondue & preſque bouillante, donne une maſſe ſemblable, pour l'apparence extérieure, à celle des expériences XIV. & XV.

Expérience XVII.

La térébenthine traitée avec l'alkali fixe végétal, avec l'alkali minéral, ou avec l'alkali volatil concret, comme il a été dit dans les expériences précédentes, eſt entiérement diſſoluble dans l'eau diſtil-

distillée; cette dissolution est opaque & laiteuse, & forme assez d'écume lorsqu'on l'agite.

Expérience XVIII.

Lorsqu'on ajoute un acide quelconque, un sel neutre à base terreuse, ou une eau naturellement séléniteuse, à la solution de la térébenthine, elle se caille sur le champ, & la térébenthine, dégagée de l'alkali, qui la quitte pour s'unir à l'acide, vient nager à la surface du fluide en flocons blancs.

Ces expériences sont suffisantes pour faire voir, qu'en combinant des alkalis salins quelconques avec de la térébenthine, on la change en un savon parfait.

Expérience XIX.

J'ai mis de la résine de scammonée, réduite en poudre très-fine, en digestion pendant douze heures avec de l'huile de tartre par défaillance; ensuite j'ai décanté l'huile de tartre qui étoit devenue très-brune & presque noire, & j'ai lavé la résine à plusieurs reprises avec de l'eau

l'eau diſtillée afin d'emporter l'alkali ſurabondant : elle reſſembloit à une pâte, & prenoit la conſiſtance de la cire après avoir été expoſée pendant quelque temps à l'air.

Expérience XX.

J'ai fait digérer de la réſine de ſcammonée, réduite en poudre très-fine, avec une leſſive d'alkali minéral bien chargée ; après avoir décanté le fluide j'ai lavé la réſine à pluſieurs repriſes avec de l'eau diſtillée, & j'en ai formé des tablettes, qui, expoſées à l'air, ſe ſécherent très-bien, & prirent une conſiſtance ſolide.

Expérience XXI.

De la réſine de ſcammonée digérée avec de l'eſprit de ſel ammoniac aqueux, & traitée d'ailleurs comme dans les deux expériences précédentes, donna une maſſe brune, qui, étant expoſée à l'air libre pendant quelque temps, acquit une conſiſtance aſſez ſolide.

Ex-

Expérience XXII.

J'ai fait fondre de la réfine de fcammonée dans un vafe de grès placé fur des charbons; lorfqu'elle étoit prête à bouillir j'y ai ajoûté du fel de tartre, & je l'ai bien mêlé avec la réfine par une trituration continuée pendant un quart d'heure, enfuite j'ai ôté le vafe du feu, & j'ai laiffé refroidir le tout; la réfine n'étoit pas caffante comme elle l'étoit auparavant, & reffembloit à celle qui a été tenue en digeftion avec des leffives alkalines.

Expérience XXIII.

En traitant la réfine de fcammonée avec l'alkali minéral, comme il vient d'être dit pour l'alkali fixe végétal, on obtient un compofé en tout femblable aux précédents pour l'apparence extérieure.

Expérience XXIV.

La réfine de fcammonée, fondue & broyée avec l'alkali volatil concret, fe change auffi en une maffe non caffante, & femblable aux précédentes.

Ex-

Expérience XXV.

La réfine de fcammonée combinée avec les alkalis falins, tant par la voie feche que par la voie humide, de la maniere indiquée dans les expériences XIX - - - - XXIV, eft diffoluble dans l'eau; cette diffolution eft opaque & laiteufe, & écume affez fort lorfqu'on l'agite. Pour la décompofer, il fuffit d'y ajouter un acide quelconque, ou un fel neutre à bafe terreufe; l'alkali fe combinant alors avec l'acide qu'on ajouté, foit pur, ou engagé dans une bafe terreufe, abandonne les parties réfineufes auxquelles il étoit uni; & comme elles n'étoient diffoutes dans l'eau que par l'intermede de l'alkali, elles fe féparent alors de l'eau & furnagent.

Ces expériences fur la réfine de fcammonée font voir que les alkalis falins ont beaucoup d'action fur cette fubftance, qu'elle s'unit très-aifément avec eux, & que par là elle fe change en véritable favon.

Pour

Pour abréger & éviter les répétitions, je me contenterai de dire en général, fans m'arrêter à chaque expérience particuliere, que la réfine de jalap, la réfine de benjoin, la poix blanche, & la poix noire, traitées avec l'alkali fixe végétal, avec l'alkali minéral, & avec l'alkali volatil, foit fluor foit concret, comme il a été dit au fujet de la colophane, de la térébentine, & de la réfine de fcammonée, donnent de même des compofés parfaitement favonneux.

J'ai encore obtenu de véritables favons, en uniffant des alkalis falins avec de fubftances réfineufes faites en combinant des huiles avec des acides, & en particuliers avec l'acide nitreux.

Les réfines, qui naturellement font prefque toutes caffantes, deviennent ductiles après qu'on les a combinées avec un alkali.

J'ai fait un très-grand nombre d'expériences, dans la vue de combiner le camphre avec des alkali, & d'en former un favon; mais elles ont toutes été égale-

lement infructueuses; de sorte que je n'entrerai dans aucun détail à cet égard.

Il suit de ces expériences, que toutes les résines en général se combinent très-aisément avec les alkalis, & plus facilement que toutes les autres substances huileuses; & enfin qu'il résulte des savons parfaits de cette combinaison. Donc, entre les propriétés déjà connues qui distinguent le camphre des résines, l'on peut remarquer que ces deux substances different encore, en ce que les alkalis n'ont pas d'action marquée sur le camphre, tandis qu'ils en ont une très-forte sur les résines. Les résines, quoique peu dissolubles dans les humeurs du corps humain, y agissent cependant avec beaucoup de force, & il n'est pas douteux que les savons résineux ne puissent être utilement employés dans la médecine; car en changeant les résines en savons, on les rend dissolubles dans les humeurs animales, qui peuvent les conduire à différentes parties du corps, où leur indissolubilité naturelle ne leur au-

roit jamais permis de parvenir; c'est aux médecins à faire là-dessus les expériences nécessaires, & à déterminer les cas où les savons résineux peuvent être employés avec succès.

TRA-

TRADUCTION LIBRE EN VERS D'UNE PARTIE DES OEUVRES DE MR. GESNER, Sénateur de la ville & République de Zurich. A Berlin, chez GEORGE JACQUES DECKER, 1775. Un Volume in 8vo de 350 pages.

Les œuvres de Mr. *Gesner* sont connues de quiconque n'est pas tout à fait étranger dans la littérature. Ce charmant Écrivain jouit depuis longtemps de la gloire qu'il a si bien méritée, mais qui ne couronne que rarement pendant leur vie les Auteurs les plus estimables, quoiqu'elle soit souvent le partage de ceux qui en sont les moins dignes. Pour peu qu'on ait de goût & de sentiment, on avoue que s'il manque quelque chose à Mr. *Gesner*, c'est cet arrangement artificieux de syllabes qui distingue la prose des vers. L'Anonyme,

dont nous annonçons l'ouvrage, lui donne cet agrément.

Le compte que nous allons rendre de cette traduction, commencera par un petit reproche. Le Traducteur a eu tort de donner le titre de *libre* à une traduction qui est, quoiqu'en vers, plus fidelle que plusieurs traductions en prose que nous pourrions indiquer, s'il étoit nécessaire.

Cet ouvrage n'est pas susceptible d'analyse. D'ailleurs, il s'agit moins ici de présenter aux Lecteurs Mr. *Gesner* que son Traducteur; ce qu'on ne peut exécuter qu'en copiant quelques morceaux au hazard. C'est ce que nous allons faire, quoique nous ayons déjà donné un échantillon de son style dans notre Volume VIII; pag. 238 & suivantes.

La premiere piece est une épître que le Traducteur adresse à Mr. *Gesner*. Nous la copions, pour mettre les Lecteurs en état de juger si la muse de notre Poëte a raison de dire qu'elle n'oseroit

croire

croire ses propres idées dignes de paroître au grand jour (*).

Toi, qui fais répéter aux échos d'Helvétie
Les sons harmonieux de tes tendres accents;
Toi, qui sais charmer par tes chants
Et la France & la Germanie;
Gesner, permets qu'à tes talents
Rendant le plus sincere hommage,
Je te présente tes enfants,
Qui, sans changer de mœurs, ont changé de langage.
En sortant de tes mains ils valoient beaucoup mieux;
Ils parloient comme la Nature:
Ce fut dans cette source pure
Que tu pris les attrais qu'on admiroit en eux.
Lorsque tu décris un bocage,
On croit, en te lisant, errer sous son ombrage,
Et des légers Zéphyrs respirer la fraîcheur.
Lorsque tu peins les dons de Flore,
De la rose qui vient d'éclore
On croit voir l'éclat enchanteur.
Nous parles-tu d'une prairie?
Nous voyons bondir les agneaux,

(*) Voyez le court avertissement qui est à la tête de cette traduction.

Note du Journaliste.

Et les troupeaux joyeux brouter l'herbe fleurie;
Nous entendons les concerts des oiseaux.
Si l'on te suit près des ruisseaux,
Au murmure flatteur de leur onde argentée
Du plus doux sentiment notre ame est agitée;
Elle admire avec toi les ouvrages des Cieux.
Tu nous fais remonter à l'Auteur de notre être;
Quels nobles mouvements dans nos cœurs tu fais naître
Quand tu nous entretiens de la grandeur des Dieux!
Si tu nous dépeins la tendresse,
Les transports d'un cœur amoureux,
Tu nous fais partager ses plaisirs, son ivresse,
Ses peines, ses tourments, & l'ardeur de ses feux.
Lorsque dans ces tableaux, où tu sais nous instruire,
Tu peins la probité, la vertu, la candeur,
On voit que tes portraits sont puisés dans ton cœur.
Heureux qui sent le prix des charmes de ta lyre;
Heureux de tes leçons qui sait bien profiter!
Heureux si j'avois su t'entendre & te traduire
Aussi bien que déjà l'on a su t'imiter!
Mais, *Gesner*, mes accents obtinrent ton suffrage;
A mes foibles efforts tu daignas applaudir:

Un

Un ſuccès ſi flatteur anime mon courage;
Le Public indulgent goûtera mon Ouvrage,
Si tu lis dans ces vers ton nom avec plaiſir.

Puiſque nous devons dire ce que nous penſons, nous trouvons cette épître fort belle; le caractere de Mr. *Geſner* & celui de ſon ſtyle nous ſemblent bien deſſinés. Nous aimons ſur-tout ces vers.

Je te préſente tes enfants,
Qui, ſans changer des mœurs, ont changé de langage.
En ſortant de tes mains il valoient beaucoup mieux;
Ils parloient comme la Nature.

Ces vers ſont naturels, nobles, & ſimples, cependant nous penſons que quelque critique difficile pourroit trouver familiere & proſaïque l'expreſſion, *ils valoient beaucoup mieux.* Mais ce petit défaut, le ſon déſagréable de *notre être*, &c. ſont des taches trop légeres pour défigurer la beauté de cette épître.

La premiere piece traduite eſt intitulée *Les ſouhaits.* Ceux de Mr. *Geſner* n'ont pas pour objet la gloire, les hon-

neur, les richesses, la puissance. Il dit, comme Horace (*), la ville est pleine d'embarras.

Là, mille écueils entourent les cœurs droits;
De la vertu l'on y brave les loix;
Nous y voyons la bizarre folie
Depuis long-temps par les mœurs ennoblie.

Si mes vœux étoient accomplis,

J'aurois bientôt une maison champêtre,
Qu'entoureroit un jardin potager,
Et quelques prés, un fertile verger (**).

— — — — — —

Sous des noyers s'élevant en berceaux,
J'habiterois mon réduit solitaire,
Toujours couvert d'une ombre salutaire,
Goûtant le fraix, la douceur du repos.
Devant ma porte on verroit un enclos:
Là, sous le pampre une source brillante,
Une fontaine à l'abri couleroit.
Dans son bassin la cane conduiroit

De

(*) Sat. 6. Lib. II.

(**) *Hoc erat in votis: modus agri non ita magnus,*
Hortus ubi, & tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paullum silva super his foret - - -
Note du Journaliste.

De ses petits la troupe nasillante.
Autour de l'eau mes pigeons amoureux
Roucouleroient épars sur la verdure,
Tandis qu'un coq au port majestueux,
Iroit ailleurs chercher sa nourriture,
Accompagné de son serrail nombreux.
Reconnoissants des bienfaits de leur maître,
Ces animaux viendroient me caresser:
Je les verrois à ma voix s'empresser,
Voler, courir autour de ma fenêtre.
Les oiseaux
Tranquillement peupleroient mon feuillage;
J'aurois des ruches;
Et s'il est vrai que cet insecte évite,
Comme on le dit encor dans les hameaux,
Tous les endroits où la discorde habite,
Mais qu'il se fixe où regne le repos,
La douce paix, la tranquille allégresse;
Ah! s'il est vrai, mes abeilles sans cesse,
En bourdonnant, iroient d'un vol léger
Sucer les fleurs de mon petit verger.

Mon jardin ne brilleroit que des beautés de la Nature. J'essayerois de seconder le jardinier dans ses travaux. Un ruisseau arroseroit mes prés & mes bois; il formeroit une île, où je me retirerois

pour méditer. Je voudrois que ma demeure fut éloignée de celle d'un impertinent nouvellifte, d'un voluptueux, d'un diffipé qui ne fait point vivre avec lui-même, & fur-tout d'un avare:

Puiffé-je en paix pofféder ma maifon
Plus loin encor de toi, maigre *Harpagon!*
Devant ta porte on voit un chien étique,
Plus décharné, plus que toi famélique,
Qui, pourfuivant le pauvre rebuté,
L'atteint, faifit avec avidité
Le peu de pain qui refte à fa mifere.
L'infortuné, dans fa douleur amere,
En le mangeant l'arrofoit de fes pleurs.
J'entends gémir par-tout tes débiteurs,
Cruellement perfécutés fans ceffe.
Autour de toi réfide la trifteffe;
Les noirs foucis regnent dans ta maifon;
A tout venant elle eft toujours fermée.
De ton foyer, froid en toute faifon,
L'on ne voit point s'élever de fumée.
Tu t'enrichis du bien des malheureux:
Le ciel eft jufte, & tu jeunes comme eux.

Mais

Abandonnons le prodigue & l'avare:

Je

Je voudrois autour de ma demeure d'honnêtes laboureurs; nous nous aimerions, nous nous aiderions réciproquement.

Dieux! quel plaisir *lorsque l'on* peut se dire,
Je suis béni d'un homme vertueux,
Dont mes bienfaits rendent le sort heureux.

Quand le fracas empêche les habitants de la ville de fermer les yeux, je jouirois d'un doux repos; je me leverois avec l'Aurore pour contempler les beautés de la Nature, qui . . . .

Montre à nos yeux dans les moindres objets
Une richesse, un éclat admirable,
Qui du vrai beau ne s'écarte jamais.

Mais arrêtons-nous. Entraînés par les charmes de l'Auteur & du Traducteur, nous ferions bientôt une analyse presque aussi longue que l'ouvrage.

La seconde piece est un poëme en deux chants intitulé *le premier Navigateur*. Il est traduit en vers Alexandrins. La mer avoit pendant une nuit séparé du continent une petite île où il n'étoit resté que deux époux, *Milon* & *Sémire*, avec *Mélide* leur fille, qui étoit encore

dans l'enfance. *Milon* termine ses jours. *Sémire* éleve *Mélide* qui s'amuse avec son troupeau & ses fleurs jusqu'à l'âge de puberté. Alors elle gémit sous le poids d'un ennui dont elle ignore la cause. En attendant, l'amour présente en songe l'image de cette Belle à un jeune Berger du continent qui en avoit déjà entendu parler à son pere. Le Berger, ne pouvant effacer de son cœur cette image qui s'en étoit emparée, construit un canot, instruit par les insectes qui se posoient sur les feuilles, se soutenoient ainsi sur l'eau,

Et, sans mouiller leurs pieds, voguoient à l'avanture,

& par un lapin que la marée avoit porté à ses pieds sur un tronc d'arbre creusé par la vieillesse ; il se fabrique des rames en imitant les pieds du cygne, &, secondé par l'Amour, il arrive à l'île de *Mélide*, & fait cesser ses ennuis.

Pendant que le Berger travaille à son canot, l'Amour va trouver *Eole*, qu'il rencontre sur un rocher où il se plaint

de

de la cruauté d'une Nymphe qu'il aime. L'Amour promet de la lui rendre favorable si *Éole* fait taire les vents durant le voyage du Berger. *Éole* accepte la proposition. En conséquence, tandis que le Berger sillonne pour la premiere fois les flots étonnés,

Un silence profond regne sur la Nature ;
Des Zéphyrs seulement on entend le murmure :
Ainsi, lorsque Vénus sortit du sein des flots,
Un doux calme régnoit sur l'empire des eaux ;
Les rivages surpris, & les cieux en silence,
De la belle Déesse attendoient la naissance
De ses attraits vainqueurs, à peine encor formés,
Et la Terre & l'Olympe étoient déjà charmés :
Elle fixoit les vœux de la Nature entiere.
Les Aquilons bruyants réprimoient leur colere ;
Frappés de tant d'appas, pour les mieux admirer,
Immobiles dans l'air, ils n'osoient respirer ;
Mais les légers Zéphyrs dans leur doux badinage ;

Les premiers à Cypris offroient un tendre hommage.
Les frippons furent même assez entreprenants
Pour oser caresser ses attraits ravissants.

Nous aurions souhaité de ne pas trouver dans ce morceau *seulement on entend;* & *oser caresser;* nous croyons qu'il seroit plus parfait sans ces mots qui riment au milieu d'un vers. Au reste nous avons souligné deux endroits, où il nous semble que les sons *toureroit,* & *lorsque l'on,* ne sont pas dignes de la douceur & de l'harmonie qui regne dans cette traduction. La vérité nous porte à déclarer que nous y avons trouvé rarement de ces sons désagréables à l'oreille.

Oserois-je à présent dire quelque chose du fond du Poëme? Mais pourquoi ne l'oserois-je pas? *ce que j'en opine, est pour déclarer la mesure de ma vue, non celle des choses.* Il n'y a que moi qui risque. Il me semble que *Mélide* insiste trop sur le malheur qu'elle a d'être seule, & sur le desir qu'elle éprouve d'a-

d'avoir d'autre compagnie que celle de sa mere. Cette jeune Bergere, après avoir exprimé ses ennuis dans un soliloque de presque cent vers (*), va parler à sa mere; elle lui fait part de ses inquiétudes; elle lui demande à deux reprises (**) pourquoi les Dieux ont refusé à l'une & à l'autre *l'art d'augmenter* leur *espece*. Malgré moi, dit-elle,

Malgré moi constamment mon tendre cœur desire
Que nous puissions, ainsi que tant d'être divers,
D'habitants *comme nous* (***) enrichir ces deserts.
Comment y parvenir! — — —
— — — — —
Des œufs on voit sortir mille especes d'oiseaux;
Le quadrupede naît de toute autre maniere:
Je l'ai bien remarqué.

(*) Voyez la traduction pag. 33... 39.
(**) Pag. 39. & 43.
(***) Il faudroit *semblables à nous*, ou je suis bien trompé. On auroit pu dire *tels que nous*.
Note du Journaliste.

Et ce discours de *Mélide* remplit environ huit pages. Elle réitere assez longuement les mêmes plaintes dans le second chant. N'est-ce pas trop? Nous savons bien que c'est là la Nature. *Jean-Jacques* l'a remarqué; à peine un enfant s'approche-t-il de l'adolescence, qu'il veut savoir comment se font les enfants. Mais est-ce cette Nature qu'un Poëte doit mettre plusieurs fois sous les yeux des Lecteurs? N'auroit-il pas dû donner à entendre lui-même en peu de mots la chose, plutôt que de la faire expliquer au long & à diverses reprises à sa Bergere?

Nous trouvons aussi un peu trop longue la plainte épisodique d'*Éole*, quelque belle qu'elle soit d'ailleurs. Si ce sont réellement des fautes, elles sont de peu d'importance, & il sera facile à Mr. *Gesner* de les faire disparoître de ses immortels ouvrages.

Les Idylles sont trop courtes pour en donner une analyse. En voici quelques échantillons. Dans celle qui est intitu-

lée la *cruche cassée*, des jeunes bergers trouvent un Faune endormi; ils le lient; le Faune se réveille, & demande qu'on le délie. Les Bergers exigent qu'auparavant il chante une chanson. Le Faune, qui le jour précédent étoit tombé & avoit cassé sa cruche, prend ce malheur pour sujet de sa chanson, & il chante

Elle est cassée, hélas! mes beaux jours sont passés;
Des cruches c'étoit la plus belle.
J'en vois autour de moi les débris dispersés;
Sort rigoureux! Chûte cruelle!
De ma grotte autrefois l'ornement & l'honneur,
Cette cruche n'est plus qu'un objet de douleur.
Quand aux Silvains chez moi je présentois à boire,
Je leur faisois admirer sa beauté.
Lorsque par *Jupiter* l'Olympe est invité,
Ce Dieu même n'a pas la gloire
D'avaler à longs traits, dans un vase aussi beau,
Le nectar qui sur son cerveau
Remporte souvent la victoire.
Elle est cassée, hélas! mes beaux jours sont passés;

Des

Des cruches c'étoit la plus belle.
J'en vois autour de moi les débris dispersés;
Sort rigoureux! Chûte cruelle!
Lorsque chez moi j'assemblois mes amis,
Tous autour de ma cruche assis,
Nous buvions la liqueur bachique;
Et bientôt, animés par sa vapeur magique,
Chacun de nous chantoit,
Chacun célébroit l'aventure,
Retracée avec art dans la belle gravure
Que le buveur vers ses levres tournoit.
Dans cette cruche, amis, nous ne pourrons plus boire;
Et des faits qu'à nos yeux ce vase retraçoit,
Nous ne chanterons plus l'histoire.
Elle est cassée, hélas! mes beaux jours sont passés;
Des cruches c'étoit la plus belle.
J'en vois autour de moi les débris dispersés;
Sort rigoureux! Chûte cruelle!
On y voyoit représenté
D'effroi le Dieu *Pan* agité.
Il regardoit une Nymphe tremblante,
Qui dans ses bras se changeoit en roseaux.
Il en choisit plusieurs tuyaux,
Et les coupant de grandeur différente,
Il en fait une flûte & chante son malheur;
Et l'écho, de ses sons admirant la douceur
Ré-

Répete au loin sa musique touchante.
Elle est cassée, hélas! mes beaux jours sont passés;
Des cruches c'étoit la plus belle.
J'en vois autour de moi les débris dispersés;
Sort rigoureux! Chûte cruelle!
On y voyoit *Jupin*, brûlant d'un feu nouveau,
Sous la figure d'un taureau.
Sur son dos au travers de la vague limpide
Il enlevoit *Europe*, objet de son ardeur.
On voyoit les genoux de la Nymphe timide,
En proie à l'heureux ravisseur,
Caressés par sa langue avide.
La belle cependant se plaignoit des destins;
Au dessus de sa tête elle élevoit ses mains;
Ses cheveux voltigeoient au gré du doux Zéphyre.
Devant elle voguoient, portés par des Dauphins,
Les folâtres Amours que l'on voyoit sourire.
Elle est cassée, hélas! mes beaux jours sont passés;
Des cruches c'étoit la plus belle.
J'en vois autour de moi les débris dispersés;
Sort rigoureux! Chûte cruelle!
On y voyoit *Bacchus* assis sous un berceau;
Déjà le vin égayoit son cerveau.

Du

Du bras gauche une Nymphe aimable
Amoureuſement l'embraſſoit;
Et dans un tranſport agréable,
De ſa main droite elle enlevoit
La coupe qu'en riant *Bacchus* redemandoit.
Les yeux fixés ſur le Dieu de la treille,
La belle qu'animoient l'amour & le plaiſir,
Par ſes regards l'invitoit à cueillir
Un doux baiſer ſur ſa bouche vermeille.
Auprès du Dieu ſes tigres tachetés
Sur cette cruche étoient repréſentés.
Apprivoiſés, & ſans colere,
Tranquillement ils mangeoient des raiſins
Dans les petites mains
Des tendres enfants de Cythere.
Elle eſt caſſée, hélas! mes beaux jours ſont paſſés;
Des cruches c'étoit la plus belle.
J'en vois autour de moi les débris diſperſés;
Sort rigoureux! Chûte cruelle!
Échos, dans les forêts annoncez mon malheur;
Que le Faune attendri partage ma triſteſſe!
Déſormais en buvant j'aigrirai ma douleur:
On m'entendra gémir ſans ceſſe;
Elle eſt caſſée, hélas! mes beaux jours ſont paſſés;
Des cruches c'étoit la plus belle.

J'en

J'en vois autour de moi les débris dispersés.
Sort rigoureux! Châte cruelle!

On peut comparer cette Idylle à la sixieme Éclogue de *Virgile*, dans laquelle *Chromis*, *Mnasylus*, & *Églé* jouent le même tour à *Silene*. Plus d'un Lecteur trouvera, peut-être, que la chanson du Faune de *Gesner* est plus proportionnée au caractere du poëte & des auditeurs, que celle de *Silene* dans *Virgile*, qui chante la formation du monde, & un si grand nombre de fables, qu'à peine un jour entier suffiroit pour les ébaucher.

Donnons encore deux petites pieces de notre Auteur.

PHILIS, CLOÉ.

Philis.

Cloé, toujours ce panier à ton bras?

Cloé.

Oui, ma *Philis*, à tout je le préfere.
Contre tout un troupeau je ne changerois pas
Ce joli panier. La bergere
Parlant ainsi, tendrement regardoit
Son cher panier, & sourioit.

Philis.

Philis.

En quoi si fort peut-il te plaire?...
On peut le deviner, je crois, bien aisément.
Et ta rougeur... on comprend ce langage.

Cloé.

Ma rougeur!...

Philis.

On diroit, *Cloé*, que ton visage
Est éclairé dans cet instant
Des rayons du Soleil couchant.

Cloé.

Ce panier... mais... je vais te dire...
Ici la bergere soupire,
C'est un présent que m'a fait *Amintas*.
Chere *Philis*, n'en parle pas...
Tout exprès il l'a fait lui-même.
Ce beau berger est d'une adresse extrême.
Comme il a bien mêlangé les couleurs,
Le blanc, le verd, & le rouge des fleurs.
Petit panier, ah que je t'aime!
Ce que je mets dedans a pour moi plus de prix:
Il embellit & l'œillet & la rose;
Au fruit il donne un goût exquis.
Philis... je voudrois... & je n'ose...
Mais pourrois-je me refuser
Au plaisir flatteur de te dire...

Tu

Tu fauras tout; fouvent je m'amufe à baifer
Ce panier que tu vois, mais ne va pas en rire.
Amintas eft de ce hameau
Le meilleur des bergers, il en eft le plus beau.

Philis.

Je connois ce panier; *Cloé*, je l'ai vu faire.
En travaillant *Amintas* lui parloit,
Et j'entendis ce qu'il difoit.
Mais *Alexis* qui m'a fu plaire,
Eft pour le moins tout auffi beau que lui.
Et fa voix.... je voudrois que tu puffes l'entendre.
Ah, la belle chanfon qu'il chantoit aujourd'hui!
Je vais la répéter, & je veux te l'apprendre.

Cloé.

Mais au panier que difoit *Amintas?*
De le favoir je meurs d'envie.

Philis.

Il lui difoit... tu le fauras
Quand ma chanfon fera finie.

Cloé.

Eft-elle longue?

Philis.

Écoute feulement.
„Je fens un doux plaifir, quand le Soleil couchant
„Vers la colline éclaire mon vifage,
„Mais

„Mais j'en ressens bien davantage,
„Lorsque tu daignes, ma *Philis*,
„M'accorder un tendre souris,
„Quand je vois tes beaux yeux où l'amour étincelle.
„Après la moisson la plus belle,
„Les moissonneurs se retirent joyeux,
„Alors qu'ils emportent chez eux,
„Des présents de *Cérès* la derniere javelle,
„Mais j'éprouve un plaisir bien plus vif que le leur,
„Lorsque le soir pour prix de mon ardeur,
„En retournant dans ma chaumiere,
„J'emporte le doux souvenir
„D'un baiser enchanteur que je viens de cueillir
„Sur la bouche de ma bergere."
C'est la chanson que chantoit *Alexis*.

Cloé.

Elle est charmante; mais, *Philis*,
De grace apprends-moi, je te prie,
Ce qu'*Amintas* disoit à mon panier?

Philis.

Assis près d'un étang, au fond de la prairie,
Ses doigts entrelaçoient l'osier,
Et le berger disoit...

Cloé.

Eh bien, pourquoi te taire?

Philis

Philis pourſuivit en riant,
Et le berger diſoit: „Je veux faire préſent
„De ce panier à *Cloé* ma bergere,
„Dont le ſourire eſt ſi charmant.
„En gardant ſon troupeau ſur la verte fougere,
„Elle m'a ſalué d'un ton ſi gracieux!
„Vers moi d'un air ſi doux elle a tourné les yeux!
„De ce regard touchant la force enchantereſſe
„Fait palpiter mon cœur, le plonge dans l'ivreſſe.
„O vous que j'entrelace, oſiers ne rompez pas;
„Je vous deſtine à l'aimable bergere,
„Bientôt vous pendrez à ſon bras.
„Heureux, ſi vous pouvez lui plaire!
„Heureux, ſi l'on vous voit ſouvent à ſon côté!"
Il dit, & le panier s'acheve.
Et de ſon ouvrage enchanté,
Tout joyeux *Amintas* ſe leve.

Cloé.

Je cours au pied du côteau:
Tous les ſoirs il va conduire
En cet endroit ſon troupeau.
Ma *Philis*, je vais lui dire,
Regarde, cher *Amintas*,
J'ai ton panier à mon bras.

LE FAUNE.

Pour moi plus de beaux jours, plus de félicité ;
S'écrioit un matin, de douleur agité,
Un Faune en se roulant hors de sa grotte obscure.
Je hais l'éclat de la Nature.
Soleil, je ne peux plus supporter ta clarté,
Depuis que j'ai perdu la Nymphe la plus belle,
Qui par une fuite cruelle
S'est soustraite, hélas! à mes feux.
J'en fais serment, jusqu'au moment heureux
Où j'aurai retrouvé l'objet de ma tendresse,
Plongé dans un chagrin profond,
Et n'écoutant que ma tristesse,
Je ne veux plus parer mes cornes ni mon front ;
Je ne veux plus de lierre orner ma chevelure ;
Et les fleurs qui croîtront ici sur la verdure,
Avant que du léger Zéphyr
Elles puissent être baisées,
Avant même d'épanouir,
Sous mes pieds seront écrasées ;
Et ma flûte... & ma cruche aussi seront brisées.
Il dit, & sous ses pieds il foule au même instant,

Les

Les fleurs, la cruche, & l'instrument.
Mais, tandis qu'il se désespere,
Un autre Faune accourt, portant un outre plein;
Il met bas son fardeau; pourquoi cet air chagrin?
Dit-il, je te vois en colere:
Au plus beau jour de l'an, tu pousses des soupirs?
Tu ne dois t'occuper que des plus doux plaisirs.
Vîte, de lierre orne ta tête.
De *Bacchus* avec moi viens célébrer la fête.
Pour moi plus de beaux jours, dit le Faune dolent,
Je l'ai juré, jusqu'au moment
Où j'aurai retrouvé l'objet de ma tendresse;
Plongé dans un chagrin profond,
Et n'écoutant que ma tristesse,
Je ne veux plus parer mes cornes ni mon front.
Instant affreux! Quand par la fuite
A mes feux elle s'arrachoit,
Je voyois la belle interdite
Auprès d'une eau qui l'arrêtoit.
Je vole plein d'espoir, & déjà je me flatte
Avec mes bras nerveux de retenir l'ingrate.
Mais des Tritons, de maudits ravisseurs,
Sortent du sein des flots pour enlever la belle.
O fureur! La Nymphe cruelle

Se rassure, elle rit de mes vives douleurs.
Par le milieu du corps les Tritons la saisissent,
A la nage loin de mes yeux
Ils l'emportent & s'applaudissent.
Ils sonnent de la trompe, ils étonnent ces lieux,
Et les rivages rétentissent.
Je l'ai juré, jusqu'au moment heureux
Où j'aurai retrouvé l'objet de ma tendresse,
Plongé dans un chagrin profond,
Et n'écoutant que ma tristesse,
Je ne veux plus parer mes cornes ni mon front.
Son compagnon lui dit, en se pâmant de rire,
Tu n'es pas sage, ami; comment! par sa rigueur
Une ingrate beauté peut troubler ton bonheur?
L'Amour jamais ne fera mon martyre;
Jamais il n'a pu seulement
Me faire souffrir un instant.
Si je rencontre une cruelle,
Qui me refuse un doux baiser,
D'abord je vais, sans m'amuser
A gémir, à me plaindre d'elle,
En me moquant de cette belle,
Auprès d'une autre folâtrer.
Je fais serment de ne plus m'enivrer
Du nectar divin de la treille,

De

De ne baiser jamais une bouche vermeille,
Si, malgré ses brillants appas,
Quelque Nimphe en ce jour de fête,
Ami, me fixe & m'arrête
Une heure entre ses beaux bras.
Je veux à toutes rendre hommage,
Pour toutes sentir de l'amour,
Et les embrasser tour à tour.
Ne t'afflige pas davantage:
N'es-tu pas encor jeune & frais?
Je te trouve des attraits.
Sur ta face rembrunie,
Faune, la beauté s'allie
A l'air mâle & vigoureux;
Le feu brille dans tes yeux.
Tes cornes fiérement percent ta chevelure,
Qu'a si bien frisé la nature;
Ainsi, du milieu des buissons,
Dans les airs s'élevent deux chênes.
Viens en plaisirs changer tes peines;
Plus de chagrin, ami, courons.
J'apporte avec moi des bourgeons;
Je veux en décorer ta tête.
Dépêchons, déjà tout s'apprête;
J'entends dans le lointain le bruit des instruments.
Laisse-toi couronner; vîte, vîte, il est temps
Baisse-toi donc, le bruit s'avance;

La troupe vient: en diligence
Allons, laisse-toi couronner.
A ce char attelés ces tigres sans colere
Sont glorieux de le traîner;
Regarde leur démarche fiere.
Vois sauter les Faunes joyeux;
Les Nimphes dansent avec eux.
O *Bacchus!* Quels cris d'allégresse!
Te voilà prêt; mais le temps presse!
O Évan, Évohé! Que de moments perdus!
Charge-moi de mon outre; il est plein du doux jus
Qui bannit toujours la tristesse.
Ce jour à *Bachus* est voué;
Courons, courons; ô Évan Évohé?

Nous croyons que ces échantillons donneront au Lecteur le desir de lire tout l'ouvrage.

K.

AU

AU PARTERRE DE DORIS. Chanson imitée de Mr. GLEIM.

De ce jardin séduisante parure,
O jeunes fleurs, trésors de la nature,
Vous arrosant la charmante *Doris*
Sait vous donner une fraîcheur nouvelle;
Un seul regard, un souris de la belle,
Semble animer votre beau coloris.

Quand le matin cette fille charmante,
Du blond Zéphyr trompant la douce attente,
A son amour soudain vient vous ravir;
De votre sort bien loin d'être allarmées,
Brillantes fleurs, vous paroissez charmées
D'orner son sein où vous allez mourir.

Si quelques fois ma *Doris* vous admire,
Roses, Oeillets, ayez soin de lui dire,
Que sa beauté, ses attraits si puissants,
N'ont, comme vous, qu'un éclat peu durable;
Que sa fraîcheur à la vôtre semblable,
S'envolera sur les ailes du temps.

Chanſon imitée de Mr. Lessing.

Hier, mais pourrez-vous le croire?
Penſez quel fut mon effroi.
Je vis, m'amuſant à boire,
La mort s'avancer vers moi.

En levant ſa faux cruelle
Viens, ſerviteur de *Bacchus*,
C'eſt aſſez bu, meurs, dit-elle,
Jamais tu ne boiras plus.

Pourquoi m'ôter à la terre
O' mort! lui-dis-je en pleurant.
Ah! plutôt vuide ce verre,
Goûte ce vin excellent.

De la peſte ſa couſine
Elle porte la ſanté:
Elle boit; ſa triſte mine
Prend un air de volupté.

Je croyois ſauver ma vie,
Déjà j'étois tout joyeux;
Mais ſoudain la mort s'écrie,
Au monde fais tes adieux.

Eh! penſe-tu, me dit-elle,
Que je change de deſſein?
Retient-on ma faux mortelle
Avec un verre de vin?

D'un

D'un ton piteux je la prie
De prolonger mon deſtin,
Montrant que j'avois envie,
De devenir médecin.

Reine des ſcenes tragiques,
Dis-je, hélas! épargne moi:
La moitié de mes pratiques,
J'en jure, ſeront pour toi.

A ce prix là tu peux vivre;
Je veux te laiſſer le jour,
Autant que tu voudras ſuivre
Les Ris, *Bacchus*, & l'Amour.

De plaiſir je crus renaître,
A ce diſcours conſolant:
O mort! je puis me promettre
De vivre éternellement.

Sur le ſein de ma maîtreſſe
Je fis ſerment l'autre jour,
Que je chérirois ſans ceſſe
Les Ris, *Bacchus*, & l'Amour.

Ces deux pieces, une ſemblable que nous avons donnée dans le journal précédent, & d'autres que nous eſpérons donner dans la ſuite, n'ont pas été imprimées en François. Nous trouvons qu'el-

les méritent de voir le jour, tant pour les beautés qu'elles tiennent de leurs Auteurs, que pour celles qu'elles doivent au Traducteur.

Bibliotheque universelle des Romans. Ouvrage périodique, commencé au mois de Juillet 1775, à un volume de neuf feuilles d'impression par mois, format petit in 8vo, à 24 livres de France l'abonnement pour chaque année. A Paris, chez *Lacombe* Libraire, rue *Christine*.

Cet ouvrage agréable & intéressant, dont nous avons déjà donné le prospectus, mérite d'être connu plus particuliérement dans la République des Lettres. C'est un monument glorieux érigé par les Auteurs à l'une des plus belles facultés de notre ame, à l'imagination; car c'est elle qui joue le principal rôle dans les productions en tout genre, dont va être enrichie la collection que nous annonçons. On peut dire que les rédacteurs de la bibliotheque des Romans font au public un présent vraiment digne de sa reconnoissance, en le mettant à

 por-

portée de se procurer à peu de frais une des branches les plus riches de la littérature, branche à laquelle se trouve liée non seulement l'histoire de toutes les passions humaines, mais encore celle des faits & des événements politiques, ainsi que le tableau fidele des mœurs & des usages de tous les pays & de tous les siecles. Si l'on y joint de plus les notes critiques, les remarques curieuses, les anecdotes secrettes que promettent les Auteurs, tant sur les Romans, que sur ceux qui les ont composés & sur les personnages qui en font l'objet, lorsqu'ils ne seront pas purement imaginaires, on sent qu'il ne manquera rien à cet ouvrage pour le rendre instructif & piquant.

Le premier volume est précédé du prospectus, & d'un discours préliminaire. Dans ce dernier, les Auteurs établissent les différentes classes dans lesquelles ils se proposent de ranger tous les Romans, autant pour éviter la confusion dans leur travail, que pour soulager l'attention & la mémoire de leurs lecteurs.

Les

Les classes, bornées à huit, embrassent toutes les especes de Romans.

La premiere comprend les traductions des *anciens Romans grecs & latins*. „On „y verra," disent les Auteurs, „l'ori-„gine & les modeles de la plupart des „genres, qui nous sont à présent connus, „mais non cependant de tous." (On verra ci-après que les François sont inventeurs de quelques-uns). „C'est ainsi „que les anciennes fables miléfiennes, „dont il nous reste si peu de chose, ont „été, en quelque façon, le germe de „nos contes, nouvelles & historiettes; „que les Romans de *Théagene* & *Cariclée*, „les amours de *Daphnis* & de *Cloé* &c. „ont servi de modele à nos Romans d'a-„mour, héroïques & pastoraux; que la „satyre de *Pétrone* a donné l'idée de nos „Romans satyriques; & peut être l'histoi-„re d'*Apulée*, celle de nos Romans co-„miques & bourgeois (*); & que nos Ro-

(*) Quoique les Romains à cet égard ayent été nos modeles, il ne faut pas les regarder comme ori-

gi-

„mans de ſpiritualité ont certainement „pour modele le Roman de *Barlaam* & „*Joſaphat*, attribué à S. *Jean Damaſcene*, & nos Romans politiques, la „Cyropédie de *Xénophon*.„

La ſeconde claſſe eſt compoſée *des Romans de Chevalerie.* „Cette claſſe, „continuent les Auteurs, n'a point de mo„dele dans l'antiquité. Elle eſt due au „génie des François, & tout ce qui a „paru de ce genre chez les autres peuples „de l'Europe, a été poſtérieur aux pre„miers Romans que la France a produits, „& n'en a été, pour ainſi dire, qu'une „imitation (*).„

La

ginaux. Leur génie n'étoit pas celui de l'invention. Si les Grecs n'avoient pas écrit dans le genre romaneſque, les Romains n'auroient peut être jamais eu ni fictions tendres, ni Romans ſatyriques. La fable d'*Apulée* eſt due à *Lucien*, qui, lui-même, la devoit à *Lucius* de Patras.

Note tirée du diſcours préliminaire.

(*) Cette opinion a été conteſtée. Les Eſpagnols & les Anglois ont prétendu avoir été les inventeurs de ce genre; les ſavants des deux nations & ceux de la nôtre eurent entre eux, à cet égard, des

La troisieme embrasse les *Romans historiques*. Ce genre n'a pareillement point de modele dans l'antiquité, si ce n'est encore la Cyropédie de *Xénophon*. La France en revendique aussi l'invention. Les Auteurs font voir dans une note que le *Roman historique* vient de l'usage où étoient certaines provinces de France, & en particulier la Provence, de consigner dans des régistres les hauts faits d'armes des héros, les services qu'ils avoient rendus au Prince, à la patrie. Ces régistres s'appelloient *Romans*; nom, qui, selon les mêmes Auteurs, désignoit autrefois la langue dans laquelle un ouvrage quelconque étoit écrit (*), mais qui a été depuis affecté aux fictions composées en prose ou en vers.

des disputes sérieuses, que le temps a fixées. L'honneur de l'invention nous est restée.

Note tirée du discours prélim.

(*) En Suisse on appelle encore pays Roman, la partie du Canton de Berne où la langue françoise est la langue naturelle.

Note du Journaliste.

La quatrieme eſt réſervée aux *Romans d'amour*, tant françois que traduits des meilleurs Romans étrangers.

La cinquieme, aux *Romans de ſpiritualité*, *de morale*, *& de politique.*

La ſixieme, aux *Romans ſatyriques*, *comiques*, *& bourgeois.*

La ſeptieme, aux *nouvelles hiſtoriques*, *& aux contes.*

La huitieme enfin aux *Romans merveilleux*, c'eſt à dire, aux contes de Fées, aux voyages imaginaires, aux Romans orientaux où il eſt queſtion de génies & d'eſprits élémentaires.

Telle eſt la diſtribution de la bibliotheque des Romans; tel eſt le plan qu'on y ſuit ſcrupuleuſement, & d'après lequel ſes rédacteurs s'engagent à donner des tableaux raccourcis, mais exacts & ſatisfaiſants, de tous les ouvrages compris dans les claſſes que nous venons d'indiquer. Nous oſons dire qu'ils tiennent leur parole; & pour juſtifier notre jugement nous allons parcourir chacune de ces claſſes, dont nous rapporterons des mor-

morceaux avec les notices qui y seront relatives, & qui nous semblent n'être pas ce qu'il y a de moins curieux & de moins intéressant dans cette collection.

Premiere Classe.

(Premier volume de Juillet 1775.)

Romans traduits du grec.

Les affections de divers amans, faites & rassemblées par Parthenius de Nicée, ancien Auteur grec, & mises en françois. 1555.

Note historique qui précede l'extrait de cet ouvrage:

„Ce livre, de 72 pages, est un re„cueil d'historiettes tirées des anciennes „fables miléfiennes, ou écrites du moins „dans le goût de ces fables.„

„Les Miléfiens étoient une colonie de „Grecs établie en Asie, & qui fut subju„guée par les Perses, comme le reste de „l'Ionie. La situation de Milet étoit „agréable, le pays fertile: les habitants „livrés au plaisir & à la mollesse, impri„merent leur caractere à leurs fictions, „qui

„qui eurent pour Auteur *Ariſtide* de Mi-
„let. Cette maniere de rendre le vice
„agréable plus aux Grecs; bientôt ils
„imiterent les Miléſiens, qui parloient
„grec dans le dialecte Jonique (le plus
„propre de tous les dialectes grecs pour
„bien rendre les ſentiments voluptueux;)
„on peut ajouter que ce goût paſſa de la
„Grece chez les Romains. Suivant quel-
„ques Auteurs les fables miléſiennes fu-
„rent tellement eſtimées des Italiens, que
„du temps de *Sylla* elles furent traduites
„par *Siſenna.* Rome corrompue les goû-
„ta même ſi fort, que *Surena*, Géné-
„ral des Parthes, qui défit l'armée Ro-
„maine commandée par *Craſſus*, les
„ayant trouvées dans l'équipage de *Roſ-
„cius*, prit de là occaſion d'inſulter,
„devant le ſénat de Séleucie, à la mol-
„leſſe des Romains, qui, même pendant la
„guerre, ne pouvoient ſe priver de ſem-
„blables divertiſſements. Juſques-là les
„Romains n'avoienr connu de fictions,
„que celles qui regardoient la Religion.

„Les

„Les Sybarites, peuple d'Italie, le „disputerent bientôt aux Grecs; & s'ils „n'imiterent pas dans leurs sybaritiques „la délicatesse ingénieuse des Miléfiens, du „moins ils en adopterent la dissolution.„

„Ceſt à *Cornelius Gallus*, Poëte Ro„main, que *Parthenius* adresse son re„cueil; & c'eſt même pour lui qu'il pa„roît l'avoir composé. Il le lui offre „pour y puiser le fonds de quelques poé„fies, comme on propose à un peintre „le sujet de tel ou tel tableau. Ce ne „sont gueres que des esquisses; mais „presque toutes seroient susceptibles „d'heureux détails.

„Le premier morceau qui se présente „eſt l'histoire de *Lyrcus*, fils de *Phoro„née*. Ce jeune homme eſt envoyé par „*Inachus* à la recherche d'*Io* sa fille, que „des brigands avoient enlevée. *Lyrcus* „voyage beaucoup & ne découvre rien: „dégoûté de ce mauvais succès, & sûr „d'être, à son retour, mal accueilli par „*Inachus*, il s'arrête à Caune, ville où „regnoit *Ebialus*. On lui avoit prédit „qu'il

„temple de Délos, tandis que les Na-
„xiens assiégeoient leur ville. Ceux-ci
„avoient construit tout auprès de cette
„place un fort qui incommodoit beau-
„coup ses habitants. Le salut de Naxa
„dépendoit ou de la prise ou de la de-
„struction de ce fort. D'autre part les
„Miléfiens ne devoient leur supériorité
„qu'au secours, que *Diognetus*, Capi-
„taine des Erithréens, leur avoit amené
„à ses propres dépens. *Diognetus* ne
„put résister aux charmes de la vierge
„dévote; mais elle rejetoit son hom-
„mage. Il insista, & elle promit enfin
„de l'écouter, pourvu que par serment
„il s'engageât à faire tout ce qu'elle exi-
„geroit de lui. *Diognetus* le promit
„sans prévoir jusqu'où l'engageroit cette
„promesse. Il s'emporta violemment
„contre *Policrite*, lorsqu'elle lui parla
„de livrer aux Naxiens le fort qui les te-
„noit sous le joug: il en arriva ce qui est
„arrivé tant de fois; l'amour triompha
„de l'honneur. Il détermina le Capitai-
„ne Erithréen à trahir ceux, qu'il avoit

„jus-

„jusqu'alors si utilement servis. *Poli-*
„*crite* instruisit deux de ses freres, qui
„étoient dans la ville, de ce qu'ils de-
„voient faire pour mettre à profit cette
„trahison. Le fort est attaqué & pris;
„mais dans la confusion que produit cet-
„te attaque, *Diognetus* est tué par mégar-
„de. Le sort de *Policrite* ne fut guere
„plus heureux; sa mort fut beaucoup
„plus singuliere. Les Naxiens, en re-
„connoissance de ce qu'elle avoit fait
„pour eux, l'environnerent si étroite-
„ment, la chargerent de tant de couron-
„nes, de tant de guirlandes de fleurs, &
„d'autres ornements, qu'elle mourut ac-
„cablée sous leur poids, ou étouffée dans
„la foule. Le même bûcher servit pour
„elle & pour l'amant qu'elle avoit séduit.„

Seconde Classe.

Romans de Chevalerie.

Le Roman de Merlin.

Les bornes de notre journal nous forcent malgré nous d'abréger l'abrégé même que la bibliotheque des Romans don-

ne

ne de cet ouvrage, le premier Roman de chevalerie qui exifte.

Merlin devoit la naiffance à la fille d'un riche Breton, laquelle l'avoit conçu en fommeillant, par le commerce qu'elle eut alors avec le diable, qui avoit pris la forme humaine pour la féduire. A peine fut-il au monde, qu'il eut le don de la parole, & s'annonça pour le plus grand magicien de la terre. Il devinoit les chofés les plus fecretes, & lifoit dans l'avenir. Il commença par fauver fa mere du fuplice qui l'attendoit, felon les loix, pour avoir donné le jour à un enfant fans être mariée. Il prouva au magiftrat qui avoit condamné cette malheureufe, que fa mere n'étoit pas plus coupable que la fienne, & le convainquit en pleine audience qu'il étoit fils d'un Prieur; vérité qui défarma la rigueur du juge confus & interdit. *Merlin*, devenu grand, étonna par fes prodiges les cours des Rois *Vertiger* & *Uter*. Il fit entre autres obtenir à ce dernier les faveurs de la femme d'un de fes vaffaux

faux en lui faisant prendre la ressemblance parfaite de son mari. Il périt enfin par un charme qu'il avoit appris lui-même à son amie *Viviane*, qui l'essaya sur lui, & dont il fut la victime.

A la suite de la vie de *Merlin*, les Auteurs de la bibliotheque des Romans rapportent quelques-unes des prophéties attribuées à ce célebre enchanteur, en faisant voir qu'elles ne sont point de lui, & ne méritent aucune croyance. Quant à la personne de *Merlin* lui-même nous allons transcrire la note qui le concerne.

„Presque tous les Auteurs Anglois ont „écrit, qu'il existoit vers l'an 480 un „personnage célebre dans la Grande-Bre„tagne, nommé *Ambroise Merlin*, en„gendré, disent-ils, d'un incube, qui „avoit eu commerce avec la fille d'un „Roi, religieuse à Caër-merlin. On „prétend qu'il étudia sous *Théléfinus*, „& qu'il devint un des plus grands phi„losophes & mathématiciens de son „temps; qu'il eut le don de prophétie & „celui de magie; qu'il transporta par sa „scien-

„ſcience ſecrete des pierres énormes „d'Irlande en Angleterre, &c. Nous ne „perdrons point de temps à réfuter des „prodiges auxquels perſonne ne croit plus „aujourd'hui ; mais nous nous arrêterons „à la tradition qui fait étudier *Merlin* „ſous *Théléſinus*. Ce dernier perſonna- „ge eſt, ſelon Mr. *Huet*, plus moderne „de près de deux ſiecles, que ne s'ima- „ginent ceux qui le font écrire, de mê- „me que *Melkin*, autre Romancier An- „glois, vers l'an 550. *Merlin* n'a donc „point étudié ſous *Théléſinus*. Il faut „mettre cette tradition au nombre des „autres contes qu'on a débités ſur ce pré- „tendu magicien. Quant à ce qu'ajou- „tent les hiſtoriens, que *Merlin* fut en „faveur auprès de quatre Rois, ſavoir les „trois freres, *Vertiger*, *Pendragon*, *Uter*, „& *Arthur* ou *Arthus* fils d'*Uter*, c'eſt „en effet ce qui réſulteroit des faits con- „tenus dans les trois livres de *Merlin*, „ſi l'on pouvoit ajouter le moindre de- „gré de croyance à ces trois livres, dont „il n'y a guere que le troiſieme qui ſoit

„con-

„connu, nous ne disons pas du commun des „Lecteurs, mais même de bien des érudits.„

Nous ne nous arrêterons pas d'avantage sur le premier tome de la Bibliotheque des Romans. Nous finirons cet extrait par quelques réflexions que nous dicte le desir de voir cette belle entreprise exécutée de la maniere la plus parfaite.

Le style nous semble quelquefois négligé, & quelquefois recherché. Par exemple, on lit dans le prospectus, page 8, „la reconnoissance, ici, marqueroit un sentiment bien foible, si „elle trouvoit une expression.„ Qu'est-ce que *la reconnoissance qui marque un sentiment?* La reconnoissance, quand elle est vive, met tout en œuvre pour se produire au grand jour; si elle ne trouve pas des expressions qui répondent à son étendue, elle se sert des expressions qu'elle trouve. Il auroit été plus simple de dire, *notre reconnoissance est au dessus de toute expression.*

Nous trouvons aussi quelques noms propres écrits peu correctement. En

voici quelques exemples tirés de *Parthenius*. Nous nous attachons particuliérement à cet Auteur, parce que nous en avons sous les yeux l'édition de Paris, en grec & en latin, sous le titre de *Historiæ Poeticæ scriptores antiqui*, chez *Muguet* 1675. Les pages que nous cotons, sont celles de cette édition.

Bibliotheque des Romans.	Texte de *Parthenius*.
Pag. 17, & ci-dessus p. 234 *le temple d'Ydimée*	Pag. 345, mot à mot *le temple de Didymée*, c'est à dire, d'*Apollon* de Didyme. Voyez *Conon*, Narration XXXIII. à la fin.
Pag. 28. *Staphile*	P. 345. *Staphyle.*
P. 29. *Polimela* -	P. 347. *Polymela.*
- l'île Méléguline - - -	- l'île Méligunide.
P. 30. *Eripe* -	P. 348. *Euippe.*
- *Euriale* -	- *Euryale.*

Pag.

Pag. 31. *Leucipe* -	Pag. 351. *Leucippe.*
P. 33. *Leucophrira*	P. 353. *Leucophryé.*
- *Phéfiens* -	- *Phériens.*
- *Drias* -	- P. 354. *Dryas.*
P. 38. *Policrite* -	P. 361. *Polycrite.*
P. 41. *Cachus* -	- P. 368. *Calchus.*
- *Harpalice* -	P. 369. *Harpalyce.*
- *Anteüs* -	P. 371. *Antheus.*
- *Clobea* -	- *Cleobea.*
P. 43. *Métime* -	P. 383. *Methymne.*
P. 44. *Acrotanis*	P. 387. *Acrotatus.*
- *Pyrus* -	- *Pyrrhus.*
- *Hipparimus*	- *Hipparinus.*
- *Paylus* -	P. 388. *Phayllus.*
- *Trambellus*	P. 390. *Trambelus.*
- *Clitie* -	- P. 392. *Clité.*
- *Cyricus* -	- *Cyzicus.*
- *Daphis* -	- *Daphnis.*
P. 45. *Britannus*	P. 394. *Bretannus.*
- *Antippe* -	P. 396. *Anthippé.*
P. 46. *Corytus* -	P. 398. *Corythus.*
P. 47. *Artéfus* -	P. 399. *Apterus.*
- *Lycartus* -	- *Lycaftus.*

Nous favons bien que prefque toutes les remarques que nous venons de faire,

ſont de peu d'importance, & qu'elles ſe réduiſent, pour la plupart, à de légeres fautes d'impreſſion. Il ſe peut même que ces fautes ſe trouvent dans les textes François où puiſent les Auteurs de cette Bibliotheque. Mais, nous le répétons, nous ſouhaitons qu'elle ſoit exécutée de la maniere la plus parfaite; & il nous ſemble que, dans un livre deſtiné à être lu de tout le monde, il faut être fort exact à bien orthographier les noms propres: quelques fautes de cette eſpece peuvent plutôt ſe pardonner dans un ouvrage fait uniquement pour les ſavants, qui ſont en état de les corriger.

Il eſt vrai que les Auteurs de la Bibliotheque ſe ſont bornés à promettre l'analyſe des traductions des Romans compoſés en Grec, en Latin &c., & ne ſe ſont point engagés à comparer les traductions avec les originaux. Nous oſons cependant croire que le Public leur auroit une double obligation s'ils ſe donnoient cette peine. Pour faire voir qu'elle ne ſeroit pas tout à fait inutile, nous

nous rapporterons quelques fautes qui se sont glissées dans les traductions analysées dans cet ouvrage. Nous ne tirerons nos exemples que de *Parthenius*; & nous ne suivrons d'autre ordre que celui dans lequel les passages, que nous trouvons mal traduits, se sont présentés à nous.

Dans l'histoire d'*Erippe*, selon le Traducteur, „elle se plaignit en particu„lier à son époux, de ce qu'il ne s'étoit „muni que d'une si foible somme, & qui „auroit pu ne pas suffire si le Celte eût été „plus intéressé. Elle ajouta que cette „générosité pourroit bien n'être que fein„te, & qu'en ce cas son avarice *lui* coû„teroit la vie, de même qu'elle *lui* ôte„roit tout espoir de liberté.„ Le texte dit seulement; „*Erippe* réprimanda fort „son époux, dans l'idée qu'il n'avoit pas „autant d'argent qu'il en avoit promis „au barbare, disant que *Xanthus* risquoit „beaucoup s'il ne pouvoit pas tenir sa „promesse.„

Un peu plus bas; „*Xanthus* lui avoua „qu'il portoit sur lui le double de cette

„somme.„ Le texte „*Xanthus* répon-
„dit qu'il avoit encore mille écus d'or ca-
„chés dans les chaussures de ses esclaves.„

Dans le texte du rédacteur nous avons souligné deux *lui*, dont le premier se rapporte à *Xanthus*, & le second à *Erippe*.

Cleobea engagea par *subterfuge Antheus* à descendre dans un puits. Il nous semble qu'il falloit dire par *ruse*, puisque *Cleobea* cacha dans le fond du puits une perdrix privée, & pria *Antheus* de descendre dans le puits pour en retirer cet oiseau.

Phayllus enleve du temple de *Minerve* la *chaîne* d'*Eriphyle*; c'étoit son *collier*.

De *Celtine* & d'*Hercule* naquit „un „fils qui *certainement*, dit *Parthenius*, a „donné son nom aux Celtes.„ Le mot *certainement* se trouve dans la traduction Latine, *a quo sane postea Celtæ sunt appellati*. Le Grec dit simplement, *duquel les Celtes tirerent leur nom*.

Dans l'Histoire de *Polycrite* (Bibl. des Rom. p. 38, & ci-dessus p. 236.) „tan-
„dis

„dis que les *Naxiens* assiégeoient leur „ville.„ Le texte dit les *Milésiens.*

On pourroit aussi faire quelques légeres additions aux belles remarques qu'on lit dans la Bibliotheque sur les anciens Auteurs. Par exemple on pourroit ajouter que l'histoire d'*Oenone* se trouve aussi dans *Conon*, Narration XXIII; & dans la Bibliotheque d'*Apollodore* L. III. C. 11. §. 5. Celle de *Pallene* est dans *Conon*, Narration X. *Conon* dit que *Pallene* étoit fille d'*Œthon*. Celle de *Byblis* est dans *Conon*, Narration II, & dans les Métamorphoses d'*Antoninus Liberalis*, C. 30. &c.

Nous ne prétendons pas par ces remarques rabaisser le mérite de cette collection; notre but est seulement d'indiquer quelques moyens de la rendre plus parfaite. Nous ne parlons gueres des livres qui, à notre avis, ne méritent pas l'attention du Public; & les ouvrages que nous examinons avec le plus de soin, ne sont pas ceux que nous estimons le moins.

GUILLAUME DE NASSAU, OU LA FONDATION DES PROVINCES UNIES; par Mr. BITAUBÉ de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin. Nouvelle édition considérablement augmentée & corrigée. A Paris, chez *Prault* Imprimeur du Roi, Quai de Gevres. 1775.

Quand l'ouvrage, dont nous annonçons la seconde édition, parut pour la premiere fois, nous analysâmes le plan que l'Auteur avoit suivi, & nous donnâmes plusieurs échantillons de la maniere dont il l'avoit rempli (*). Nous devons à présent en faire connoître la nouvelle édition. On sent bien que nous ne pouvons pas entrer dans le détail de tou-

(*) Voyez le Volume VIII. de ce Journal, p. 274 & suivantes; le Volume IX. pag. 73 & suivantes; & le Volume X. pag. 3 & suivantes.

toutes les corrections que la délicatesse de Mr. *Bitaubé* lui a suggérées. Il ne nous reste donc qu'à exposer quelques uns des principaux changements qui rendent cette édition préférable à la premiere.

D'abord on trouve une préface en forme de dialogue. Les interlocuteurs en sont l'Auteur & un Journaliste. Celui-ci voudroit savoir dans quelle classe doit être placé cet ouvrage; & il tâche de faire avouer à l'Auteur que son but a été de faire un poëme en prose. L'Auteur s'en défend; il assure qu'il ne s'est rien proposé, & qu'il a laissé suivre à son esprit telle pente qu'il lui plaisoit. Le Journaliste trouve quelque contradiction dans les termes, *Poëme en prose:* on s'est servi de la prose dans quelques comedies, mais l'épopée demande un style plus élevé: on ne sait pas ce que c'est que la prose poétique: on pourra bien en venir à dépouiller la tragédie de l'ornement des vers: il est vrai qu'une bonne prose est préférable à une mauvaise versification, & qu'on lit avec plaisir les

tragédies de *Sophocle* traduites par *Brumoy*: cependant l'idée d'une tragédie sans vers est choquante: celle d'un poëme en prose l'est moins; mais les anciens n'en ont point faits; les poëmes de cette espece sont faciles à faire, & ils peuvent dégouter de l'Histoire. Voilà les pensées du Journaliste. Voici les réponses de l'Auteur. La contradiction disparoît si l'on prend le mot *poëme* dans un sens général, pour le récit d'une action grande, intéressante &c., récit qui peut être fait en prose aussi bien qu'en vers: l'orateur peut être sublime, & la prose peut produire les plus grands effets: la prose poétique est celle qui, étant aussi noble que l'oratoire, est quelquefois plus hardie; qui présente des inversions plus fréquentes & plus audacieuses, des épithetes plus nombreuses & plus pittoresques: elle a moins besoin de cacher l'art que la prose oratoire; cependant elle est moins ornée que la poésie: les mauvais drames sont blâmables, mais le genre de la tragédie bourgeoise n'est

n'eſt pas à réjeter; il eſt permis de s'écarter des routes tracées par les anciens; nous ne ſommes pas dans les mêmes circonſtances, & nous n'avons pas la même langue: *Platon* prend quelquefois le ton élevé de la poéſie: la proſe poétique peut ſuppléer aux vers blancs qui nous manquent: on voit que l'imagination a beaucoup de part dans les poëmes en proſe, & l'on cherche l'exacte vérité dans l'hiſtoire; enfin la proſe harmonieuſe n'eſt pas auſſi facile qu'on penſe; on devroit même dire qu'elle eſt plus difficile que la verſification, ſi l'on en croyoit *Cicéron*, à qui, dit l'Auteur, „on „pourroit pardonner, s'il exageroit les „difficultés de ſon art.„ Mr. *Bitaubé* a, ſans doute pris ici le contre-pied; il ſait bien que *Cicéron* a trop aimé la poéſie pour vouloir rabaiſſer le mérite des poëtes: même avancé en âge, il a eu ſoin de citer dans ſes traités philoſophiques autant de ſes vers qu'il a pu.

Dans la préface dont nous parlons, on lit le passage suivant. „On n'apperçoit „point de monotonie dans la versifica„tion de nos grands Poëtes: qui peut se „lasser de lire *Racine*, *Corneille*, *La* „*Fontaine*, *Boileau* &c..... Vous trou„verez ceci paradoxe; mais la chûte des „vers hexametres Grecs & Latins n'est, „peut être, guere moins monotone que „celle de nos vers héroïques: ceux-ci, „indépendamment de deux finales diffé„rentes, & qui alternent tour à tour, „offrent à chaque instant d'autres rimes „& d'autres nombres, tandis que les pre„miers se terminent tous (les exceptions „sont rares) par un dactyle & un spon„dée."

Qu'il nous soit permis de hazarder quelques réflexions sur ces mots. Nous sommes du nombre de ceux qui ne se lassent pas de lire les bons poëtes François; lorsque nous donnons toute notre attention aux choses, nous trouvons aussi que „la richesse des tableaux, des sentiments, „& du style, fait disparoître la monoto„nie;

„nie ; „ mais nous la sentons, même dans les meilleurs Poëtes, lorsque nous ne consultons que l'oreille : &, à notre avis, cette monotonie consiste beaucoup plus dans l'uniformité des hémistiches, que dans celle des chûtes. Nous avouons cependant que les deux finales différentes qui alternent tour à tour, bien loin de nous offrir toujours une diversité agréable, nous semblent à la longue fatigantes par leur régularité. Mais ce qui nous semble le plus monotone, c'est que toujours l'hémistiche des vers Alexandrins finit, immédiatement ou médiatement, à la sixieme syllabe ;

Ayez pour la caden - ce une oreille févere ;
Que toujours dans vos vers -, le sens coupant les mots,
Suspende l'hémisti - che, & marqûe le repos.

Pour ne parler que de la chûte, il nous semble que les Latins en ont deux aussi bien que nous ; car la derniere syllabe d'un vers hexametre peut être longue ou breve, ce qui nous paroît répondre assez bien à nos chûtes masculine & feminine.

De plus, nous trouvons que les différentes combinaiſons des mots qui forment le dactyle & le ſpondée, par lesquels ſe terminent les vers latins, produiſent des ſons, des chûtes fort différentes. A nos oreilles, les terminaiſons des vers ſuivants ne ſe reſſemblent point.

At Regina gravi jamdudum *ſaucia cura.*
Arma virumque cano, Trojæ qui *primus*
ab oris
Italiam fato profugus, la*vinaque venit.*
Interea medium Æneas *claſſe tenebat.*
Qualis ab inceſſu proceſſerit, *& ſibi conſtet.*
Parturient montes, naſcetur *ridiculus mus.*
Nec reditum Diomedis ab interitu *Meleagri.*

Voilà, ſi nos oreilles ne nous trompent point, ſept chûtes différentes, quoiqu'elles ſoient toutes compoſées d'un dactyle & d'un ſpondée, & que toutes les dernieres ſyllabes ſoient longues. Que ſeroit-ce ſi nous conſidérions les vers entiers? Quelle diverſité d'harmonie entre ces deux vers

Que-

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

&

Olli inter sese magna vi brachia tollunt.

Convenons-en de bonne foi; la langue Grecque étoit plus harmonieuse que la Latine; celle-ci l'étoit plus que ne l'est l'Italienne; & l'Italienne l'est plus que la Françoise. Qu'en résulte-t-il? Que *Racine*, *Corneille*, *Boileau* &c. sont d'autant plus admirables qu'ils ont trouvé de plus grands obstacles dans leur langue. Voilà les réflexions que nous avons cru devoir soumettre au jugement du Public, & à celui du savant Auteur de *Guillaume*. Revenons; & apprenons de lui même les changements qu'il a faits dans cette seconde édition.

„En conservant l'ancien plan, je puis „dire qu'à plusieurs égards j'ai comme „refondu l'ouvrage. Enhardi par les en„couragemens que j'ai reçus, éclairé par „de bons avis, & par une étude plus ap-

„pro-

„profondie de l'Histoire, j'ai vu que je „pouvois faire entrer dans mon sujet de „nouveaux matériaux, très-propres à „l'embellir, & que la crainte d'être trop „long ne m'avoit pas d'abord permis d'y „rassembler. Il n'y a pas un seul chant „où je n'aie fait des additions considéra„bles: je me borne ici à indiquer le 3e, „le 9e, & le 10e, auxquels j'ai le plus „ajouté. J'ai placé au 3e un long mor„ceau, qui contient les exploits des an„ciens Comtes de la Hollande, & des „ancêtres de Nassau, & qui lie mieux „tout cet épisode à mon sujet; au 9e „l'attentat de *Jaureguy*, l'épisode d'*Il„sonte* & de son frere, dont l'Histoire „m'a donné des indices, plusieurs dé„tails du siege de Leide, & une descrip„tion plus exacte de l'ouverture des di„gues; au 10 de nouvelles circonstances „du combat naval, & de nouveaux ta„bleaux représentés dans la voile, qui „montre l'avenir au héros....

„Non seulement j'ai tiré de nouveaux „matériaux de l'Histoire: mais j'ai enco-

„re

„re mis à profit tous les embelliſſements „que me préſentoit l'imagination ; & je „crois ſur-tout avoir réuſſi à jeter plus „d'action dans l'ouvrage. Comme il „n'y a rien de ſi abſurde qu'on ne ſou-„tienne, on a écrit de nos jours qu'un „auteur ne devoit point améliorer ſes „productions, parce que l'impreſſion qu'el-„les devoient produire, étoit faite, & „que le lecteur regarderoit comme au-„tant de pieges les nouveaux efforts que „l'auteur met en œuvre pour lui plaire. „Cette opinion, démentie par l'expé-„rience, n'a pas beſoin d'être réfutée. „En vérité, *Boileau* étoit malhabile de „permettre à ſon commentateur de mettre „dans les notes la premiere leçon des „endroits qu'il avoit retouchés, & l'on „voit que depuis ce temps perſonne n'a „voulu lire ſes ouvrages : il eſt cepen-„dant probable que ſon nom vivra au-„tant que celui de ces nouveaux Cri-„tiques.

„Une partie conſidérable de mes cor-„rections regarde le ſtyle, qui, en beau-„coup

„coup d'endroits, étoit trop coupé; je „reconnois aussi que plusieurs de mes „inversions n'étoient point assez naturel„les. Comme je m'essayois dans un „genre, qui étoit nouveau pour moi, „& où je devois rencontrer de grandes „difficultés, n'étant d'ailleurs à por„tée, ni de consulter la nation que j'a„vois principalement en vue de satisfai„re, ni en général de recevoir un grand „nombre d'avis, je me suis vu obligé, „comme malgré moi, de sonder d'abord „le goût du public. Un grand Maître, „qui, tandis qu'il gouverne par lui-mê„me, trouve encore le loisir de culti„ver les Lettres, & même de guider „ceux qui les cultivent, n'a pas dé„daigné de s'occuper de mes travaux, „de souhaiter que je préparasse une nou„velle édition de cet ouvrage, & de me „donner plusieurs conseils relatifs à cette „entreprise, & que j'ai suivis: je dois „cet aveu au respect & à la reconnois„sance. Puisqu'il a jugé l'ouvrage di„gne d'une seconde édition, le desir de „le

„le satisfaire m'auroit fait supporter des „travaux encore plus pénibles (*).

Parmi les corrections qu'il a faites à son ouvrage, Mr. *Bitaubé* met celles qui regardent le style. Effectivement il l'a soigneusement retouché par-tout. Cet ouvrage étoit bien écrit d'abord; à présent il l'est infiniment mieux. Nous ne sommes pas seuls de ce sentiment; c'est aussi celui de quelques excellents juges qui ont comparé les deux éditions.

Pour donner un échantillon des additions que Mr. *Bitaubé* a faites à son ouvrage, nous choisissons l'épisode d'*Ilsonte*.

(*) La plupart des réflexions qui composent cette préface, sont extraites d'une lettre que j'avois écrite à Monsieur d'*Alembert*. Cet illustre Académicien permettra que je m'honore de son amitié. C'est devant des Philosophes tels que lui, que je cite le Fanatisme & l'oppression. Le tribunal où jadis l'on jugeoit les Rois après leur mort, n'est pas détruit; il subsiste; c'est le tribunal bien plus redoutable de l'Histoire & de la Philosophie: là, au lieu d'un petit nombre de Juges, ils comparoissent devant les Sages de toutes les nations.

Note de l'AUTEUR.

sonte. Durant le siege de Leide les Hollandois font une sortie ; ils sont repoussés. „Les femmes, les vieillards, & les en-„fants, qui, du faîte des maisons, con-„sideroient ce combat, poussent des „cris de douleur. Parmi elles, la cou-„rageuse *Ilsonte* avoit souvent nourri ses „yeux du spectacle de la guerre. En ce „moment elle appelle ses Compagnes ; „ses mains sont armées du fer étincelant. „Arrêtez, dit-elle ; & que vos cris ne „frappent point l'oreille des combattants : „est-ce vous dont les regards ont vu la „valeur de *Nassau*, & descendez-vous „de ces femmes intrépides, compagnes „illustres de la gloire du Batave ? Ah ! „si elles avoient versé des pleurs, leurs „époux eussent-ils montré tant de cou-„rage ? Est-ce là l'exemple que nous a „donné dans Harlem la fiere *Hasselar*, „leur digne émule, elle dont le nom, „célébré même par nos ennemis, a péné-„tré dans cette enceinte, & dont le ciel „a permis que la tête fût lancée dans nos „murs, pour nous exciter à la vaillance ?

„Qu'el-

„Qu'elles renaissent en nous : la Patrie ne „nous ordonne point de garder ces demeures: courrons où elle combat; là „nous trouverons avec elle & des époux „& des freres: mais non : sourdes à la „voix de la Patrie, faites retentir de „vos cris ces maisons désertes. Et vous, „héroïnes, dont nous foulons les cendres, & que nous déshonorons par nos „larmes, sortez, sortez de vos tombeaux; allez combattre à notre place „avec nos guerriers, & venez ensuite „plonger dans notre lâche cœur votre „glaive fumant du sang Espagnol! Elle „dit dans un noble transport; & l'on „croit voir en elle l'une de ces héroïnes, „sortant du tombeau. Soudain, enflammées par les accents de cette voix, elles „courent s'armer; l'une prend un glaive; „l'autre arbore un étendart où, dans un „tissu d'or & de soie, sa main traça ces „paroles. La Patrie, Leide & *Nassau;* d'autres plus intrépides saisissent „l'arme bruyante qui lance avec des feux „le trépas.„ *Ilsonte* & ses compagnes

se

se précipitent dans le fort de la mêlée; les Bataves reprennent courage, & résistent aux ennemis.

C'est avec beaucoup de regret que nous passons sous silence le morceau ajouté au troisieme chant, & contenant les exploits des anciens Comtes de la Hollande, & des ancêtres de *Guillaume*. Mais un extrait ne peut pas tout renfermer.

L.

COM-

COMMENTAIRE SUR LA HENRIADE, par feu Mr. de la BEAUMELLE, revu & corrigé par Mr. F***, avec cette Épigraphe: *Tu quid ego & mecum populus desideret audi. Horat.* A Berlin, & se trouve à Paris, chez de JAY, Libraire, rue St. Jacques, au Grand Corneille 1775. Deux Vol. in 8vo de trois à quatre cents pages chacun.

Monsieur de *Voltaire* est comme tous les grands hommes; il est difficile d'être impartial à son égard: le public est partagé en deux factions; dont l'une admire tout en lui, & veut tout faire admirer; tandis que l'autre déprime tout, & veut tout critiquer. Il est à la vérité, un troisieme parti, moins nombreux, mais plus raisonnable. Il admire les talents de Mr. de *Voltaire*, & ne se dissimule pas ses fautes. Mais les hommes ne connoissent guere ce milieu.

lieu. A leurs yeux, celui qui critique un Auteur en quelque chose, réprouve tout; & celui qui en loue quelque chose, approuve tout. Ce dernier parti est donc regardé comme ennemi de Mr. de *Voltaire* par ses partisans, & comme son partisan par ses adversaires; en sorte qu'on peut s'en tenir aux deux factions dont nous avons parlé: de part & d'autre c'est enthousiasme, zele brûlant & tyrannique. Le sage, en de pareilles circonstances, écoute tout, pese tout, & juge pour lui seul, se tenant toujours dans le silence & hors de la lice où l'on combat.

C'est à ce sage que nous offrons l'esquisse de ce commentaire, comme une piece qui appartient au procès. Nous ne voulons point prévenir le jugement qu'il en portera: nous nous permettrons encore moins de chercher à y influer; en un mot nous ne faisons que l'office de rapporteurs dans cette cause si intéressante, & dans laquelle il s'agit de décider si la plus nombreuse partie de ceux qui

sa-

favent lire en Europe, doivent rougir ou fe glorifier d'avoir admiré la Henriade.

Mr. *Fréron*, dans le N°. 15 pour l'année 1775, Lettre XIII, fait l'hiftoire de ce commentaire & de la part qu'il y a eue. Quoique l'Année Littéraire foit très-connue, nous copierons cette histoire qui nous paroît intéreffante.

„Le lendemain de la mort de Mr. *de* „*la Beaumelle*, arrivée à Paris le 17 No„vembre 1773, un de fes amis m'appor„ta le manufcrit de ce *Commentaire*, & „me dit qu'en me le remettant, il rem„pliffoit une des dernieres volontés de „l'Auteur, qui avoit recommandé qu'on „ne fît point imprimer fon ouvrage que „je ne l'euffe revu. Trois ou quatre „mois auparavant, Mr. *de la Beaumelle*, „un jour que nous dînions enfemble chez „Mr. *de la Condamine*, m'avoit engagé „lui-même à jeter les yeux fur fon *Com*„*mentaire*, lorfqu'il l'auroit achevé. Il „devoit me l'envoyer, & fon intention „étoit que j'y fiffe tous les retranche„ments & toutes les additions que je ju-

 „ge-

„gerois nécessaires. Sensible à cette con„fiance de sa part, j'ai tâché d'y répon„dre & de la justifier. J'ai lu le *Com„mentaire* avec attention; j'ai supprimé „quelques endroits, abrégé quelques lon„gueurs, ajouté quelques remarques, dé„veloppé quelques idées. Mon travail „fini, j'ai rendu le manuscrit à la per„sonne de qui je le tenois. J'ignore les „raisons qui en ont retardé l'impression; „je ne m'en suis mêlé en aucune sorte, „& j'ai été surpris autant que fâché qu'on „ait mis au frontispice, *revu & corrigé* „*par Mr. F****, & plus encore qu'on „ait chargé ce frontispice d'une gravure, „très-bien faite à la vérité, mais dont „je n'aime ni n'approuve la plaisanterie. „On y voit le médaillon de Mr. *de Vol„taire* enfermé dans un ovale formé par „une guirlande de lauriers, & de chaque „côté, plus bas, comme de raison, le „médaillon de Mr. *de la Beaumelle* & le „mien, accompagnés de deux génies, „dont l'un déchire des feuillets de la „*Henriade*, & l'autre arrache quelques „brar-

„branches de la couronne poétique de „Mr. *de Voltaire.* J'ai témoigné mon „juste mécontentement au Sieur le *Jay* „mon Libraire, & sur cette gravure & „sur le *revu & corrigé.* Les corrections „que j'ai faites au *Commentaire* me pa- „roissent si peu de chose qu'il ne me se- „roit jamais tombé dans l'esprit d'y at- „tacher la plus légere prétention. „

L'ouvrage que l'on donne au public sur ce poëme célebre, contient, outre le commentaire, plusieurs autres pieces déjà connues, & que par conséquent, nous ne ferons qu'indiquer. Ce sont 1°. Essai sur la poésie épique par Mr. de *Voltaire,* 2°. Parallele du *Lutrin* & de la *Henriade,* ou lettres sur ces deux poëmes, par *M****. 3°. Extrait de l'éloge historique & critique d'*Homere* par *Pope,* ou réfutation du second chapitre de l'*Essai sur la poésie épique* concernant *Homere.* 4°. Extrait d'un discours sur l'*Énéide* par l'Abbé *Desfontaines,* ou réfutation du troisieme chapitre *de l'Essai sur la poésie épique* concernant *Virgile.*

5°. Jugements de différents auteurs sur la *Henriade.* 6°. Histoire abrégée des événements sur lesquels est fondée la fable du poëme de la *Henriade*, par Mr. de *Voltaire.* 7°. Idée de la *Henriade*, encore par Mr. de *Voltaire.*

Après un court avertissement, le premier Volume offre au Lecteur un précis de la vie de Mr. de la *Beaumelle;* & ensuite le commentaire; nous allons mettre sous les yeux du Lecteur ce que Mr. de la *Beaumelle* dit sur les arguments de chaque chant.

Chant I.

„Argument. Ces sommaires, à la tête „de chaque Chant, ôtent au lecteur un „des plus grands plaisirs de l'esprit, le „plaisir de la surprise. Ils ressemblent à „ces prologues mal-adroits, où l'un des „Acteurs venoit exposer en détail toute „l'intrigue de la piece. C'est rassasier „ses convives avant de les faire mettre à „table. M. *de Voltaire* fournit des ar„mes contre lui-même, en donnant ces „sommaires. En effet, on n'a qu'à les

„raſ-

„rassembler tous, on verra que ce Poëme „est un tissu des pieces mal assorties, „qu'on peut, sans inconvénient, chan„ger, transposer, supprimer....

„En général l'exposition de ce poëme „a plusieurs défauts; le premier, d'être „foiblement écrite: le ton en est trop an„tithétique: un frontispice ainsi découpé, „fait craindre que l'édifice ne soit un co„lifichet: les *Et* y sont trop prodigués.

„Le second défaut est d'être enflée: „il falloit un début plus modeste. *Ho„mere* & *Virgile* ne nous annoncent d'a„bord que des hommes, mais bientôt „nous offrent des demi-Dieux. Vous „chantez un *Héros*, & ce *Héros* ne fait „presque rien de grand. Il passe com„me un avanturier en Angleterre, au „risque de perdre son armée; s'exta„sie aux propos insensés d'un vieillard; „en tient lui-même de singuliers à *Eli„sabeth*; obtient de cette Princesse mil„le soldats au lieu d'une armée, com„me le portoit sa commission; est chassé „des fauxbourgs de Paris qu'il attaque;

„est transporté en songe dans l'Enfer, „dans le Paradis, dans le Palais des de„stins, où les objets les plus intéressants „pour lui n'excitent pas même sa curiosi„té; met dans ses amours la débauche „d'un page au lieu des foiblesses d'un „grand cœur, &, las d'affamer tantôt „Paris, tantôt de le nourrir, change de „religion par une inspiration subite pour „s'en faire ouvrir les portes. On re„prochoit à *Bouchardon* d'avoir fait „*Ulysse* trop grand dans un dessein. *Je* „*venois*, répondit-il, *de lire Homere;* „*tous les objets me paroissoient plus* „*grands.* Est-ce après avoir lu *la Hen*„*riade* qu'il eût dit: *Je travaille à la* „*statue de Henri IV?*

„Le troisieme défaut de cette expo„sition, c'est qu'elle est vague, & plu„tôt un panégirique du *Héros* qu'un énon„cé du sujet. Le cinquieme vers est „le seul qui aille au fait: & l'on vient „de voir qu'il n'est pas exact. *Je chante* „*ce Héros qui régna sur la France.* „Quoi! vous chantez tout le regne, „tou-

„toute la vie de *Henri!* Mais ce sujet „n'est-il pas trop vaste? Comment pourrez-vous faire un tout régulier de tant „de parties diverses? Parmi tant de faits, „qui ne sont point liés par une chaîne „nécessaire, qui ne sauroient tous tendre „au même but, comment trouverez-vous „un intérêt qui attache & captive le lecteur? De tant d'actions de *Henri*, il „faut donc en choisir une, à moins de „dire comme *Stace, ire per omnem* (*sic* „*amor est*) *heroa velim* ... Aussi l'ai-je „fait; & le sujet de mon Poëme, comme je l'ai dit expressément dans mon „*Idée de la Henriade*, est le siege de „Paris commencé par *Henri III* & par „*Henri-le-Grand*, & achevé par ce „dernier seul. ... Fort bien. Mais il „ne falloit pas le dire après coup, il falloit le dire dans votre exposition: il „falloit n'y pas annoncer un sujet plus „étendu; il falloit, sur-tout après cette „annonce, ne pas nous faire confidence „dans une *Préface*, que vous aviez en „vue un sujet que réellement vous n'a-

„vez pas traité. D'ailleurs, convient-
„il de présenter deux personnages, dont
„l'un soit le principal Acteur dans les
„cinq premiers chants, & dont l'autre le
„devienne dans les cinq derniers? L'action
„ne doit-elle pas être une & intéressan-
„te?... J'en conviens, & je l'ai dit dans
„mon *Essai sur la poésie Épique*.... Mais,
„de bonne foi, une action faite par plu-
„sieurs peut-elle avoir ces deux qualités?
„La duplicité du Héros ne produit-elle
„pas une duplicité d'intérêt? Votre poë-
„me pourroit être intitulé *Les deux Hen-*
„*ris*. Une vraie *Henriade* seroit celle,
„qui, telle que *la Henriade de Sébastien*
„*Garnier* composée en 1594 & réimpri-
„mée en 1770, chanteroit *Henri IV*
„formant le siége de Paris après la mort
„de *Henri III*, & plaçant sa maison
„sur le trône par la réduction de cette
„ville & par l'extinction du fanatisme.
„Vous avez senti ce défaut, & c'est pour
„le pallier que vous avez défini l'épopée
„*un récit en vers d'aventures héroïques*.
„Neanmoins dans l'*Iliade* l'action est

„une

„une, c'est *là colere d'Achille*. Dans „*l'Énéide* l'action est une, c'est *l'établis-*„*sement des Troyens en Italie*. En vé-„rité quand on ose faire autrement que „ces grands modeles, il faut être sûr de „faire mieux qu'eux... Bon! les exemples „des anciens sont-ils des loix pour nous? „Les poëmes épiques doivent-ils être „tous jetés dans le même moule? Le „génie a-t-il besoin des leçons d'*Ari-*„*stote?* On a observé toutes les regles „dès qu'on a plu.... J'en conviens: „Mais sans les regles on ne plaira jamais. „L'unité d'action n'est point une chimere „inventée par *Aristote*; c'est une loi pui-„sée dans la nature: *omnis pulchritudi-*„*nis forma, unitas est.* Un Ouvrage „orné de ce beau artificiel, qui consiste „dans les agréments, dans le choix des „détails, & qui est le résultat des obser-„vations des artistes, peut éblouir & „surprendre les applaudissements. Mais „il n'ira point à la postérité, s'il manque „de ce beau essentiel, qui consiste dans „la régularité, la symmétrie, l'ordre, la

„proportion en général. Si c'est un joug,
„le génie même doit le subir....„

„Au lieu d'annoncer le sujet par des
„vers foibles & décousus, il falloit dres-
„ser l'appareil du merveilleux. Et cette
„entreprise étoit-elle difficile? Aujour-
„d'hui même que la *Henriade* est un com-
„posé de parties que rien n'unit, ne
„pourroit-on pas aisément, à l'aide de la
„fiction, en former un tout, sinon bien
„proportionné, du moins plus régulier?
„Que le Génie ennemi de la France voie
„les esprits réunis, les haines presqu'as-
„soupies, l'état réparant ses pertes, le
„vertueux *Henri* touchant au trône, &
„promettant à sa patrie les plus heureux
„jours, au genre humain un modele de
„sagesse; que ce Génie ennemi s'indigne,
„frémisse & médite comment il pourra
„rétablir son empire en ces lieux: qu'il
„assemble son conseil; que ses Démons
„déliberent avec lui; que chacun ouvre
„un avis conforme à son caractere: que
„l'avis du Génie ennemi de la France soit
„de la ruiner par la religion même, &

„de

„de faire concourir tous les moyens pro-„posés à ce moyen principal. Pour exé-„cuter le complot, il va trouver la Su-„perstition & le Fanatisme, qui lui pro-„mettent de le seconder. L'Ange tuté-„laire de la France, instruit de tout, se „présente devant l'Éternel. Dieu prend „en main ses balances, y pese les destins „de *Mayenne* & de *Henri*. Dieu pro-„met de protéger *Henri*: mais il faut „que sa vertu s'épure par de longues „épreuves, & qu'il apprenne l'art de ré-„gner à l'école du malheur. Cependant „la Superstition & le Fanatisme volent „vers la capitale, de la capitale dans les „provinces, des provinces à Rome. La „ligue se forme, l'Espagnol la soutient, „le Pontife l'approuve, *Mayenne* en est „le chef. Paris chasse *Valois*: *Valois* „l'assiege: il appelle *Henri* à son se-„cours, &c. Voilà les premiers traits „d'un plan, qu'il seroit aisé de perfection-„ner, & qui peut-être auroit été fécond „en beautés.

„*Coſtard*, qui avoit vu le premier „chant de la *Henricias* de l'Abbé *Quillet*, „en a dit beaucoup de bien. On la con„ſerve dans la Bibliotheque de Saint-Ger„main-des-Prez, parmi les manuſcrits „du Cardinal d'*Eſtrées*. *Quillet* con„noiſſoit l'art; la *Callipédie* en fait foi: „au lieu que Mr. de *Voltaire* ſortoit du „college, lorſqu'il entreprit de chanter „*Henri*, malgré l'avis de *Deſpréaux*, qui lui crioit,

„Qu'un ſi pénible ouvrage
„Jamais d'un Écolier ne fut l'apprentiſſage.

„Il n'eſſaya point ſes forces; il débuta „par où il auroit dû finir. Etant à la „campagne chez Mr. de *Caumartin*, l'hom„me de France qui ſavoit le plus de traits „de la vie de ce grand Prince, & qui di„ſoit le mieux ce qu'il ſavoit, ſon ima„gination s'enflamma; il prit ſon admi„ration pour un enthouſiaſme poëtique. „Incapable de faire un plan, il fit des „vers: &, quand il en eut fait un cer„tain nombre, il les intitula *Poëme Epi„que*. Quoi qu'il en ſoit, l'Epopée vit

„de

„de fictions; il faut que des êtres supé-„rieurs y fassent tout, & que les hom-„mes ne soient que leurs instruments: il „le faut, même quand le poëte ose en-„treprendre le récit d'une action récente. „C'est ce que dit *Pétrone*, en parlant „d'un poëme sur la guerre civile de *César* „& de *Pompée*: *Per ambages deorumque* „*ministeria fabulosumque sententiarum* „*tormentum præcipitandus est liber spi-*„*ritus*. Ces mots renferment toutes les „loix de l'Epopée. Elle est un dévelop-„pement des nœuds formés par les desti-„nées; elle emploie le ministere des „Dieux: les machines dont elle se sert, „ce sont les fictions: son style est rapide „comme un torrent, plein d'enthousias-„me & libre des entraves de la froide vé-„rité. On peut juger tous les poëmes „épiques d'après cette regle puisée dans „*Homere*, qui par elle plaît depuis tant „de siecles. *Pétrone* joint l'exemple au „précepte. Il donne un essai sur la guer-„re civile, & met plus de poésie dans „cet essai, quoique déparé par un ton de

„déclamateur, que *Lucain* n'en mit dans „toute sa *Pharsale*. Mais un sujet chré„tien est-il susceptible du merveilleux de „l'Épopée? Pourquoi non? C'est deman„der si nous avons une théologie, un „système sur les êtres intellectuels. Il „est difficile, je l'avoue, de tirer de ce „système un merveilleux décent; & *Des„préaux* en avoit sans doute perdu l'es„pérance, quand il disoit,

„Déjà le mauvais sens reprenant ses esprits,
„Songe à nous redonner des Poëmes Épiques.

„Mais pourquoi désespérons-nous d'avoir „un génie qui sache mettre en mouve„ment les êtres supérieurs & les passions „personifiées? L'Angleterre n'en eut„elle pas un? Et M. de *Voltaire* n'au„roit-il pas été notre *Milton*, si, se „bornant à l'Épopée, il n'avoit point af„foibli son talent à force de le partager „en plusieurs genres?...

„La tempête qu'on trouve en ce chant, „me fournit plusieurs observations. „1°. Tous les faits épiques doivent ten„dre au but; celui-ci n'aboutit à rien;

„car

„car j'appelle un rien cette entrevue de „*Henri* avec le vieillard de Jersey, qui „n'aboutit à rien elle-même, & qui „d'ailleurs auroit pu se faire sans une „tempête, si elle avoit été nécessaire. Il „valoit donc autant laisser arriver *Henri* „tranquillement en Angleterre. 2°. Tous „les faits de l'épopée doivent avoir une „cause surnaturelle; celui-ci est un pur „effet du hazard. Le judicieux *Virgile* „n'a pas ainsi traité le même sujet dans „le premier chant de l'*Énéide*. L'im-„placable *Junon* poursuit sur les flots les „restes de Troye; à sa priere, *Éole* ou-„vre les prisons aux vents mutinés: les „Troyens sont emportés aux bords Afri-„cains; *Neptune* en courroux s'élevant „sur la mer, calme les flots d'une parole. „C'est-là, dit un grand maître,

„C'est-là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
„Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur,
„La poésie est morte & rampe sans vigueur.
„Le Poëte n'est plus qu'un Orateur timide,
„Qu'un froid Historien d'une Fable insipide.«

„On

„On dira peut-être qu'on trouve dans „l'*Enéide* une autre tempête, qui n'est „aussi que l'effet du hazard. Qu'est-ce „que cela prouve, sinon que le génie „s'épuise quelquefois? Il n'est pas aisé de „créer sans cesse un merveilleux toujours „vraisemblable & toujours varié: les plus „fécondes imaginations ont des moments „de stérilité. Mais les efforts continuels „de *Virgile* pour faire intervenir par„tout la divinité, prouvent qu'un événe„ment où elle n'intervenoit point, étoit „un défaut, qu'apparemment il auroit „corrigé. Mr. de *Voltaire* lui-même „a senti qu'il auroit dû employer le mer„veilleux pour exciter cette tempête, „puisqu'il l'employe pour la calmer. „Voici comme on pourroit corriger cet„te faute, en suivant le plan que j'ai „commencé de tracer. *Henri*, appellé „par *Valois*, ne peut se rendre par terre „auprès de lui, parce que les passages „sont occupés par les ligueurs. Il s'em„barque, non follement pour aller en „ambassade, mais pour joindre plus su-

„re-

„rement & plus promptement son allié. „Le Génie ennemi de la France s'allarme „de cette résolution: la jonction des „deux Rois ruinera ses espérances; Paris „ne tiendra point contre *Henri*. Il im„plore donc les Esprits malfaisants qui „regnent dans les airs: ces puissances „s'emparent de l'Océan, le Héros est en „danger. Près de périr sans gloire, à „la fleur de ses ans, il tourne tristement „les yeux vers sa Patrie: *Mornay* invo„que le Tout-puissant. Les vœux du „juste sont portés par les Anges jusqu'au „trône de Dieu. Le vaisseau va se bri„ser contre un écueil: St *Louis* est en„voyé pour appaiser les flots: *Henri* „échappe au naufrage & arrive en An„gleterre. Cet incident devient utile à „la cause des deux Rois, & les fureurs „du Génie ennemi de la France tournent „contre lui même. *Henri* voit *Elisa„beth*, lui demande les secours qu'il a „droit d'attendre d'une Reine, d'une „Protestante, d'une Héroïne, & lui ra„conte, non les faits qu'elle sait mieux

„que

„que lui, mais ceux qui ont précédé l'ac-
„tion épique, tandis que *Mornai* agit
„pour preſſer les ſecours accordés, &c.
„Par cette diſpoſition, j'évite l'inconvé-
„nient d'envoyer froidement en ambaſ-
„ſade un Roi, un Général; je mets en
„mouvement les êtres ſupérieurs; je re-
„donne la vie au premier chant.„

La ſuite dans le Journal prochain.

EXTRAIT

DES

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A BERLIN

pendant le mois d'Octobre 1775.

I. *Le Barometre.*

Au plus haut 28″. 3‴. Le 9. & le 16. Octobre.

Au plus bas 27″. 6½‴. Le 29. Octob.

La différence = 8½‴.

Le milieu = 27″. 10¾‴.

La hauteur moyenne pendant le mois = 28″. 0,6‴.

Il a été.

1 Jour entre 27", 6 à 8'''.
Le 21.

4 - - - 8 à 10.
Les 3. 4. 20. 28.

12 - - - 10 à 12.
Les 5. 6. 7. 18. 19. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 29.

5 - - 28", 0 à 1.
Les 2. 8. 14. 30. 31.

6 - - - 1 à 2.
Les 1. 10. 12. 13. 15. 17.

3 - - - 2 à 3.
Les 9. 11. 16.

II. *Le Thermometre de Réaumur.*

A 2 heures Après MIDI.

Au plus haut $15\frac{1}{4}^d$. Le 1. Octobre.

Au plus bas $4\frac{1}{2}$. Le 29. Octobre.

La différence = $10\frac{3}{4}^d$.

Le milieu = 10^d.

La chaleur moyenne du midi pendant le mois = $10, 1^d$.

Il a été:

3 Jours entre 4^d. & 6^d.

Les 29. 30. 31.

4 - - 6^d. & 8^d.

Les 25. 26. 27. 28.

4 - - 8^d. & 10^d.

Les 6. 12. 23. 24.

13 - - 10^d. & 12^d.

Les 4. 5. 7. 8. 9. 11. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22.

4 - - 12^d. & 14^d.

Les 3. 10. 14. 15.

5 - - 14^d. & 16^d.

Les 1. 2. 13.

MA-

MATIN ET SOIR.

Au plus haut 10^d. Le 13. au soir.
Au plus bas $+\frac{1}{4}^d$. Le 30. au matin.

La différence $= 9\frac{3}{4}^d$.
Le milieu $= 5^d$.
La chaleur moyenne de la nuit $= 6,9^d$.
Variation totale du thermometre $= 15^d$.

III. *Les vents.*

1 Jour *N. E.* Le 6. - 1
2 - *E.* Les 1. 2.
2 - *S. E.* Les 3. 23.
1 - *S.* Le 4.
13 - *S. O.* Les 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21.
7 - *O.* Les 5. 8. 22. 24. 25. 28. 31.
5 - *N. O.* Les 7. 26. 27. 29. 30.

Vent médiocre. Les 5. 17. 27. - III. j.
Vent fort. Les 8. 20. 21. - III. j.

IV.

IV. *État de l'Athmosphere.*

2 Jours sereins. Les 1. 2.

17 - à moitié couverts. Les 3. 5. 7. 8. 10. 11. 13. 16. 19. 20. 22. 24. 25. 26. 27. 29. 30.

12 - couverts. Les 4. 6. 9. 12. 14. 15. 17. 18. 21. 23. 28. 31.

Nébuleux. Les 15. 16. - - II. j.

Un peu de pluie. Les 3. 14. 19. 24. IV. j.

Beaucoup de pluie. Les 4. 5. 6. 7. 8. 10. 17. 21. 23. 25. 26. 28. XII. j.

Gros gresil doux comme grêle. Le 26.

EX-

EXTRAIT
DES
OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
FAITES A BERLIN
pendant le Mois de Novembre 1775.

I. *Le Barometre.*

Au plus haut 28″. 5¼‴. Le 22. Nov.
Au plus bas 27. 2¼. Le 14. Nov.

La différence = 1″. 3‴.
Le milieu = 27″. 9¾‴.
La hauteur moyenne pendant le mois = 27″. 11,5‴.

Il a été:

1 Jour entre 27″, 2 à 4‴.
Le 14.
3 - - - 4 à 6.
Les 13. 15. 16.
3 - - - 6 à 8.
Les 7. 8. 18.
4 - - - 8 à 10.
Les 5. 6. 9. 17.
4 - - - 10 à 12.
Les 2. 11. 12. 19.
6 - - 28″, 0 à 2‴.
Les 1. 3. 4. 10. 26. 27.
5 - - - 2 à 4.
Les 20. 24. 25. 28. 29.
4 - - - 4 à 6.
Les 21. 22. 23. 30.

II. *Le Thermometre de Réaumur.*

A 2 heures Après MIDI.

Au plus haut + 8^d. Le 8. Novembre.
Au plus bas — $\frac{1}{2}^d$. Le 22. Novemb.

La différence = $8\frac{1}{2}^d$.
Le milieu = $3\frac{3}{4}^d$.
La chaleur moyenne du midi pendant le mois = $2,6^d$.

Il a été:

2 Jours entre — 1^d. & 0^d.
Les 20. 22.

10 - - 0^d. & 2^d.
Les 18. 19. 21. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29.

10 - - 2^d. & 4^d.
Les 1. 2. 3. 4. 5. 12. 15. 16. 17. 30.

6 - - 4^d. & 6^d.
Les 6. 7. 10. 11. 13. 14.

2 - - 6^d. & 8^d.
Les 8. 9.

MATIN ET SOIR.

Au plus haut + 6^d. Le 8. & le 14. N.
Au plus bas — 4^d. Le 21. Novemb.

La différence = 10^d.
Le milieu = + 1^d.
La chaleur moyenne de la nuit = + $2,08^d$.
Variation totale du thermometre = 12^d.

III.

III. *Les vents.*

5 Jours *N.E.* Les 4. 5. 19. 21. 22.

10 - *E.* Les 2. 6. 7. 13. 18. 23. 24.
25. 26. 27.

3 - *S.E.* Les 1. 3. 8.

2 - *S.* Les 28. 29.

3 - *S.O.* Les 12. 14. 30.

4 - *O.* Les 10. 11. 15. 16.

3 - *N.O.* Les 9. 17. 20.

Vent médiocre Les 5. 9. 17. - III. j.

Vent véhément. Les 14. 15. 16. III. j.

IV. *État de l'Athmosphere.*

12 Jours à moitié couverts. Les 1. 3. 10.
11. 13. 14. 19. 21. 22. 24. 28.
30.

18 - couverts. Les 2. 4. 5. 6. 7. 8.
9. 12. 15. 16. 17. 18. 20. 23.
25. 26. 27. 29.

Nébuleux. Les 2. 3. 5. 6. 7. 12. 13. 20. 22. 23. 28. - - XI. j.

Petite pluie. Le 15. - - I. j.

Forte pluie. Les 5. 7. 8. 9. 11. 12. 13, 14. - - - VIII. j.

Un peu de neige. Les 17. 21. 22. 25, IV. j.

Beaucoup de neige. Les 18. 26. - II. j.

Gelée de nuit. Les 17. 18. 19. 21. 23. 24. 25. 29. - - VIII. j.

Gelée. Les 20. 22. - - II. j.

NOU-

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

Dè bagni freddi, trattato del Sign. Dottore Filippo Baldini. C'est à dire,

Des bains froids. Par Mr. le Docteur *Philippe Baldini.* A Naples, chez *Raimond.* Un Volume in 8vo.

Ce traité est divisé en trois parties. Dans la premiere l'Auteur parle avec une érudition judicieuse & choisie de l'origine des bains froids, de l'usage qu'en ont fait les anciens & les modernes, & des propriétés de l'eau froide. Il pense qu'elle contient du nitre; & c'est au nitre qu'il attribue plusieurs effets qu'elle produit sur les animaux. Nous doutons que ce sentiment soit généralement approuvé. Dans la seconde partie Mr. *Baldini* se sert de sa théorie

pour montrer pourquoi, quand, & comment on doit faire usage des bains froids: il indique l'attention qu'il faut faire à l'âge, au tempérament du malade &c. Dans la troisieme il détaille les maladies contre lesquelles on peut employer les bains froids, dont il étend, peut-être, l'efficace au delà de ses justes bornes.

Elementi teorico-pratici delle Mattematiche pure, del P. Odoardo Gherli *Domenicano, Professore di Teologia dogmatica nella Università di Modena, resi publici da* Domenico Pollera. *Modena. Tomes* I.--V. C'est à dire,

Eléments théorico-pratiques des Mathématiques pures. Par le P. *Odoard Gherli,* Dominicain, Professeur en Théologie dogmatique dans l'Université de Modene; publiés par *Dominique Pollera.*

Ce sont les cinq premiers tomes d'un cours de Mathématiques pures, qui en aura sept. On en dit beaucoup de bien.

Orationes decem a publico eloquentiæ Professore in solemni studiorum instau-

ſtauratione habitæ; Eminentiſſimo ac Reverendiſſimo Principi Franciſco Xaverio de Zelada, S. R. E. *Cardinali nuncupatæ. Romæ, ex Typographia* Iohannis Zempel. 1774. C'eſt à dire,

Dix harangues prononcées dans le renouvellement des études, par un Profeſſeur en Eloquence &c. A Rome, chez *Zempel*. 1774. Un Volume in 8vo.

L'Auteur a gardé l'anonyme; cependant, à ce qu'on nous dit de ces harangues, il n'eſt point de ſavant à qui elles ne fiſſent honneur. La latinité en eſt pure; les penſées nobles & philoſophiques, & l'éloquence mâle & naturelle. La premiere harangue exhorte la jeuneſſe à éviter de bonne heure les livres contre la religion & les mœurs. La ſeconde & la troiſieme montrent la maniere de diriger les arts & les ſciences à l'avantage de la Société. La quatrieme prouve la néceſſité de réunir les bonnes mœurs au ſavoir. Dans la cinquieme on fait voir que les ſciences ſont utiles même pour jouir d'une ſociété

agréable. La sixieme contient l'apologie des Muses, contre ceux qui les croient ennemies des mœurs, & contraires aux sciences. Nous plaignons l'Italie, si elle produit de semblables gens; il n'en est point parmi nous. Le sujet de la septieme est le bonheur des gens de Lettres. Celui de la huitieme la difficulté de la critique, à cause du grand nombre de connoissances que doit avoir un critique. La septieme exhorte les gens de lettres à faire usage de leurs lumieres pour l'utilité des hommes. La dixieme traite du choix des livres, & de la meilleure maniere de les lire.

Illustratione di un simulacro argillaceo scoperto nella campagna di Perugia nell' anno 1773: possedato dal Capitano Giuseppe Belforti, *distesa dall' Abate* Giambatista Passeri, *di Pesaro, Nobile di Gubbio &c. indirizzata al Rev. P.* Francesco Maria Galassi *Bolognese, Monaco Benedettino Cassinese, e Priore della Chiesa di S.* Costanzo *della stessa città di Perugia. Perugia 1774, nella stam-*

ſtamperia di Mario Reginaldi, *in Porta* S. Pietro. *in 4to.* C'eſt à dire,

Explication d'une ſtatue d'argille, trouvée dans le territoire de Pérouſe en 1773. Par l'Abbé *Paſſeri.* A Pérouſe 1774, chez *Marius Reginaldi.* Un Volume in 4to.

Mr. l'Abbé *Paſſeri* eſt un Antiquaire célebre, & les Journaux de France en ont pluſieurs fois parlé avec éloge. La ſtatue qui a donné lieu à cette *explication*, eſt de terre cuite, haute de deux pieds, & très-bien faite. Elle repréſente un jeune homme aſſis, vêtu de peau de chien, & ayant une bague au doigt du milieu de la main gauche. Sur la baſe de la ſtatue eſt écrit *C. Rufius finxit* (d'autres liſent *Rufius*). Mr. l'Abbé *Paſſeri* répete ici que les anciens Etruſques étoient d'excellents philoſophes; qu'ils ſe moquoient des augures, & de la pluralité des Dieux; qu'ils n'en connoiſſoient qu'un tout-puiſſant, très-parfait, éternel &c.; qu'ils croyoient l'immortalité de nos ames, les peines & les récom-

penses de la vie à venir, & toutes les belles choses qu'il avoit déjà avancées dans sa dissertation *de arcana Etruscorum philosophia* mise à la tête du Volume II. des peintures Etrusques qu'on voit sur les vases. Cependant il est certain que les Etrusques fournirent à Rome & à toute l'Italie, les augures & les Dieux en grand nombre. Mais revenons à notre statue. Elle fut trouvée à cinq milles de Pérouse, au Nord. La peau de chien dénote qu'elle représente un des Dieux Lares. Cette statue est la plus haute statue de terre qu'on ait trouvé jusqu'à présent. Nous ne passerons pas sous silence l'étymologie que Mr. *Passeri* donne du mot *Lares*. Le mot *Arta* ou *Arte* signifie *grand*, selon *Herodote*, & répond au mot grec *harchos*; de *harchos* ou *harch* les Etrusques en ont fait *Lar*.

Dissertazione del P. Gian-Gaetano del Muscio, *Professore di Filosofia e Mattematica nel Real Collegio delle Scuole Pie, con cui si risponde a varj*

dubbi

dubbi promossi contro la Teoria del Franklin *dal* Dottor Giuseppe Saverio Poli *nelle sue riflessioni intorno agli effetti di alcuni fulmini. Napoli* 1774, *in* 8*vo.* C'est à dire,

Dissertation du P. *J. Cajetan del Muscio*, Professeur en Philosophie & Mathématiques dans le College royal des Ecoles-pies, dans laquelle on répond aux doutes proposés contre la théorie de Mr. *Franklin* par le Docteur *Joseph-Xavier Poli* dans ses réflexions sur les effets de quelques foudres. A Naples 1774. Un Volume in 8vo.

Le célebre P. *Beccaria* des Ecoles-pies, Professeur à Turin (qu'il ne faut pas confondre avec Mr. *Beccari* de Bologne, comme ont fait entr'autres quelques Journalistes); le P. *Beccaria*, dis-je, avoit adopté, éclairci, & perfectionné la théorie de Mr. *Franklin* sur l'électricité. Cette théorie avoit été reçue généralement en Italie. Mr. *Poli* en avoit attaqué quelques articles. Le P. *del Muscio* répond aux objections de Mr.

Poli, en montrant qu'elles s'expliquent parfaitement par la Théorie de Mr. *Franklin*. Cette dissertation est intéressante pour tous les amateurs de l'électricité ; c'est à dire, pour tous les Physiciens. Mr. *Poli* y a répondu, en soutenant que le P. *del Muscio* a mal pris sa pensée, son dessein n'ayant jamais été d'écrire contre la théorie de Mr. *Franklin*.

Lettere del Sig. Gaspare Angiolini *al Sig.* Noverre *su i Pantomimi. Milano* 1774, *in 8vo.* C'est à dire,

Lettres de Mr. *Gaspar Angiolini* à Mr. *Noverre* sur les Pantomimes. A Milan, 1774. Un Volume in 8vo.

Mr. *Angiolini* prouve, contre Mr. *Noverre*, que la danse pantomime est sujette aux regles dramatiques ; que la chorégraphie est très-utile ; que la connoissance de la musique est nécessaire aux Compositeurs des danses ; & que la danse pantomime a été premiérement renouvellée par Mr. *Hilverdines*, qui en exécuta une sur le théatre de Vienne en 1742.

Dis-

Disquisitiones Statico-Mechanicæ, quas sub auspiciis Eminentissimi ac Reverendissimi Principis Francisci Xaverii de Zelada, *S. R. E. Cardinalis amplissimi, demonstrandas & explicandas proponit* Josephus Vignolius *Carpentoratensis*, *assistente P.* Francisco Jacquier, *Academiarum Londinensis, Berolinensis, Petropolitanæ, Bononiensis socio, nec non Academiæ Regiæ Parisinæ correspondente.* 1774. *Romæ, Typis* Octavii Puccinelli. C'est à dire,

Recherches Statico-Méchaniques &c. A Rome, 1774; chez *Octave Puccinelli.*

Ce sont des theses composées par le célébre P. *Jacquier* & soutenues par Mr. *Vignoles.* On y trouve expliqués avec la plus grande clarté & solidité les éléments de Statique, & les principes de la doctrine des machines en mouvement. On y remarque sur-tout une démonstration nouvelle de l'importante proposition que la somme des quantités du mouvement d'un systême de corps qui se meu-

rent uniformément en ligne droite, suivant une direction quelconque, moins la somme des quantités du mouvement des corps qui ont une direction opposée, est égale au produit de la somme des corps par la vitesse de leur centre de gravité.

ANGLETERRE.

Mémoire de Mr. Jean Arbuthnot, *Ecuyer Anglois, Membre de la Société Royale, & de celle pour l'encouragement des Arts de Londres, sur les principes & construction de sa charrue; communiqué à l'Académie Royale des Sciences de Paris, par Mr.* Jean Hyacinte de Magellan, *Gentilhomme Portugais, résident à Londres, Membre de la Société Royale de cette Ville, & Correspondant de la même Académie Royale des Sciences de Paris.*

Ce Mémoire a déjà paru dans les *Observations sur la Physique* &c. de Mr. l'Abbé *Rozier.* Cependant à cause de l'importance du sujet nous en donnerions ici un court extrait, s'il nous étoit possible

cile de nous rendre intelligibles sans figures. Nous nous bornerons donc à donner avis au public, qu'on trouve des exemplaires détachés de cet utile Mémoire chez *Samuel Pitra*, Libraire à Berlin.

Mr. de *Magellan* ou de *Magalhaens* vient de nous mander que le Capitaine *Cook* est enfin arrivé en Angleterre & que bientôt on publiera son journal. Ce Capitaine avec son vaisseau, & le Capitaine *Fourneaux* avec le sien, partirent du Cap de Bonne Espérance en Octobre 1772, pour chercher le Cap de la Circoncision vers le 55me degré de latitude australe, & le 10me de longitude, à compter de Londres, ou plutôt de Greenwich. Ils ne trouverent aucune terre dans ces environs. Ils monterent jusqu'à 67°. 30' de latitude, & à 21°. environ de longitude, où ils rencontrerent des glaçons flottants. Alors ils tournerent au Nord-Est, & parvenus à 52°. 30' de latitude, & 51°. de longitude, les deux vaisseaux se sépa-

parcerent. Le Capitaine *Fourneaux* parcourut le parallele de 55°. Sud; delà il parvint jusqu'à 135°. de longitude. Alors il alla reconnoître le Cap de Diemen qui est dans la Nouvelle Hollande vers le 41me degré de latitude, passa vers le paralelle de 40° jusqu'au détroit de *Cook*, dans la Nouvelle Zélande. C'étoit là le lieu de leur premier rendez-vous. Pendant ce temps le Capitaine *Cook* parcourut à peu près les paralleles de 60°. ou 58°. de latitude, jusqu'à la longitude d'environ 150°, sans trouver aucune terre australe. De là il se rendit à la Nouvelle Zélande; & les deux vaisseaux firent route ensemble jusqu'à Otahiti, ou Taithi, qui est à 17°. de latitude, & 210°. de longitude, à peu près. Se séparant, ils se donnerent rendez-vous à la Nouvelle Zélande, qui est à 40°. de latitude, & 167°. ou 168°. de longitude. Le Capitaine *Cook* y arriva le premier, & y laissa avis au Capitaine *Fourneaux* de retourner en Europe; avis auquel le dernier se conforma

me, & suivit à peu près le parallele de 60°, jusqu'à la hauteur où devoit être le Cap de la Circoncision, qu'il ne trouva pas plus cette fois que la premiere. De là il se rendit au Cap de Bonne Espérance, & arriva en Europe en Juin 1774.

Le Capitaine *Cook* partit de la Nouvelle Zélande, mit au Sud-Est jusqu'au 66me degré de latitude & au 180me de longitude, parcourut ce parallele jusqu'au 214me degré de longitude; alors il monta jusqu'à 67°. 10′ de latitude, sans trouver terre. Ensuite il mit au Nord jusqu'au 48me degré de latitude, & 230me de longitude, d'où il tourna au Sud jusqu'à 71°. 10′ de latitude, vers le 253°. de longitude. Il trouva de la glace qui formoit une plaine, comme si c'étoit terre ferme; & en la supposant telle, il l'appella *Nouvelle Géorgie Australe*. De là il mit vers le Nord-Est pour chercher la terre de *Juan Fernandez*, & ne la trouva point. Il continua jusqu'à la Terre de *Davis*, vers le 28me

 de-

degré de latitude, & le 255me de longitude: il y trouva des hommes bien dispos & de bon naturel. Cette île, nommée aussi de *la Gache*, ou de *Rogewein*, est assez bien décrite dans la collection des voyages d'*Harris* publiée par *Campbell*. Continuant son voyage le Capitaine *Cook* alla jusqu'aux *Marquises de Mendoce*, vers le 8me ou 9me degré de latitude, & 222me de longitude où il trouva un excellent climat & un bon peuple; ensuite il retourna à Othaiti. De là il mit au Sud jusqu'à 23°. ou 24°. de latitude, & 198°. de longitude; il vira au Nord-Est, passa les îles de Rotterdam & Amsterdam; alla vers le 10°. de latitude, & le 171°. de longitude; vira vers le Sud & vers le 20°. de latitude & 160°. de longitude, à peu près; découvrit une grande île d'environ 80 lieues de longueur, habitée par un bon peuple; & la nomma la *Nouvelle Calidonia*. Ensuite il retourna pour la troisieme & derniere fois à la Nouvelle Zélande, où il fut très-bien reçu; mit à

l'Est

l'Est par le parallele de 55°. de latitude; passa au Sud de la Terre *del fuego:* & dans le 54me degré de latitude, & 330me de longitude il trouva une île déserte & presque inhabitable. Il continua jusqu'à 54°. de latitude, & 345°. de longitude, où il trouva une île pareille à la précédente; alla chercher le Cap de la Circoncision, qu'il ne découvrit point; & enfin il arriva le 22 Mars 1775 au Cap de Bonne Espérance.

A Complete body of planting and gardening; containing the naturel history, culture, and management of deciduous and ever-green forest-trees, with pratical directions for raising and improving woods, nurseries, seminaries and plantations; and the method of propagating and improving the various kinds of deciduous and ever-green shrubs and trees, proper for ornement and shade. Also instructions for laying out and disposing of pleasure and flower-gardens: including the culture of prize flowers, perennials, annuals, biennials &c.

Like-

Likewise plain and familiar rules for the management of the kitchen garden; comprehending the newest and best methods of raising all its different productions. To wich is added the manner of planting and cultivating fruit gardens and orchards. The whole forming a complete history of timber-trees, whether raised in forests, plantations, or nurseries; as well as a general system of the present practice of flower, fruit, and kitchen-gardens. By the Reverend William Hanbury. *A. M.*, *rector of Church-Langton, in Leicester-shire.* C'est à dire,

Corps complet de plantation & de jardinage &c. Par Mr. *Guillaume Hanbury.* A Londres, chez *Dilly.* Deux Volumes in folio; prix 4 livres & 4 sch.

Mr. *Hanbury* donne ici le résultat d'environ vingt ans d'expérience, à laquelle il a joint la lecture des meilleurs écrivains d'agriculture. On peut donc compter sur les regles qu'il donne; mais son style n'est pas élégant. Il y a aussi

de

de la confusion dans son ouvrage, qui est divisé en six livres. Chaque livre est une espece de dictionnaire.

The apology of Theophilus Lindsey *M. A. on resigning the vicariage of Caterick, York shire.* C'est à dire,

Apologie pour *Théophile Lindsey*, composée par lui-même en résignant le Vicariat de Caterick dans la province d'York. A Londres; chez *Johnson.* Un Volume in 8vo de 236 pages, avec 6 pages de préface & table de matieres. Prix 3 schellings.

Mr. *Lindsey* quitta sa cure en déclarant en général par un petit écrit bien fait, qu'il faisoit cette démarche uniquement parce qu'il ne croyoit pas pouvoir en conscience se conformer à la liturgie de l'Eglise Anglicane. Il détaille les raisons de sa conduite dans cette apologie, qui contient six chapitres. Dans le premier on trouve quelques remarques sur l'origine de la doctrine de la Trinité, & sur les oppositions qu'elle trouva au temps de la Réformation. Le second dé-

décrit l'état de la doctrine des Unitaires, sur-tout en Angleterre, depuis la réformation. Le troisieme est destiné à prouver qu'on offre le culte religieux seulement au Pere. Le quatrieme rapporte les causes par lesquelles les chrétiens ont malheureusement abandonné la simplicité du culte prescrit dans l'Evangile. Le cinquieme indique comment on peut parvenir à l'union dans le culte religieux. Le sixieme regarde particuliérement l'Auteur.

Horne's *essays on iron and steel* &c. C'est à dire,

Deux essais sur le fer & l'acier: le premier contenant quelques observations sur une sorte de sable d'Amérique qui fournit du fer, & le second des observations fondées sur l'expérience, concernant la mine de fer commune, aussi bien que la maniere de la réduire d'abord en gueuses & ensuite en fer en barres; le fer propre à être converti en bon acier; la maniere d'affiner l'acier en barres par la fusion, ensorte qu'il serve pour les en-

ouvrages les plus délicats: avec la description de la méthode de Mr. de *Réaumur* pour adoucir le fer fondu: & une appendice contenant une maniere plus parfaite d'amener le charbon de terre au point de tenir lieu de charbon de bois. Par Mr. *Henri Horne*. A Londres, chez *Cadell*. Un Volume in 12mo de 223 pages. Prix 2 Schellings & demi.

Dans le premier essai on parle d'un sable noir & luisant qu'on trouve dans la Virginie. Quatre-vingt-trois livres de ce sable, grillées sur des plaques de fer, & mises ensuite dans le fourneau avec un flux particulier, produisent cinquante livres d'excellent fer en barres. En général, quoique cet ouvrage contienne des choses que les Chymistes n'admettront pas aisément, il est plein de remarques utiles à tous les artistes qui travaillent en acier.

2. *Astronomical observations made at the Royal observatory at Greenwich, in the years 1765, 1766, 1767, 1768, and 1769, by the Reverend Nevil* Maskelyne. *B. D.*

B. D. Fellow of Trinity College, Cambridge, and of the Royal Society, and Astronomer Royal, Published by the President and Council of the Royal Society, at the public expense, in obedience to his Majesty's Command. London, by W. and J. Richardson, *and sold by* J. Nourse, *Bookseller to his Majesty.* 1774. C'est à dire,

Observations astronomiques faites a l'Observatoire Royal de Greenwich, en 1765, 1766, 1767, 1768 & 1769, par Mr. *Nevil Maskelyne*, Bachelier en Théologie &c.; publiées par le Président & Conseil de la Société Royale, par ordre de S. M.

C'est un grand *in folio* d'environ 250 pages, rempli d'observations qui peuvent être fort utiles aux Astronomes.

PRIX PROPOSÉ.

La célebre Société établie à Londres pour l'encouragement des Arts, des Manufactures, & du Commerce, offre une médaille d'or de cent guinées (environ

son, 2375 livres de France), à celui qui avant le troisieme Mardi du mois de Mars 1777, lui présentera

Un étalon invariable pour les poids & pour les mesures. On doit pouvoir communiquer cet étalon par lettres à toutes les nations, & dans tous les temps, par le moyen des lettres ou caracteres.

La découverte, communiquée par un écrit ou par un modele, doit être praticable.

La Société avertit que les essais qu'on a faits par le moyen des pendules, n'ont pas répondu au but, à cause de certains défauts bien connus aux Physiciens.

ALLEMAGNE.

I) *Abbildungen böhmischer und mährischer Gelehrten und Künstler in Kupfer gestochen, nebst kurzen Nachrichten von ihrem Leben und Wercken.* 2 *Th.* *gr. 8vo.* *Prag*, *bey* Wolfgang Gerlen, 1775. C'est à dire,

Portraits en taille-douce des Savants & des Artistes de Boheme & de Moravie, avec un abrégé de leur vie & un indice de leurs ouvrages. 1 Vol. grand 8vo. A Prague 1775, chez *Wolfgang Gerlen.*

Abhandlung über die Kenntniss und Heilart der Schlagflüsse. 8vo. 1775. *Langensalza, bey* J. Chr. Martini. C'est à dire,

Traité sur la connoissance & la maniere de guérir l'Apoplexie. 8vo. 1775. Langensalza, chez *J. Chr. Martini.*

Abhandlungen aus der Naturgeschichte, practischen Arzneykunst und Chirurgie, aus den Schriften der Harlemer und anderer Holländischen Gesellschaften. 1ter Band, mit Kupf. gr. 8vo. Leipzig, bey J. Fr. Junius, 1775. C'est à dire,

Traités d'Histoire naturelle, de Médecine pratique & de Chirurgie, tirés des Mémoires de la Sociétés de Harlem & d'autres Sociétés Hollandoises. 1er

C Vo-

Volume avec des planches. grand 8vo. Leipzig, 1775, chez *J. Fr. Junius.*

Abhandlungen aus der Medicin und Chirurgie. 1ter Th. 8vo Giessen, 1775, in der Kriegerischen *Buchhandlung.* C'est à dire,

Traités de Médecine & de Chirurgie. 1er Volume in 8vo, Giessen, 1775, dans la librairie de *Krieger.*

Adelheid von Siegmar, *ein Trauerspiel. 8vo. Francfurth bey* Eichenbergs *Erben.* 1775. C'est à dire,

Adelaïde de Siegmar, Tragédie. 8vo. Francfort, chez les héritiers *Eichenberg.* 1775.

FRANCE.

Mémoires Littéraires, Critiques, Philologiques, Biographiques, & Bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne & moderne de la Médecine. A Paris chez *Pyre,* Libraire, rue St. *Jacques,* & *Bastien,* Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg St. *Germain.* Ouvrage périodique, dont il paroît deux feuilles

in 4to tous les 15 jours. Le 1er & le 15 de chaque mois. Il a commencé au 15 Janvier de cette année 1775. On le reçoit franc de port par tout le Royaume en payant 15 livres pour l'abonnement. „ On souscrit pour cet ouvrage chez les Libraires annoncés dans le titre, & dans les villes de France où il y a faculté, ou college de Médecine.

Journal de Lecture, ou *choix périodique de Littérature & de Morale.* Il paroît tous les quinze jours une partie de ce Journal, laquelle contient environ 120 pages. L'ouvrage est rendu franc de port par la poste chez tous les abonnés, soit à Paris, soit en Province; le prix de la souscription est de 15 livres. On peut souscrire pour ce Journal chez *Lacombe*, Libraire, rue *Christine* à Paris, & en Province, aux Bureaux des Postes & chez les principaux Libraires.

Cet ouvrage présente aux Lecteurs des morceaux choisis, tirés des meilleurs Auteurs, tant françois qu'étrangers; des extraits, des analyses, des traductions.

Il

Il ne peut qu'être instructif par le fond des matieres, & agréable par sa variété.

Journal Anglois, contenant les découvertes dans les sciences, les arts libéraux & méchaniques, les nouvelles philosophiques, littéraires, économiques, & politiques des trois Royaumes & des Colonies qui en dépendent. Ce Journal, dont il paroît deux cahiers tous les mois, un le premier de chaque mois & l'autre le 15, sera rendu franc de port aux abonnés par tout le Royaume en payant 24 liv. pour la souscription. On s'abonne pour cet ouvrage chez *Ruault*, Libraire, rue de la Harpe à Paris.

Les Annales d'Italie depuis le commencement de l'Ere vulgaire &c. par Louis Antoine Muratori, *Bibliothécaire de S. A. S. Mgr. le Duc de Modene, traduites de l'Italien.* 12 Vol. in 4to proposés par souscription. Le prix de la souscription, qui sera ouverte jusqu'à la St. *Martin* de l'année 1776, chez la veuve *Tilliard*, Libraire, rue de la

Harpe, est de 108 livres. On paye 36 liv. en souscrivant; 36 liv. en recevant les trois premiers Volumes; 24 liv. en retirant les Tomes 4e, 5e & 6e; 12 liv. en recevant les Tomes 7e, 8e & 9e. Les trois derniers seront délivrés gratis. La livraison entiere de tout l'ouvrage se fera au plus tard dans l'espace de quatre ans. On suivra pour la traduction de ces annales la meilleure édition qui en ait été faite, qui est celle de Milan, commencée en 1744 & finie en 1749, ainsi que celle qu'en a donné en 1752 *le P. Joseph Catalani de l'oratoire de St. Jérome de la Charité*, imprimée à Rome & à Venise in 8vo.

Traité sur la Cavalerie, par Mr. le Comte de *Melfort*, Maréchal de Camp, & Inspecteur général des Troupes Légeres. Cet ouvrage proposé par souscription aura deux Volumes. Le premier sera un grand in folio imprimé en très-beaux caracteres, & renfermera les principes, les préceptes & les vues de l'Auteur sur la cavalerie. Le second con-

tien-

tiendra 32 planches de plus de trois pieds de long sur deux pieds deux pouces de large, gravées par les plus habiles artistes de Paris en ce genre, elles sont destinées à mettre sous les yeux toutes les manœuvres dont la cavalerie est susceptible. Le prix de cet ouvrage, aussi utile que nécessaire aux gens du métier, sera de 120 livres pour ceux qui n'auront pas souscrit, & de 96 liv. pour les souscripteurs, dont ils payeront 63 liv. en souscrivant, & 33 liv. en retirant les 2 Vol. qui paroîtront au mois de Mai de l'année 1776. Mr. *Gibert*-notaire, cloître St. *Opportune* à Paris recevra les souscriptions jusqu'au dernier Janvier 1776. Et les Volumes se délivreront chez *Desprez*, Imprimeur ord. du Roi, rue St. *Jacques* à Paris.

Les rêves d'un homme de bien, qui peuvent être réalisés, ou les vues utiles & praticables de Mr. l'Abbé de St. *Pierre*, choisies dans ce grand nombre de projets singuliers, dont le bien public étoit le principe. 1 Volume in-12mo de

500 pages. A Paris, chez la veuve *Duchesne*, Libraire, rue St. *Jacques.*

C'est une rédaction faite avec goût & avec jugement de tout ce qu'il y a de mieux vu & de mieux pensé dans les vingt Volumes de l'Abbé de St. *Pierre*, sur une infinité d'objets, soit politiques, soit économiques ou moraux, analogues au bien de l'humanité, que cet estimable Auteur à toujours eu en vue dans tous ses ouvrages. Son projet de *paix perpétuelle* n'y est point oublié. Mais on la présente ici rectifié par Mr. *Rousseau* de Geneve, des ouvrages duquel on l'a emprunté.

* * *

PRIX LITTÉRAIRE fondé dans l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres en l'année 1733.

L'*Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres* ayant assigné, pour le sujet du prix double qu'elle doit distribuer à Pâques 1776, la question qui consiste

fiste à examiner, *quel a été l'état de l'Agriculture chez les Romains, depuis le commencement de la République jusqu'au siecle de Jules-César, relativement au gouvernement, aux mœurs, au commerce*, propose pour le prix de Pâques 1777, la continuation du même sujet, *depuis le siecle de Jules-César jusqu'à la mort de Théodose, en 395.* Elle avertit les Auteurs de bien marquer l'influence de l'Agriculture sur le gouvernement, les mœurs, le commerce; & réciproquement celle de ces trois objets sur l'Agriculture.

Le prix sera toujours une médaille d'or, de la valeur de quatre cents livres.

Toutes personnes, de quelque pays & condition qu'elles soient, excepté celles qui composent l'Académie, seront admises à concourir pour ce prix, & leurs ouvrages pourront être écrits en François ou en Latin, à leur choix.

Les Auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages; mais, pour se faire connoître, ils y joindront, dans

un papier cacheté, & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure, & qualités, & ce papier ne sera ouvert qu'après l'adjudication du prix.

Les pieces, affranchies de tout port jusqu'à Paris, seront remises entre les mains du Secretaire de l'Académie, avant le 1. Décembre 1776, *& passé le temps fixé, on n'en recevra absolument aucune.*

* * *

PRIX EXTRAORDINAIRE proposé par l'Académie Royale des Sciences, pour l'année 1778.

Sur le compte qui a été rendu au Roi, par Mr. le Contrôleur général des Finances, de l'état actuel de la fabrication du salpêtre en France, & de la diminution sensible qu'elle a éprouvée; Sa Majesté, après avoir reconnu que cet inconvénient provenoit des défauts du systême ci-devant adopté sur cette branche d'administration, & y avoir fait les ré-

réformes & les changements qui lui ont paru nécessaires, a jugé qu'il seroit encore avantageux à ses sujets, de faire rechercher tous les moyens d'augmenter le produit du salpêtre dans son Royaume, sur-tout pour les délivrer, le plutôt qu'il sera possible, de la gêne & des torts que leur occasionnent les perquisitions, les fouilles & démolitions que les salpêtriers ont le droit de faire dans les habitations des particuliers, & des abus qui en peuvent résulter.

Aucun moyen n'a paru plus propre à Sa Majesté pour remplir ses vues, que de proposer sur cet objet un prix au jugement de l'Académie, & elle l'a chargée d'en publier un programme assez détaillé & assez instructif pour faciliter, le plus qu'il sera possible, les recherches de ceux qui voudront concourir.

L'Académie, pour se conformer aux intentions du Roi, croit donc devoir faire les observations suivantes, en indiquant le sujet & les conditions de ce prix.

Nos connoiſſances actuelles ſur l'origine & la génération du ſalpêtre, ſe réduiſent à pluſieurs faits certains, ſur leſquels on a établi quelques théories aſſez incertaines.

Il eſt conſtant, par l'obſervation journaliere des Chymiſtes & de tous ceux qui travaillent à l'extraction & à la fabrication du ſalpêtre, que ce ſel ne ſe forme ou ne ſe dépoſe habituellement que dans des murs, des terres, & des pierres tendres & poreuſes, qui peuvent être imprégnées des ſucs des ſubſtances végétales ou animales, & ſuſceptibles de putréfaction; que le ſalpêtre ne commence à devenir ſenſible, dans ces terres & pierres, qu'au bout d'un certain temps tout à fait indéterminé, & qu'il eſt pourtant très-eſſentiel de connoître & d'abréger, s'il eſt poſſible: ce temps varie ſans doute, ſuivant les circonſtances, & c'eſt probablement celui où la décompoſition des végétaux & des animaux a été portée à ſon plus haut point.

On

On sait encore que les endroits les plus favorables à la production du nitre, sont les lieux bas qui ne sont pas trop exposés à l'action du grand air, dans lesquels, cependant, l'air a un assez libre accès, qui sont à l'ombre, à l'abri du soleil & de la pluie, & où il regne habituellement un peu d'humidité, tels que sont les caves, les cuisines, les latrines, les celliers, les granges, écuries, étables; en un mot, tous les endroits, toutes les pieces habitées par les hommes & les animaux.

On s'est assuré par l'expérience, qu'en mêlant les fumiers, les litieres des animaux, les plantes, même toutes seules, de quelqu'espece qu'elles soient, avec des terres, sur-tout calcaires, marneuses & limoneuses, on peut construire des murs ou des monceaux de sept à huit pieds d'élévation, qui, lorsqu'ils sont placés dans des lieux tels que ceux qu'on vient d'indiquer, & arrosés de temps en temps avec de l'urine, commencent à fournir une quantité sensible de salpê-

tre quelque temps après leur construction; que ce salpêtre qui est à base d'alkali fixe, quand il vient des plantes, se crystallise à la surface; qu'on peut l'enlever par le houssage; que sa quantité augmente jusqu'à un certain terme; qu'on peut en retirer de cette maniere, & sans lessiver les mêlanges, pendant sept ou huit ans; & qu'enfin on les lessive pour achever de retirer tout le salpêtre qui s'y est formé ou rassemblé. C'est de cette maniere que se construisent & s'exploitent, à ce qu'on assure, les couches ou nitriaires artificielles en Suede, dans plusieurs autres pays, & peut-être même aux Indes, dont on apporte en Europe une énorme quantité de salpêtre, lequel, malgré les frais du transport & le bénéfice du commerce, n'est point ici d'un plus haut prix que celui du pays.

Au rapport des salpêtriers, les terres qu'ils ont épuisées de nitre par les lessives, en refournissent une nouvelle quantité, après qu'elles ont séjourné sous les

han-

hangards où ils les conservent pour cet usage; il est vrai qu'ils répandent sur ces mêmes terres, les *eaux-meres* qu'ils obtiennent de leurs cuites, & que ces eaux contenant ordinairement encore une portion de salpêtre, & toujours du nitre à base terreuse, cette circonstance répand de l'incertitude sur la reproduction du salpêtre dans ces terres, quoiqu'elle soit bien d'accord d'ailleurs avec la génération de ce sel dans les couches Suédoises (*).

En-

(*) *Nota.* Le peu de temps que l'Académie a eu pour dresser & publier ce Programme, ne lui a pas permis de se procurer, par le moyen de ses correspondants, tous les éclaircissements qu'elle auroit desiré d'insérer ici, sur ce qui se pratique dans les pays étrangers, au sujet des *couches à salpêtre* ou *nitriaires artificielles*; mais voici ce qu'un citoyen (Mr. de *Chaumont*) qui s'occupe avec zele depuis un certain temps de cet objet, a bien voulu lui communiquer.

„Les couches à salpêtre établies près de „Stockolm, sont faites en pyramides triangu„laires, avec du chaume, de la chaux, des cen„dres & des terres de *pré*; leur base est con„struite en briques posées de champ, sur cette „base est un lit de chaume de neuf pouces de

„hau-

Enfin, les analyses des Chymistes ont prouvé que beaucoup de plantes, telles que la bourache, la pariétaire, & surtout le grand soleil, contiennent, sans aucune putréfaction préalable, une quantité souvent considérable de salpêtre à base

„hauteur, & sur ce chaume est posé un lit de „mortier fait avec de la terre de pré, de la cen„dre, de la chaux & suffisante quantité *d'eau-„mere de salpêtre* ou d'urine: les lits de chaume „& de mortier se succedent ainsi alternativement „jusqu'au sommet de la couche.

„Pour couvrir ces monceaux & les garantir „de la pluie, on pique en terre autour d'eux „des perches, qu'on lie par leur extrêmité su„périeure, & le tout est couvert avec de la „bruyere; on observe qu'il y ait entre le mon„ceau & sa couverture un espace assez grand „pour qu'on puisse les arroser quand il convient, „& recueillir le salpêtre qui se crystallise à leur „surface; l'arrosement se fait avec des urines & „des matieres fécales, que des femmes de mau„vaise vie sont forcées d'y transporter.

„Ces couches sont en rapport au bout d'un „an, & durent dix ans. On en détache le ni„tre avec des balais tous les huit jours, & on „les arrose, dès qu'elles sont balayées, avec „des *eaux-meres*-étendues d'eau pure, quand „on n'a pas assez d'*eau-mere* pour arroser com„plétement la couche.

„Le

base d'alkali fixe; on a observé que celles qui croissent aux pieds des murs, ou dans des terreins remplis de fumier, en contiennent beaucoup plus que leurs analogues, qui ont végété dans des terres moins nitreuses, ou contenant beaucoup moins de matériaux du salpêtre, ce qui peut faire présumer, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il se forme habituellement une grande quantité de salpêtre sur toute la surface de la terre, par la putréfaction des herbes, feuilles & racines

„Le résidu de ces couches au bout de dix ans, „est un excellent engrais & très-recherché pour „la culture du chanvre & du lin.

„On construit aussi en Prusse des murs de „terre mêlée avec la vidange des latrines, & „quand ils sont salpêtrés, on en retire le nitre „par les lexiviations & les cuites ordinaires."

Le citoyen qui a bien voulu communiquer ces détails à l'Académie, dit qu'il les tient du Sieur *Berthelin*, François, qui a conduit en Suede une manufacture de porcelaine, & qui est actuellement à sa terre pour y diriger une nitriaire à peu près sur les mêmes principes, mais avec quelques changemens dont il espere de l'avantage.

nès qui y restent ensévelies chaque année ; mais que ce salpêtre étant emporté & dispersé par l'eau des pluies, ne se trouve nulle part en quantité sensible dans les endroits découverts, à moins qu'il ne soit recueilli & rassemblé par des plantes qui ont en quelque sorte la vertu de le pomper.

On reconnoît que les terres & pierres sont bien salpêtrées, à leur saveur qui a quelque chose de salin & de piquant ; de plus, ces matieres, quand le salpêtre y est abondant, n'ont plus leur consistance naturelle ; elles sont plus friables ; ordinairement leur surface se couvre d'une efflorescence qui se réduit en poussiere dès qu'on y touche, & dans certaines circonstances on y observe même un vrai salpêtre de houssage.

Les faits qui viennent d'être exposés, réunis avec les procédés connus, ou faciles à connoître, de l'extraction & de la purification du salpêtre, composent toutes nos connoissances certaines sur la production & l'extraction de ce sel ; car, com-

comme on l'a déjà fait obſerver, les Chymiſtes n'ont encore établi aucune théorie entiérement ſatisfaiſante ſur les principes de l'acide nitreux, ſur ſa véritable origine & la maniere dont il ſe forme.

Tout ce qui a été dit ſur cet objet, peut ſe réduire à trois ſentiments principaux.

Le premier eſt celui des anciens Chymiſtes. Ils penſoient que l'air de l'athmoſphere étoit le lieu natal & le grand magaſin de l'acide nitreux; ſuivant cette opinion, qui a même encore des partiſans, cet acide nitreux de l'air ſe dépoſe dans les terres calcaires & autres matieres alkalines qu'il trouve à ſa portée, & forme avec elles les différentes eſpeces de nitre qui ſe manifeſtent dans ces matieres après qu'elles ont été expoſées à l'air pendant un temps convenable: ceux qui adoptent ce ſentiment, ſe fondent principalement ſur ce qu'on ne trouve point de ſalpêtre dans les terres & pierres, à moins qu'elles n'aient éprouvé pendant long-temps l'action & le contact d'un

d'un air tranquille; mais outre que ce fait n'est pas bien avéré; & qu'il est un de ceux qui demandent à être vérifiés, il est combattu par un autre fait indubitable, savoir, que les mêmes terres & pierres qui se salpêtrent abondamment dans les habitations des hommes & des animaux, ne produisent point du tout de salpêtre dans leurs carrieres, lors même qu'elles s'y trouvent placées de maniere qu'elles soient accessibles à l'air, précisément comme dans les maisons & autres lieux habités.

Le second sentiment est celui de *Stahl*, qui n'admettant avec *Becher* qu'un seul acide primitif, principe & origine de tous les autres, savoir l'acide vitriolique, croit que l'acide nitreux n'est que cet acide universel, transmué par son union intime avec un principe inflammable qui se sépare des substances végétales & animales, & même de l'alkali volatil, dans la décomposition que la putréfaction fait éprouver à toutes ces matieres. Il y a beaucoup de faits chymi-

miques qui dépoſent en faveur de cette opinion, comme on peut le voir dans les ouvrages de *Stahl*, & particuliérement dans les *Fundamenta Chymiæ dogmatico-rationalis*; dans le *Specimen Becherianum*, & dans le *Conſpectus Chymiæ* de *Jemker*, *Tab. de nitro, & de acido nitri*. Cependant on ne peut pas regarder cette théorie comme ſuffiſamment prouvée, parce qu'elle exigeroit un travail expérimental, ſuivi d'après ces vues, & plus complet que tout ce qu'on a entrepris juſqu'à préſent. On n'a ſur cet objet que la Diſſertation du Docteur *Pietch*, imprimée à Berlin en 1750, & qui a remporté le prix que l'Académie de Pruſſe avoit propoſé ſur l'origine & la formation du nitre. Les expériences de ce Chymiſte, qui ſont toutes en faveur du ſentiment de *Stahl*, demandent néanmoins à être vérifiées, & ſur-tout variées & multipliées.

On croit devoir ajouter ici, que *Stahl* avance encore dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, que l'acide du ſel commun

mun peut aussi se transmuer en acide nitreux dans certaines circonstances; & il est certain qu'en différents temps plusieurs gens à secrets ont prétendu posséder celui de cette transmutation, & ont offert de la réaliser; mais soit qu'on n'ait pas accepté leurs offres, soit que leurs expériences n'aient point réussi, leurs propositions ne paroissent avoir eu aucune suite.

Le troisieme sentiment sur l'origine du nitre, est celui de Mr. *Lémery* le fils; il l'a exposé dans deux Mémoires imprimés dans le recueil de ceux de l'Académie, pour l'année 1717. Ce Chymiste entreprend de prouver dans ces Mémoires, que le nitre est un produit de la végétation; qu'il se forme habituellement dans les plantes vivantes, d'où il passe dans les animaux, & que si ce nitre ne se manifeste point, sinon en très-petite quantité, dans les analyses ordinaires des substances végétales & animales, c'est parce qu'il est embarrassé & masqué par les autres principes de ces

mix-

mixtes, ou détruit par l'action du feu; mais que la putréfaction est le moyen que la Nature emploie pour le développer & le séparer. On peut voir les preuves que Mr. *Lémery* apporte de son opinion dans ces Mémoires, qui méritent d'être lus à cause des réflexions qu'ils contiennent, & des vues qu'ils peuvent fournir; au surplus, il en est de cette théorie comme de celle de *Stahl*; elle demande à être confirmée par des expériences beaucoup plus variées & plus multipliées que celles de l'Auteur.

Les trois sentiments qui viennent d'être exposés en abrégé, renferment, comme on l'a dit, toutes les idées théoriques que les Chymistes ont eu jusqu'à présent sur l'origine & la production du salpêtre: quoiqu'aucune d'elles ne soit assez bien établie pour n'être pas sujette à de grandes difficultés, elles peuvent servir néanmoins à suggérer des plans d'expériences, & à empêcher qu'on ne travaille en quelque sorte au hazard. D'ailleurs il est très-probable, que les suites

d'ex-

d'expériences dirigées d'après chacune de ces théories & tendantes à découvrir si elles sont bien ou mal fondées, répandront beaucoup de lumieres sur le point de physique qu'il s'agit d'approfondir, quand même il en résulteroit que ces théories sont toutes fausses ou incompletes.

Il est facile de reconnoître si l'acide vitriolique ou l'acide marin se transmue en acide nitreux, par le concours des matieres en putréfaction; suivant l'opinion de *Stahl:* il ne s'agit pour cela que de mêler avec des matieres végétales & animales, susceptibles de putréfaction, l'un & l'autre de ces acides séparément, soit libres, soit engagés dans différentes bases, en observant néanmoins de les proportionner ou de les combiner de maniere qu'ils ne puissent retarder sensiblement la fermentation putride. Il sera à propos de laisser ces mêlanges en expérience dans un lieu tel que ceux que l'observation a fait reconnoître comme les plus favorables à la génération du sal-

ſalpêtre, & de mettre de plus dans le même lieu d'autres mêlanges qui ne différeront des premiers, qu'en ce qu'on n'y aura ajouté ni acide vitriolique, ni acide marin; ces derniers devant servir de comparaiſon.

Si l'on a fait entrer en même temps dans pluſieurs de ces mêlanges une aſſez grande quantité de terres calcaires ou marneuſes, bien exemptes de ſalpêtre, comme cela paroît aſſez convenable, en ce que ces terres accélerent la putréfaction, il eſt bien certain qu'avec le temps, il ſe ſera formé du ſalpêtre dans tous ces mêlanges; mais s'il y a eu en effet tranſmutation des acides vitriolique ou marin en acide nitreux, cela ſera démontré par la quantité de ſalpêtre qu'on obtiendra de chacune des matieres miſes en expérience; & qui dans ce cas, doit être plus grande dans celle où ces acides auront été ajoutés, & ne doit pas être plus conſidérable dans les autres.

Des expériences de ce genre, faites comme il convient, feront d'autant plus avantageufes, qu'elles pourront fervir en même temps à fe décider fur le fentiment de *Lémery*, qui admet la préexiftence du falpêtre dans les végétaux & les animaux, & fon dégagement par la putréfaction, Mais comme il eft de la plus grande importance de prévoir tout ce qui pourroit induire en erreur fur le réfultat des expériences, c'eft à dire fur les quantités de falpêtre qu'on pourra obtenir dans ces procédés, il fera abfolument néceffaire de garantir les mélanges, ou du moins une portion notable de chacun d'eux, du contact immédiat des murs, & même du fol du lieu où ils feront placés, fans quoi le falpêtre, qui doit naturellement fe former dans ces mêmes endroits, indépendamment de toute addition, répandroit immanquablement beaucoup d'incertitude fur le produit réel de celui qui pourroit s'être formé dans les mélanges mis en expérience.

A

A l'égard de l'influence de l'air dans la production du salpêtre, c'est encore un objet essentiel, & auquel on ne peut se dispenser de donner la plus grande attention. Il paroît démontré, à la vérité contre le sentiment des anciens, que l'air n'est point le réceptacle ni le véhicule de l'acide nitreux tout formé; mais il est vraisemblable qu'il contribue directement ou indirectement à la production de cet acide. On sait que le concours de l'air favorise & accélere la putréfaction; & quand il n'y auroit que cette circonstance, il en résulteroit que son influence n'est point indifférente pour la production de l'acide nitreux; mais, indépendamment de cette circonstance, il est très-possible que l'air entre lui-même comme partie constituante dans la composition de cet acide, ou qu'il fournisse quelque substance *gazeuse*, ou autre, qui, sans être de l'acide nitreux, se trouveroit cependant un des ingrédiens nécessaires à sa mixtion.

Ces confidérations suffisent pour faire sentir combien il importe de déterminer si l'air contribue ou ne contribue point à la génération du salpêtre, & en cas qu'il y influe, en quoi, & jusqu'à quel point son concours est nécessaire à cette opération. Cette circonstance introduit dans les recherches qu'il convient de faire, une nouvelle suite d'expériences toutes dirigées vers l'action de l'air. On ne les indique ici qu'en général, parce qu'elles sont faciles à imaginer, & qu'elles ne peuvent manquer de se présenter d'elles-mêmes à ceux qui voudront s'occuper de ces travaux.

Après cet exposé des connoissances actuelles sur l'origine & la production du salpêtre, l'Académie annonce que le sujet du prix qu'elle propose est de *trouver les moyens les plus prompts & les plus économiques de procurer en France une production & une récolte de salpêtre plus abondantes que celles qu'on obtient présentement, & sur-tout, qui puis-*

puissent dispenser des recherches que les Salpêtriers ont le droit de faire dans les maisons des particuliers.

Elle exige que ceux qui enverront des Mémoires, exposent leurs procédés avec toute la clarté & tous les détails nécessaires, pour qu'on puisse les vérifier sans aucune incertitude, comme l'Académie se propose de le faire: elle déclare que le prix sera adjugé à celui qui aura indiqué le procédé le plus avantageux pour la promptitude, l'économie & l'abondance du produit, indépendamment de toute autre considération; & que, quand même ce procédé résulteroit uniquement d'une application heureuse des observations & des pratiques déjà connues, il sera préféré aux plus belles découvertes dont on ne pourroit pas tirer aussi promptement la même utilité.

Ce prix sera de 4000 livres, & sera proclamé à l'Assemblée publique de Pâques 1778. Les Mémoires ne seront

admis pour le concours que jusqu'au 1er Avril 1777, inclusivement; mais l'Académie recevra jusqu'au dernier Décembre de la même année les suppléments & les éclaircissements que voudront envoyer les Auteurs des Mémoires qui lui seront parvenus dans le temps prescrit.

Outre le prix de 4000 livres, il y aura aussi deux *Accessit*; le premier de 1200 livres, & le second de 800 livres.

Les Savants & les Artistes de toutes les Nations sont invités à concourir au prix, & même les Associés étrangers de l'Académie; les seuls Académiciens regnicoles en sont exclus.

Les Mémoires seront écrits lisiblement en françois ou en latin.

Les Auteurs ne mettront point leur nom à leurs ouvrages, mais seulement une sentence ou devise; ils pourront, s'ils le veulent, attacher à leur Mémoi-

moire un billet séparé & cacheté par eux, qui contiendra, avec la même sentence ou devise, leurs noms, leurs qualités & leur adresse: ce billet ne sera ouvert sans le consentement de l'Auteur qu'au cas que la piece ait remporté le prix, ou un des deux *Accessit*.

Les Ouvrages destinés pour le concours, seront adressés à Paris au Secretaire perpétuel de l'Académie; & si c'est par la Poste, avec une double enveloppe, à l'adresse de Mr. *de Malesherbes*, Secretaire d'Etat. Dans le cas où les Auteurs préféreroient de faire remettre directement leur Ouvrage entre les mains du Secretaire perpétuel de l'Académie, ce dernier en donnera son récépissé, où seront marqués la sentence de l'Ouvrage & son numéro, selon l'ordre ou le temps dans lequel il aura été reçu.

S'il y a un récépissé du Secretaire pour la piece qui aura remporté le prix, le Trésorier de l'Académie délivrera la som-

somme du prix à celui qui lui rapportera ce récépissé, il n'y aura à cela nulle autre formalité.

S'il n'y a pas de récépissé du Secretaire, le Trésorier ne délivrera le prix qu'à l'Auteur même qui se fera connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part.

TA-

TABLE DES ARTICLES.

Biblio-

